

A photograph of two women on a city street. The woman on the left is pregnant, wearing a tan trench coat over a grey sweater, and is laughing while looking down at her belly. The woman on the right is wearing a purple knit sweater and holding a white coffee cup, laughing and touching the pregnant woman's belly. The background shows a city street with cars and buildings.

LeVerbe

**DES RENCONTRES
TRANSFORMANTES**

Revisiter la Visitation

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14



LE NOUVEL ORDRE DES PONTIFES

La légende raconte que l'Ordre des Frères pontifes, une fraternité de laïcs et religieux du 13^e siècle, s'était donné pour tâche de construire, d'entretenir et de protéger des ponts. Ils voulaient ainsi assurer un passage sécuritaire et gratuit aux pèlerins et favoriser les échanges entre des populations divisées par des cours d'eau infranchissables. Ces *pontifex* (littéralement «faiseurs de ponts») médiévaux étaient à leur manière des artisans d'unité et de paix. Par leur art, ils étendaient des échanges limités par la nature.

C'est en méditant sur ces moines constructeurs que notre équipe en est venue à mieux comprendre sa propre mission.

Alors que notre monde souffre de plus en plus de fragmentation sociale et idéologique, comment pouvons-nous converser avec tous sans nous sentir écartelés entre «croyants» et «non-croyants», entre «traditionalistes» et «progressistes»? Après tout, nul ne peut servir deux maîtres à la fois.

*

Pour qu'un bateau puisse bien avancer, il ne doit tanguer pas plus à bâbord qu'à tribord. Ce complexe balancement est assuré par une quille profonde, une voile haute, un gouvernail précis et des passagers attentifs les uns aux autres.

Comment atteindre ce délicat équilibre pour que *Le Verbe* puisse naviguer sur les flots tumultueux de l'océan médiatique? Où trouver cette juste ligne de flottaison sans chavirer dans la partisanerie, se saborder dans l'insignifiance ou couler dans la censure?

Cette ligne ouverte et d'écoute, elle nous a été tracée par Lacordaire, qui a dit: «Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mon adversaire, mais à m'unir à lui dans une vérité plus haute.»

S'unir dans une vérité plus haute!

Ce n'est pas tant la neutralité et encore moins l'uniformité que nous désirons, mais l'unité. Notre corps social et ecclésial disloqué ne sera rassemblé que par ses articulations. *Le Verbe* doit donc aussi faire office de conjonction de coordination!

Notre mission consiste à construire des ponts entre des personnes qui sont séparées par des fleuves d'incompréhension et des rivières d'indifférence. Un pont est un

**Un pont est un chemin, mais un chemin
qui permet d'aller au-delà de ce qu'on
croyait possible. Que ce soit entre la
société et l'Église, la foi et la culture, la
gauche et la droite, ou entre Dieu et les
hommes, *Le Verbe* veut édifier des ponts
au service de la communion.**

chemin, mais un chemin qui permet d'aller au-delà de ce qu'on croyait possible. Que ce soit entre la société et l'Église, la foi et la culture, la gauche et la droite, ou entre Dieu et les hommes, *Le Verbe* veut édifier des ponts au service de la communion.

C'est pourquoi, dans nos pages, vous trouverez des textes qui vous feront sentir chez vous et d'autres qui vous feront aller chez l'autre. Parfois, vous serez charmés, et d'autres fois étonnés, mais, nous l'espérons, jamais ennuyés. Nos paroles et nos témoins visent à susciter admiration, réflexion et conversion. C'est la vocation même de journaliste chrétien qui nous oblige à cette position, certes inconfortable, mais prophétique.

*

Voilà qui trace quelques traits de notre ligne éditoriale, qui ne se veut ni une ligne de fuite ni une ligne d'attaque, mais une ligne de crête qui pointe vers les cieux.

Inspirée par Frédéric Ozanam, l'amoureux des pauvres et des lettres, cette ligne de transmission se résume en trois mots : vérité, beauté et bonté.

La vérité de la raison et de la foi.
La beauté de la langue et de l'image.
La bonté des intentions et du ton.

Ce triptyque métaphysique appelle à son tour trois attitudes théologiques : intelligence, humilité et charité.

L'intelligence du message.
L'humilité du messager.
La charité à l'endroit des interlocuteurs.

C'est ainsi que nous espérons construire des ponts de toutes sortes : ponts-levis, suspendus, en arc, flottants ou tournants. Peu importe, pourvu qu'ils nous permettent de traverser les ravins de la mort et de soutenir cette culture de la rencontre et de la vie si chère au pape François et à ses prédécesseurs.

Bâtir des ponts plutôt que polariser, voilà notre ligne de mire.

Car notre monde a un urgent besoin d'un nouvel Ordre de pontifes. ■

La rédaction

Sophie Bouchard, James Langlois, Simon Lessard et Antoine Malenfant

MAGAZINE ET SITE WEB

Unique, inspirant, irremplaçable

Merci d'exister! Vous faites un travail de qualité, unique et inspiré! Irremplaçable! Qu'Il vous comble de grâces!

Karine F. – Ile d'Orléans

Témoignages « coup de poing »

Merci pour vos articles intelligents qui font réfléchir et nourrissent mon appartenance au Christ. Le témoignage de Raphaëlle Gagné m'a beaucoup surprise, une confession qui ramène la présence du Seigneur en force, une victime qui voit ses torts, très fort! « Coup de poing », on pourrait même dire. Merci encore!

Marie D. – Saint-Julien

Magnifique création

Merci de nous préparer une revue intéressante qui célèbre la foi! Que le Seigneur puisse vous accompagner dans cette magnifique création.

Nathalie P. – Sherbrooke

Au sujet des photos de Klô Pelgag

J'ai une impression de revenir à l'époque archaïque de nos premiers ancêtres, quand on les regarde avec les tatouages et autres désinvolture. Peut-être suis-je périmé en rapport avec notre jeunesse? Merci pour l'ensemble de vos articles.

Michel C. – Saint-Maurice

Cher Michel, vous n'êtes surement pas périmé. Puisque Le Verbe souhaite bâtir des ponts entre les générations, entre très croyants et moins croyants, cela nous fait parfois découvrir des personnalités hautes en couleur... comme l'excentrique Klô Pelgag!

Fils missionnaire

C'est grâce à mon fils que j'ai entendu parler de vous. J'ai hâte de vous lire. Merci. La mission n'est pas un héritage...

Ann-Stéphan F. – Gatineau

C'est bien vrai, Ann-Stéphan, que la mission peut transcender les générations. L'héritage que nous avons reçu gratuitement, nous souhaitons le transmettre à notre tour gratuitement.

En interaction avec la foi

J'aimerais simplement communiquer à toute l'équipe à quel point j'apprécie le travail que vous faites dans vos entrevues et vos articles, autant sur votre site Web que dans votre magazine et à travers vos balados. Je ne connais personne d'autre qui fait un aussi bon travail pour offrir l'occasion aux Québécoises et aux Québécois d'explorer des sujets aussi variés et importants en interaction avec la foi. Bonne continuation!

Jeremy F. – Verdun

Incarnée et humaine

Je ne suis pas très « catholique », même si je suis baptisé. Je trouve que l'Église a besoin de réajuster son tir pour diminuer les préjugés qu'elle continue de nourrir par ses prises de position. Votre revue permet des réflexions intéressantes qui semblent davantage incarnées. Je ne suis pas toujours d'accord avec tout, mais j'apprécie l'humanité qui s'en dégage. Merci pour votre beau travail.

Jacquelin R. – Lac-aux-Sables

Cher Jacquelin, comme disait Péguy, une revue vivante n'est pas une revue qui plait toujours à tous, mais qui réussit à ne déplaire pas toujours aux mêmes lecteurs. Au Verbe, nous aimons la diversité des points de vue, et votre message nous confirme que notre option préférentielle pour le dialogue est d'actualité.

Reconnaissance aux donateurs

Merci aux généreux donateurs du magazine *Le Verbe* que je reçois gratuitement depuis quelques années et que j'apprécie beaucoup. Je ne sais pas qui m'a abonnée, mais merci à cette personne ainsi qu'aux généreuses communautés religieuses et philanthropiques. Vos éditoriaux, chroniques, témoignages et informations très d'actualité sont tous aussi intéressants les uns que les autres. Votre humour est agréable et respectueux. Spiritualité et foi sous toutes les formes ont une belle place. Votre équipe nous permet de jeter un regard sur les grands questionnements de la vie avec l'œil de la jeunesse, ses modes de vie et de pensée contemporains. Un beau magazine comme *Le Verbe*, ça se partage!

Louise M. – Beauceville

Avec vous, Louise, nous remercions tous les bienfaiteurs qui nous permettent de donner Le Verbe aux périphéries existentielles, à ceux qui ont moins la foi ou moins de moyens.

RADIO – ON N'EST PAS DU MONDE

Têtes à claques

Je voulais juste dire merci pour le topo d'Ariane Beauféray sur le vaccin dans votre épisode du 11 janvier 2021! Je pense que je commençais à adopter l'idée que ce n'était pas bon pour mon âme de prendre le vaccin tout court. Merci de votre travail de rendre la culture plus disponible. Je trouve ça rafraichissant de vous écouter. Ça fait changement des têtes à claques!

Olivier B. – Toronto

Merci beaucoup pour votre message. Je suis vraiment contente que cette émission ait pu alimenter votre réflexion. N'hésitez pas à me suggérer des sujets à aborder en ondes concernant la vie ou la bioéthique si jamais certains vous intéressent particulièrement. Ces sujets me passionnent. Je vous souhaite une bonne journée, que Dieu vous bénisse.

Ariane Beauféray, chroniqueuse scientifique

Course et balado

Merci à toute l'équipe d'*On n'est pas du monde*! Depuis mon déménagement, je me suis remise à la course, et votre émission m'accompagne à la découverte de mon nouveau quartier. Je combine les bienfaits! Encore merci et bonne suite. Ma prière vous accompagne!

Sœur Marilou B. – Montréal

Mystérieux amis

Un petit mot simplement pour vous exprimer ma joie de vous connaître! Merci d'être là! Je suis une fidèle d'*On n'est pas du monde*. C'est mystérieux, vous m'êtes devenus des « amis » que j'ai toujours très hâte de retrouver. Vos échanges, vos invités, vos réflexions sur tous propos sont toujours si intéressants, brillants, transcendants, spirituels et lumineux! Vos choix musicaux sont merveilleux aussi! Je tenais à vous manifester ma gratitude pour votre si formidable mission d'évangélisation qui est vivante, joyeuse et lumineuse. Bien sûr, je suis abonnée à votre revue *Le Verbe*, qui m'édifie et me réjouit à chaque numéro. J'ai également offert votre abonnement en cadeau. Plein de bonheur, de bénédictions et de grâces à vous, que l'Esprit Saint rayonne sur vous. L'une de vos fans finie, amie.

Joy G. – Laval

Nous aussi, Joy, nous partageons ce même sentiment d'une mystérieuse complicité avec nos lecteurs et nos auditeurs. C'est peut-être ça, le mystère de la communion des saints! Ha! ha!

Prendre le temps

J'adore ce que vous faites et je prends de plus en plus de temps à vous lire ou à vous écouter. Le problème, c'est que les journées n'ont que 24 heures, mais peut-être que je vais arriver à tout lire un jour... Ne lâchez pas! Je vous aime.

Chantal R. – Montréal

Pour nous écrire :

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2
info@le-verbe.com
Facebook.com/MagazineLeVerbe
Twitter.com/MagazineLeVerbe
Instagram.com/le.verbe

Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: _____

Société (s'il y a lieu): _____

Adresse: _____ App.: _____

Ville: _____ Code postal: _____

Tél.: _____ Date de naissance: _____
Jour / Mois / Année

Courriel: _____

Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

DON MENSUEL

☐ 10 \$ ☐ 31 \$ (1 \$/jour) ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je remplis la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

DON PONCTUEL

☐ 100 \$ ☐ 250 \$ ☐ 365 \$ ☐ 500 \$ ☐ Autre: _____

MODES DE PAIEMENT

☐ Virement Interac à info@le-verbe.com

Indiquer la date du virement: _____

Attention! n'oubliez pas de transmettre le mot de passe à l'adresse courriel ci-dessus svp.

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Nom: _____ Tél.: _____

N° de carte: _____ Exp.: _____

Signature: _____

Je bénéficie du crédit d'impôt

Pour tout don de **100 \$** et plus, soit le coût de production d'un abonnement d'un an, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

Dons mensuels	Don réel après crédit d'impôt*	Dons annuels	Don réel après crédit d'impôt*
10 \$	6,50 \$	100 \$	65,00 \$
15 \$	9,75 \$	250 \$	96,50 \$
31 \$	12,88 \$	365 \$	154,55 \$
50 \$	23,15 \$	500 \$	271,00 \$
100 \$	50,00 \$	1000 \$	506,00 \$
200 \$	97,00 \$	2000 \$	976,00 \$

*Selon les taux des gouvernements du Canada et du Québec en 2019. Source: Agence de revenu du Canada.

S.V.P. RETOURNER VOTRE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE:

LE VERBE MÉDIAS | 2470, rue Triquet, Québec (QC) G1W 1E2 | Tél.: 418 908-3438 – www.le-verbe.com

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif: 13687 8220 RR 0001



Pourquoi recevoir

L'INFOLETTE DU *VERBE* ?

Une livraison par semaine.

Les plus récents articles parus.

Des nouvelles croustillantes.

Abonnez-vous.

le-verbe.com/abonnements

ou **418 908-3438**





Photo: Luc-Antoine Couturier, photographe.

Merci au Séminaire de Québec d'être un partenaire
majeur de la mission du Verbe médias.



LeVerbe
médias

SOMMAIRE

03 Édito

Antoine Malenfant

05 Courrier

12 Dossier Visitation

Sans s'annoncer

Antoine Malenfant

14 Grand entretien

La pédagogie de la visitation

Simon Lessard

20 Artothèque

Tressaillez d'allégresse!

Étienne-Lazare Gêrôme

26 Photoreportage

Les sœurs visiteuses

Brigitte Bédard

Maxime Boisvert

36 Reportage

Désirs de célibataires

Marie-Jeanne Fontaine



26

42 Bouquinerie

J'existe grâce à mon célibat!

43 L'idée du siècle

Un toit et des amis

Simon Lessard

44 Témoignage

Celui qui nous attend

Sarah-Christine Bourihane

48 Bouquinerie

Seuls ensemble

Isabelle Gagnon

50 Entrevue

Tout à tous...

y compris aux prisonniers

James Langlois

52 Écran radar

J'étais en prison

Simon Lessard



64

54 Reportage

Celles qui font naître les mères

Ariane Blais-Lacombe

60 Enjeu

Un tourisme en quête d'authenticité

Valérie Laflamme-Caron

62 À Memphis comme à Compostelle

64 Pèlerins et touristes

68 Dossier

Garder le Nord

70 L'héroïsme d'un héraut

Sophie Bouchard

74 Visite paroissiale en Cessna

Yves Casgrain

78 À la rencontre des « vrais humains »

Yves Casgrain

82 Photoreportage

Tout par amour rien par force

Photos de Marie-Josée Roy

88 Prière

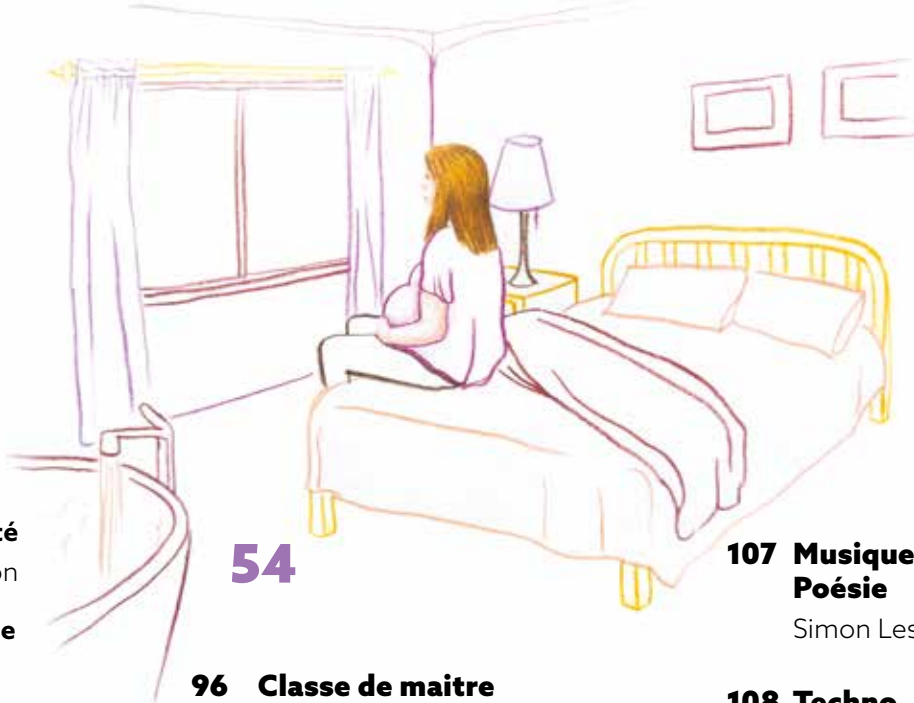
Les visitations du Verbe

Jacques Gauthier

90 Essai

Ma soirée chez les AA

Éric Bédard



54

96 Classe de maître

L'eau noire des saints et le lait de la plus grande douleur

Jean-Philippe Trottier

102 Spiritualité

Bienheureux les visiteurs

Catherine Aubin

106 Dans la mire

De grandes vues aux p'tites vues

Sarah-Christine Bourihane

107 Musique Poésie

Simon Lessard

108 Techno Éducation

Simon Lessard

109 Monumental

L'église Sainte-Cécile du Bic

Pascal Huot

110 Petite économie

Une salle de bain qui chante

Ariane Beauféray

112 Artisans

114 Prochain

numéro spécial



82



Cette revue utilise la nouvelle orthographe.

SANS S'ANNONCER

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

La Vierge s'est-elle annoncée? A-t-elle envoyé un message, un texto, un pigeon voyageur pour prévenir Élisabeth de se venue prochaine? Impossible. Dieu merci!

Si elle avait eu la politesse de la prévenir, qui sait, peut-être que la cousine lui aurait répondu ceci:

Chère Marie,

J'ai bien reçu ton courriel hier. Je comprends que tu aies envie de me rendre visite, mais tu sais, avec la fatigue des premiers mois de grossesse, j'ai bien peur que ça ne soit pas le meilleur moment pour que je puisse t'accueillir décemment. Le ménage n'est pas impec. Et en plus, il y a mon mari qui fait la gueule depuis des mois. Alors, tu comprends que ce n'est pas l'idéal. Tu passeras plus tard, peut-être quand le petit aura un an et qu'il fera ses nuits.

Reçois mes meilleures salutations.

Grosse bise à ton Joseph.

Éli.

EFFET DE SURPRISE

Mais une telle réponse, en plus de rendre la scène plus compliquée à illustrer dans les siècles suivants («Tressaillez d'allégresse», **Étienne-Lazare Gérôme**,

p. 20), aurait foncièrement modifié le cours de l'histoire. Et c'est sans compter le fait qu'Élisabeth n'aurait pas eu de sagefemme à son chevet pour l'assister lors de l'arrivée du Précurseur («Celles qui font naître des mères», **Ariane Blais-Lacombe**, p. 54).

Marie décide plutôt de jouer aux touristes («Un tourisme en quête d'authenticité», **Valérie Laflamme-Caron**, p. 60) et part visiter le sanctuaire qui porte petit Jean.

Elle refait alors à sa parente le même coup que lui avait fait l'ange quelques jours plus tôt, alors qu'elle écoulait paisiblement les derniers instants de sa vie de célibataire, disposée à l'inédit («Désirs de célibataires», **Marie-Jeanne Fontaine**, p. 36): «Coucou! C'est moi! Tu ne t'y attendais pas, mais ça m'importe peu...» En fait, si, ça importe de créer la surprise. De débarquer comme ça, dans la vie, dans la maison des gens sans crier gare.

Je toque à la porte, tu es libre d'ouvrir, mais si tu ouvres, attention, ça remue. Rien ne sera plus comme avant.

RENCONTRER L'HÔTE

C'est précisément à ce moment qu'opère la «magie» de la Visitation, dans la gratuité de la rencontre («La pédagogie de la Visitation», **Simon Lessard**, p. 14).

Il y a, évidemment, cette idée du don de soi, mais aussi ce mouvement et cette réciprocité de l'accueil. Dans la Visitation, l'accueillante est accueillie autant que l'accueillie est accueillante («Les sœurs visiteuses», **Brigitte Bédard** et **Maxime Boisvert**, p. 26). D'ailleurs, dans la langue française, nous avons la chance/le malheur d'avoir le mot «hôte», épouvantablement équivoque, laissant perplexe quiconque ose l'utiliser sans contexte.

Cette splendide dynamique de la relation, de l'hôte reçu et donné, s'est vécue et se vit encore aujourd'hui dans les terres au-delà du 50^e parallèle, entre des missionnaires et des communautés locales («Garder le Nord», **Yves Casgrain** et **Sophie Bouchard**, p. 68).

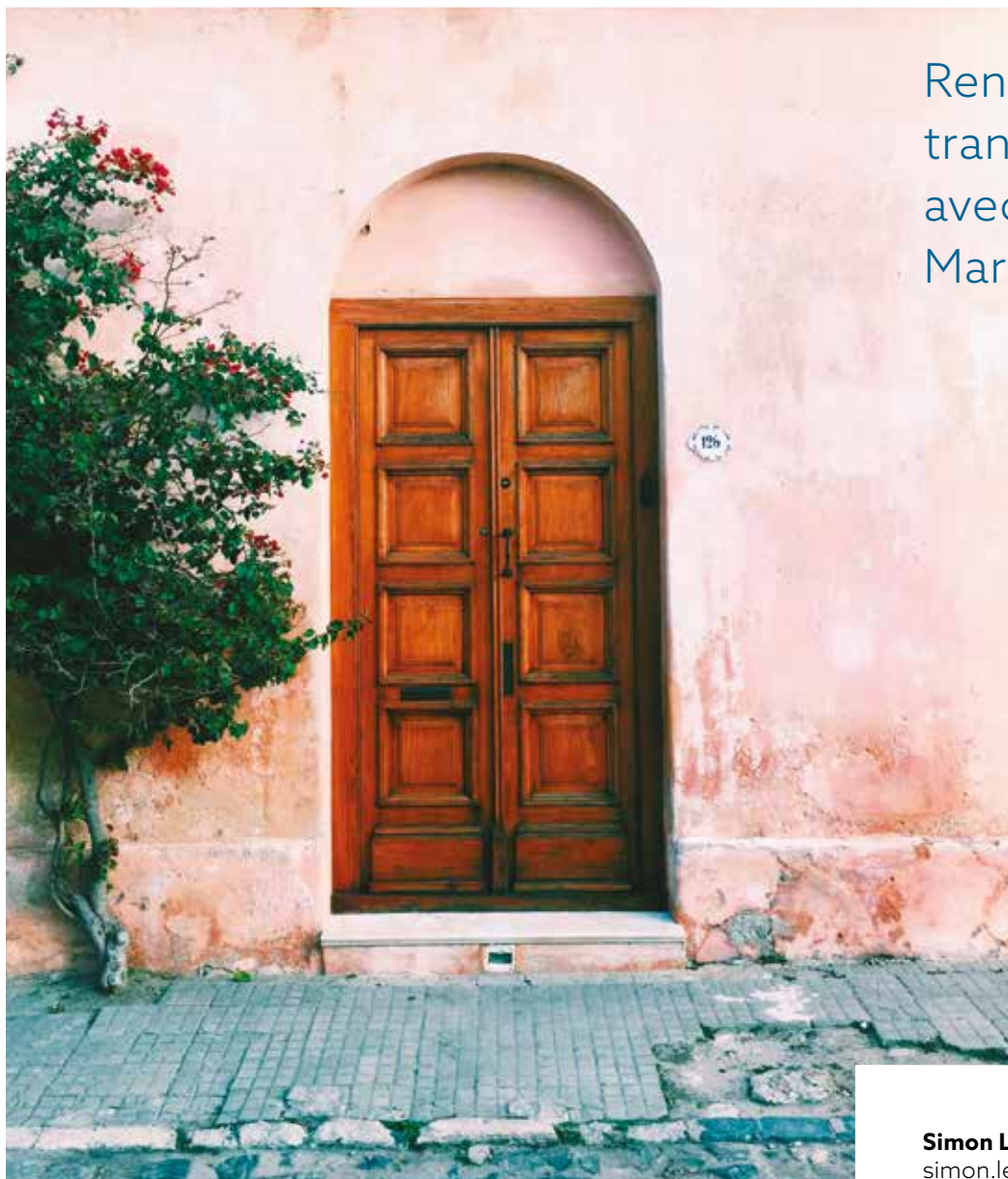
Un numéro spécial consacré à la Visitation, en ces temps où la soif de rencontres se creuse chaque jour davantage depuis un an, n'a rien de la coïncidence. Le geste était prémédité. Faites-nous l'honneur de l'accueillir comme un antidote au cynisme et à la désespérance de se revoir, de s'embrasser, de se surprendre.

En attendant la visite, qui finira bien par ressoudre dans nos maisons, revisiter ce joyeux mystère de la Visitation pourrait ainsi dégourdir notre espérance à l'approche des jours plus doux et de la saison des rencontres fortuites. ■



GRAND ENTRETIEN

La pédagogie de la visitation



Rencontre
transformante
avec sœur
Marie de Lovinfosse

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com



Il y a des visites exaltantes et des visites libératrices. Des visites qui changent une vie et des visites qui donnent la vie. Celle entre Marie et Élisabeth, racontée au début de l'évangile de Luc, revêt toutes ces qualités. Le Verbe a demandé à une passionnée de la Visitation, sœur Marie de Lovinfosse, de nous commenter ce récit biblique qu'elle a elle-même traduit et qui nous invite à transformer toutes nos relations.

Vos recherches doctorales portaient sur le thème de la visite de Dieu. Que signifie cette expression ?

C'est un thème immense ! Dans l'Ancien Testament, le mot grec *episcopei*, « visite », a un sens plus diversifié que dans le Nouveau Testament. Étymologiquement, il signifie « Dieu qui vient voir », puisqu'il est composé des racines *epi*, « sur », et *scopai*, « regarder ». Il a donc le sens de « regarder de près » ou « sur-veiller ».

Mais il y a un autre sens, c'est celui d'« intervention ». Pas simplement regarder, mais agir aussi. Il y a deux types d'intervention possibles de la part de Dieu quand il visite : c'est soit pour « châtier », soit pour « accorder sa faveur ». Dans le Nouveau Testament, toutefois, il n'y a que l'évangéliste Luc qui utilise à cinq reprises ce vocabulaire pour parler de l'action de Dieu. Et là, le sens est encore concentré sur Dieu qui intervient pour accorder sa faveur. C'est toujours bienveillant, je dirais même salvifique.

Ce qui est magnifique aussi, c'est que, dans l'évangile de Luc, il y a une progression de la visite de Dieu. On peut même parler d'une pédagogie de la visitation. Pédagogie pour s'ouvrir au don de Dieu. Parce que, quand Dieu nous visite, il nous donne au point de départ un don qui correspond à nos attentes très belles, mais qui restent limitées dans le temps. Et ce premier don vise à nous faire comprendre que le don ultime que Dieu veut nous transmettre quand il nous visite, c'est cette alliance avec lui et entre nous.

Le don, c'est la présence du visiteur lui-même, plus encore que les présents qu'il pourrait apporter !

Oui, mais c'est aussi la relation qu'il veut tisser : l'alliance. C'est pour ça qu'il y a une pédagogie. D'abord pour s'ouvrir au don ultime de lui-même, et aussi pour nous ouvrir au cercle à qui Dieu s'adresse quand il nous visite. Et ce n'est pas un cercle étroit, mais inclusif.

Et la visitation de Marie à Élisabeth, de quel type de visite s'agit-il ? D'ailleurs, « visitation » est-il aussi un terme biblique ?

Le récit de la « visitation » (Lc 1,39-56) ne contient pas en grec le terme correspondant en français à « visiter » ou « visite ». Ce qui est particulier, c'est qu'en latin *visitatio* est toujours utilisé pour parler de la visite de Dieu. C'est au moins à partir du Moyen âge, dans des homélies de moines, qu'on retrouve le mot *visitatio* pour parler aussi de la rencontre de Marie et Élisabeth. Ce qui est intéressant, c'est que, dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, on relie les deux en disant que la visitation entre Élisabeth et Marie est le reflet de la visite de Dieu au cœur de son peuple.

Comment, plus précisément, la visite des deux saintes femmes est-elle un reflet de la visite de Dieu à son peuple ?

Je disais que le don ultime de la visite de Dieu, c'est l'alliance avec nous et entre nous. Eh bien, quand Dieu fait alliance, ce qui en jaillit, c'est la vie, une vie nouvelle et qui s'exprime de différentes manières.

Dans notre récit, le premier signe de vie, c'est évidemment qu'Élisabeth et Marie sont enceintes. Mais il y a un signe plus profond au niveau relationnel. Parce que les deux femmes vivent une profonde solitude au cœur de laquelle elles portent le besoin d'être rencontrées.

Dans cette rencontre mutuelle, elles sont rencontrées dans cette vulnérabilité, et c'est alors que s'ouvre un renversement. Renversement non seulement pour les deux femmes, mais qui déborde aussi dans leur milieu. Ce n'est pas pour rien que Zacharie aussi vit un retournement après le temps que Marie a passé avec son épouse Élisabeth. Le texte dit que Marie «entra dans la maison de Zacharie», elle a donc vécu trois mois aussi avec lui!

Pour mieux saisir ce qui se passe, entrons dans le texte de l'Évangile selon saint Luc.

« Or, en ces jours-ci, s'étant levée, Marie marcha en hâte vers le haut pays, dans une ville de Juda. »

« S'étant levée » (anastasa), n'est-ce pas le même mot grec qui est utilisé pour parler de la résurrection ?

Exact. En fait, il y a deux verbes qui reviendront plus d'une fois ensemble dans les évangiles: se lever et marcher. Plus d'une fois, lors de récits de guérisons par exemple, Jésus dira: «Lève-toi et marche.» Mais ce qui est tout à fait unique, c'est que Marie est la seule de sa propre initiative à entrer dans cette dynamique de vie et de grâce que Jésus va manifester plus d'une fois par cette exhortation: «Lève-toi et marche.»

À l'Annonciation, l'ange dit à Marie que sa cousine est enceinte, mais il ne lui dit pas: «Va la trouver.» C'est d'elle-même, habitée par l'Esprit Saint, que Marie décide d'aller la visiter. Cela manifeste la liberté intérieure qui anime Marie et qui est le fruit de la grâce de Dieu quand il rencontre les personnes.

« Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. »

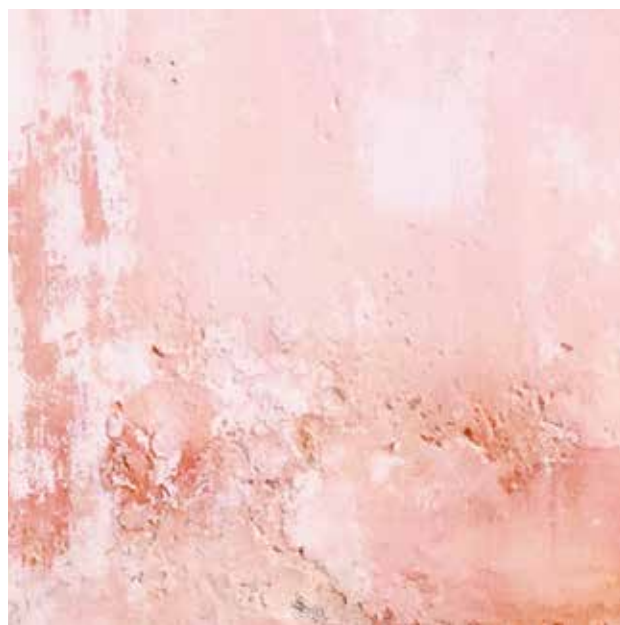
Cette salutation semble très importante, beaucoup plus qu'un simple bonjour.

Tout part de cette salutation. Ce qui est beau, c'est que Marie adopte la même attitude que l'ange à son égard. Comme l'ange entra et salua Marie, Marie entre et salue Élisabeth. Rien que dans la façon de saluer, on voit que c'est une salutation habitée. Or, quand nous habitons notre salutation, c'est qu'en fait nous accueillons la personne, nous nous réjouissons de la voir, nous sommes centrés sur cette présence. C'est magnifique!

Cela me permet de faire un lien avec notre quotidien: dans quelle mesure est-ce que nous, aujourd'hui, quand nous saluons, nous habitons ce moment comme un cadeau de pouvoir rencontrer l'autre? Encore plus dans une ère de communication: dans quelle mesure est-ce qu'on prend le temps et on investit de la joie à commencer par saluer l'autre? Des fois, je reçois des courriels et il n'y a même pas de salutation. Quand on voit tout ce qui se passe dans une salutation, je me dis que je ne voudrais pas manquer un tel cadeau!

« Et il arriva, lorsque Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, que le bébé sauta dans son ventre et elle fut remplie de l'Esprit Saint. »

« Sauta », c'est étonnant comme expression !



C'est littéral. Et c'est le même verbe qui est utilisé dans les béatitudes à propos des exclus: «Réjouissez-vous, sautez de joie, car alors votre récompense est grande dans le ciel» (Luc 6,23). C'est l'expression du cri de joie des bienheureux rejetés. Alors, le fait que ce soit Jean-Baptiste qui saute de joie, ce n'est pas anodin quand on sait qu'il sera rejeté dans sa mission.

Et c'est à partir de ce moment-là que les deux femmes sont mutuellement rencontrées. Parce qu'Élisabeth a entendu la salutation de Marie, entendu au sens de reçu. Parfois, on entend la salutation de l'autre, ça rentre dans une oreille et ça sort de l'autre. Tandis que là, vraiment, la rencontre a bien lieu. Ces deux femmes sont mutuellement rencontrées avec tout ce qu'elles portent.

Pourquoi dit-on qu'Élisabeth à ce moment-là fut remplie de l'Esprit Saint?

Parce qu'en fait, c'est l'Esprit Saint qui nous donne d'entrer dans ce mouvement. De nous-mêmes, on salue souvent ou l'on entend des salutations de façon plate; on entend, mais on n'écoute pas vraiment. L'ange Gabriel avait dit à Zacharie que son fils Jean serait rempli de l'Esprit Saint dès le ventre de sa mère (Luc 1,15). C'est lui qui le premier perçoit le cadeau de cette salutation et c'est pour ça qu'il se met à bondir. C'est communicatif. Ce qui est beau là, c'est qu'on a une Pentecôte anticipée. Et ça, c'est typique aussi chez Luc. Les grands événements sont toujours vécus avec une anticipation.

J'ai l'impression que c'est comme un premier acte missionnaire de Jean-Baptiste. Même dans le sein maternel, il proclame la présence de Dieu. C'est un précurseur précoce!

Tout à fait. Il le reconnaît et il fait signe: il l'annonce. C'est pourquoi on peut y voir une Pentecôte anticipée. Car tout comme à la Pentecôte, Pierre, rempli de l'Esprit Saint, va proclamer un discours dans lequel il va révéler l'identité ultime de Jésus, ici aussi, un être humain reconnaît l'identité ultime de Jésus: non seulement un envoyé de Dieu, mais Dieu lui-même. Pareillement dans ce récit, Élisabeth remplie de l'Esprit Saint va à la fois proclamer l'œuvre de Marie, et aussi annoncer son identité de mère du Seigneur.

C'est prodigieux parce que Marie vient à peine de recevoir le message de l'ange quand elle se met en route. Normalement, il ne devait rien avoir de très visible. Elle devait être enceinte d'à peine quelques jours. Comment alors Élisabeth peut-elle savoir que Marie est enceinte et en plus reconnaître qu'elle est la mère du Seigneur?

Quand, à l'Annonciation, l'ange dit qu'Élisabeth dans sa vieillesse a conçu, Marie aurait pu se dire: «C'est un peu bizarre. Et puis, même si elle est enceinte, sans doute qu'elle n'arrivera pas à terme vu son âge.» Mais non! On voit que, d'après le type et l'effet de sa salutation, Marie ne laisse pas Élisabeth enfermée dans un préjugé. Marie porte sur Élisabeth un regard d'espérance, un regard où elle reconnaît en elle la vie et elle se réjouit de cette vie avec elle. De la même façon, Élisabeth porte sur Marie, sans bémol, un regard de reconnaissance de la vie qu'elle porte aussi. Et ça, c'est la manifestation de l'Esprit Saint. Ce qui est caractéristique chez Luc, c'est que, quand l'Esprit anime une personne, la façon typique dont il se manifeste, c'est par la qualité de sa parole. Ce n'est pas simplement du bout des lèvres. La personne devient même une parole vivante.

Élisabeth devient parole vivante, elle crie même:

« Et elle éleva la voix avec un grand cri et dit: "Bénie es-tu parmi les femmes et béni est le fruit de ton ventre." »

Oui, et d'ailleurs, quand il est dit qu'elle «éleva la voix avec un grand cri», c'est le même verbe que nous retrouvons quand il est rapporté que, sur la croix, «Jésus cria d'une voix forte: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?"» (Mt 27,46). Ça veut dire que ce n'est pas rien, ce cri!

« D'où m'arrive-t-il ceci que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? »

Pourquoi cette question ? Est-ce qu'Élisabeth se sent indignée de cette visite de la mère de son Seigneur ?

Si l'on se fie à la façon dont c'est écrit, étant donné la joie qui entoure ce passage, c'est plus l'expression d'un émerveillement. « Mais c'est incroyable ! Jamais je n'aurais pu imaginer ça ! » C'est d'autant plus fort, parce que c'est la première fois dans le récit que quelqu'un adresse une parole à Élisabeth. On dit plus tôt dans le texte qu'Élisabeth et Zacharie étaient l'un et l'autre justes et irréprochables. On pourrait se dire à ce moment-là qu'il ne leur manque rien, et pourtant, on voit à travers le récit qu'il leur manque quelque chose.

Elle était stérile. Il lui manquait donc des enfants ?

Oui, mais si son manque se résumait à cela, au moment où elle devient enceinte, Élisabeth devrait être en exultation. Comment se fait-il alors que le récit dit explicitement qu'elle était enceinte et demeura cachée durant cinq mois ? Il lui faudra attendre la visite de Marie pour qu'elle se réjouisse. On comprend donc qu'il y a un autre manque, et ce manque se situe sur le plan de la relation. C'est de cette solitude profonde que je parlais. Dans leur couple, Élisabeth et Zacharie paraissent donnés « pour » Dieu et « pour » l'autre, mais pas « avec » Dieu et « avec » l'autre. Et donc, même si ce qui semblait le manque le plus crucial est comblé, la vie ne pouvait pas pour autant éclater et met d'autant plus en évidence ce manque profond qu'est la solitude.

La Visitation est donc toujours un espace de transformation, un basculement du « pour » au « avec » qui brise l'isolement. Ce n'est pas simplement une belle rencontre. C'est une rencontre transformante mutuellement. C'est ça qui est d'autant plus fort. Parce que, quand on est transformé mutuellement, la joie qui en jaillit est d'autant multipliée. On voit ici que tout l'enjeu de ce récit, c'est qu'il y avait une solitude, mais cachée. Ce n'est pas évident de pouvoir reconnaître et de dire : « Je souffre de solitude », et ce, même quand on est marié ou en communauté.

Pourquoi dites-vous que Marie vit, elle aussi, une forme d'isolement ?

Bien que l'Annonciation figure parmi les mystères joyeux, c'est aussi un mystère douloureux. Parce qu'en disant « oui », Marie s'expose au risque d'être lapidée, et donc rejetée. Possiblement rejetée d'abord par celui à qui elle a été promise, et puis rejetée aussi par son milieu, sa communauté. Comme souffrance, je pense que c'est la pire souffrance que d'être exclue. Et donc, ce n'est pas étonnant que la joie de Marie ne pouvait pas éclater au terme de l'annonce de l'ange, tout comme pour Élisabeth la joie ne pouvait pas éclater une fois devenue enceinte, parce que toutes deux portaient quelque chose seules.

Et puis, pour Élisabeth, le fait de ne pas avoir d'enfant pendant longtemps, c'était aussi une forme d'exclusion. À l'époque, pour une femme, ne pas avoir d'enfant, ça veut dire qu'il y avait eu quelque chose de pas correct dans sa vie, et donc c'était perçu comme une malédiction. Quand tu as porté cette étiquette pendant des années, une fois que tu es enceinte, l'étiquette n'est pas pour autant enlevée. Ce sera la parole de salutation de Marie qui vient, en quelque part, ôter cette étiquette. De la même façon, la parole de bénédiction d'Élisabeth vient fortifier Marie, la consolider dans son « oui ».

« Et bienheureuse celle qui a cru que l'accomplissement de ce qui lui avait été dit de la part du Seigneur sera. »

Cette béatitude qui suit immédiatement cette salutation et bénédiction, qu'est-ce qu'elle signifie ?

Elle signifie qu'Élisabeth porte sur Marie un regard de foi et de confiance. Foi que c'est l'œuvre de Dieu en elle qui lui donne d'être enceinte ; et confiance dans la beauté et la profondeur de son oui. Élisabeth révèle ainsi ce qui était caché. Parce que, dans la scène de l'Annonciation, il y a Marie et l'ange Gabriel, mais personne d'autre. Donc, le trésor que Marie porte dans son ventre est voilé. Élisabeth vient dévoiler ce trésor caché.

C'est aussi ça qui se passe dans la Visitation: dévoiler des trésors cachés que portent les personnes. Et c'est un dévoilement mutuel, puisque Marie reconnaît aussi en Élisabeth une femme animée d'une profonde joie. Et à partir de là, alors que jusqu'à présent Élisabeth était une femme silencieuse, elle se met à parler et parler d'une voix forte. Il y a un bouchon qui a sauté. Et de la même manière, après, Marie peut à son tour laisser éclater sa joie. Il y a un autre bouchon qui saute. C'est son *Magnificat*!

Et en un mot, que nous dit ce chant de Marie ?

Le message de fond du *Magnificat*, c'est que Dieu est renversant. Ces femmes sont renversées par l'action de Dieu. Et elles ne peuvent s'empêcher, dans cette rencontre mutuelle qui vient les fortifier dans leur part de vulnérabilité, d'annoncer l'action renversante de Dieu non seulement pour le présent, mais aussi de façon prophétique.

On va voir à travers tout l'évangile que la mission de Jésus, s'il y a bien un mot qui la qualifie, c'est qu'elle sera renversante, c'est-à-dire libératrice. Parce que nous avons tous en nous de la pauvreté, de la vulnérabilité, qui a besoin d'être guérie, libérée, entourée de présence vivifiante. Et puis, nous avons aussi en nous la résistance. Ça fait partie de notre condition humaine. Et ce sont ces deux dimensions en nous que Dieu veut renverser ou sauver.

« Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle. »

Ce dernier verset me frappe. Ce qui n'était jusque-là qu'un épisode de quelques minutes devient une présence de plusieurs mois.

Tout à fait. C'est une présence mutuelle qui est cultivée dans le temps. « Demeurer », c'est un mot fort. Les disciples d'Emmaüs vont eux aussi demander à Jésus ressuscité: « Demeure avec nous. » Les relations que

Dieu ouvre sont appelées à se déployer. Ça ne veut pas dire que, lorsque Dieu nous donne de rencontrer des personnes, nous sommes toujours en contact avec ces personnes-là de la même façon.

Des fois, il y a des personnes que nous voyons une fois et que nous ne reverrons plus dans notre vie, mais si nous avons vécu cette unique rencontre dans le Seigneur et si nous nous laissons habiter par l'Esprit, eh bien, ce qui s'est vécu dans cette rencontre continue à nous habiter. Je dirais même que la présence de cette personne continue à nous habiter dans notre cœur. Et si l'autre aussi se laisse habiter par l'Esprit Saint, eh bien, c'est vrai aussi pour lui. Une communion peut se poursuivre à distance.

J'ai l'impression que nous avons vécu plus qu'une simple rencontre ensemble, mais une véritable visitation, car je me sens plein de joie!

Oui, et c'est réciproque! Et vous voyez, le grand cadeau de ce passage, c'est qu'il vient nous poser la question: « À quoi ressemblent mes relations? » Avec les autres et avec Dieu, car les deux vont de pair.

Une véritable visitation, c'est toujours une expérience concrète vécue par des personnes qui nous donnent d'affirmer et de croire d'autant plus fort et intégralement que rien n'est impossible à Dieu. Que Dieu est le Dieu de la vie. Que nous sommes tous appelés à nous laisser libérer par Dieu les uns, les unes avec les autres. Du coup, la joie d'être sauvé est d'autant plus grande! ■



Marie de Lovinfosse, sœur de la Congrégation de Notre-Dame, est docteure en théologie avec une spécialisation en études des Saintes Écritures. Passionnée des langues de la Bible, elle enseigne l'Ancien et le Nouveau Testament à l'Institut de formation théologique de Montréal. Son exégèse allie scientificité et prise en compte des expériences de vie.

TRESSAILLEZ D'ALLÉGRESSE !

La Visitation de la Vierge Marie dans l'histoire de l'art

Les représentations de la Visitation de la Vierge Marie font partie intégrante de l'iconographie chrétienne et de l'art occidental depuis l'Empire byzantin jusqu'à nos jours. Au-delà des codes symboliques qui en régissent la représentation, les œuvres traduisent aussi l'interprétation subjective des sens théologiques et spirituels que les artistes en ont faite. Vous aussi, « tressaillez d'allégresse ! », car *Le Verbe* vous propose de découvrir six œuvres majeures représentant la Visitation du 14^e au 20^e siècle.

Étienne-Lazare Gérôme
etienne-lazare.gerome@le-verbe.com



GIOTTO

1303-1305

Ce tableau orne l'intérieur de l'église de l'Arena à Padoue. On remarque tout de suite l'une des caractéristiques qui distingue généralement les représentations de cette scène : bien que Marie soit plus jeune qu'Élisabeth et qu'elle lui doive le respect, c'est cette dernière qui s'incline devant sa cadette ! Le respect qu'Élisabeth démontre à Marie témoigne de la reconnaissance de l'Esprit Saint qui l'habite. Pourtant, c'est la tête des deux femmes que Giotto décide d'orner d'une auréole, soulignant ainsi la sainteté d'Élisabeth tout autant que celle de la Vierge.

Comme c'est souvent le cas au Moyen Âge, l'accent est mis sur la compréhension et la simplicité du message. Ce tableau, présent dans une église, était sûrement destiné à être vu par le peuple. Le message se devait donc d'être facilement compréhensible.

Loin de tout élitisme, de l'art frontal des icônes et de tout hiératisme, Giotto vulgarise l'art religieux et le rend facilement accessible et compréhensible aux masses. Il cherche à offrir à l'art chrétien un visage réaliste afin que l'on puisse plus facilement s'y identifier.

D'un point de vue stylistique, les couleurs ocre et dorée témoignent de l'influence qu'a eue l'art byzantin sur Giotto ; il se distingue cependant par son ciel bleu (qu'il reprendra sur plusieurs œuvres), qui peut s'assimiler à une représentation de la voûte étoilée. La perspective, encore mal maîtrisée, annonce cependant l'amorce d'une recherche de la perfection géométrique qui trouvera son apogée lors de la Renaissance.

RAPHAËL



1518

Dans cette peinture de la Renaissance, on distingue tout de suite l'utilisation de «la perspective atmosphérique», qui consiste à éclaircir le fond du tableau pour donner une illusion de profondeur. Ce tableau va plus loin que simplement nous montrer la Visitation; il nous montre non seulement le présent, mais aussi le futur. Au fond à gauche du

tableau, une scène montre le baptême du Christ sous la bienveillance de Dieu le Père entouré d'anges. Au fond à droite, une ville se distingue: la Jérusalem céleste? Le tableau de Raphaël est-il une Visitation de la vie dans son ensemble, de l'inévitable, de ce qui est pétri par les rites (la naissance, le baptême, la mort)?

RUBENS

1612-1614

Volet gauche du retable en triptyque de *La descente de croix* de la cathédrale Notre-Dame-d'Anvers, ce Rubens incarne parfaitement les canons de l'art baroque et illustre comment ce mouvement artistique a permis d'appréhender de manière novatrice le lien entre foi et peinture.

Alors que l'Europe est aux prises avec la Réforme, l'Église réunit le concile de Trente (1545-1563) afin de trouver un moyen de contrer l'expansion du protestantisme. Une des avenues privilégiées consiste à réaffirmer le pouvoir des images devant l'iconoclasme protestant. Les images devaient aider ceux qui les regardaient à faire une expérience sensorielle de la foi. Cet appel aux sens se retrouve

parfaitement dans l'œuvre de Rubens, principalement par le moyen du toucher, puisqu'il montre Élisabeth touchant le ventre de Marie.

Contrairement aux autres représentations de la Visitation, où les deux femmes se contentent d'une accolade ou se saluent, le toucher du ventre de Marie enceinte s'assimile à une vérification de l'arrivée du Christ par une constatation sensorielle de la grossesse de la Vierge. Ce tableau n'est pas sans rappeler *L'incrédulité de saint Thomas* du Caravage (peintre baroque lui aussi), où l'apôtre a besoin de toucher la plaie du Christ vivant devant lui pour constater sa résurrection.





REMBRANDT

1640

Il s'agit ici d'une fresque familiale aux relents réalistes. Bien que Marie et Élisabeth soient sources de lumière au centre du tableau, d'autres personnages sont présents autour et « arrivent » dans la scène. Zacharie (le vieil époux d'Élisabeth) descend l'escalier en s'appuyant sur l'épaule d'un jeune homme, et Joseph en arrière-plan monte les marches avec son âne; ils ne sont donc pas encore vraiment là. Il y a aussi la jeune femme qui allège Marie de son

manteau. Tous ces éléments ont pour objectif d'accentuer le réalisme et le mouvement de la représentation: nous y assistons en vrai et nous constatons son déroulement en temps réel plutôt que de n'être témoins que d'une scène figée. Cette présence de Zacharie, de Joseph, du jeune homme et de la jeune femme contribue aussi à créer une atmosphère d'intimité familiale et de proximité presque affective entre les différents acteurs du tableau.

Cette œuvre magistrale est chargée de lyrisme. Contrairement aux autres représentations de la Visitation, elle ne met pas l'accent sur l'accolade et les échanges entre Marie et Élisabeth, mais bien sur le *Magnificat* chanté par une Vierge auréolée, lumineuse et placée en hauteur au sommet des marches (Élisabeth s'inclinant en prière à ses côtés).

Cette Visitation constitue une synthèse d'un point de vue stylistique. Jouvenet fut au centre de la « querelle du coloris » qui anima le monde des arts en France dès 1671. Il s'agissait de savoir si c'était la qualité du dessin et de la forme, ou bien la force de la couleur, qui faisait la valeur d'une œuvre. Cette querelle est importante, car elle traduit deux façons de représenter la foi en peinture. Faut-il qu'une peinture religieuse soit objective, rationnelle, académique, tout en collant à un certain naturalisme et réalisme ? Ou bien au contraire doit-elle être du ressort des passions, du subjectif, des sens (comme dans l'art baroque), au risque de sombrer dans le simulacre ?

Jouvenet ne paraît pas vouloir prendre position. La précision du trait, sans être parfaite, semble avoir tout de même été une préoccupation



JOUVENET

importante pour l'artiste, tout comme le jeu chatoyant des couleurs, qui traduit une volonté de les utiliser pour augmenter le message religieux de l'œuvre. **1716**

ARCABAS



Cette Visitation offre une tout autre interprétation du passage biblique. Les deux femmes semblent être les mêmes, indifférenciées, l'une étant presque la symétrique de l'autre. Marie et Élisabeth sont de la même taille, portent la même croix, semblent avoir le même âge, ont un visage similaire dont on ne sait pas s'il est neutre ou juste serein, et s'accolent exactement de la même manière. Leur grossesse est aussi absente de l'œuvre, comme si l'artiste ne souhaitait pas qu'on s'y attarde. En fait, nous avons en face de nous une Visitation empreinte d'égalitarisme et d'humanisme. Arcabas semble refuser de hiérarchiser ou de distinguer Marie et Élisabeth. Il reconnaît ainsi l'égale dignité des deux femmes (et peut-être aussi l'importance comparable des missions qu'auront à relever Jésus et Jean-Baptiste). ■

PHOTOREPORTAGE

Les sœurs visiteuses

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos de Maxime Boisvert

Ce matin, entre les nuages tout gris de novembre et le petit givre au sol, on peut voir le soleil quand même dans Hochelaga-Maisonneuve. Au bout de la ruelle, je rejoins sœur Violaine. Elle m'entraîne dans l'escalier qui mène à son logement, où Dominique attend, cafetière en main.

En me voyant, elle se dépêche de la déposer: «Ah! j'oubliais mon masque!» Elle enfile le tissu en marchant vers le salon: «Viens! On va s'asseoir, et après, on ira visiter nos amis!» Ancienne carmélite, elle est sœur de la Congrégation de Notre-Dame (CND) depuis 2002 et arrive tout fraîchement de France pour vivre avec Violaine, rue Leclaire, à l'ombre du Stade olympique.

VISITER POUR VOIR

Violaine (photo page 28) insiste pour que Dominique (photo page 31) me parle de ses amis du refuge. «Ah! Eh bien, il y a Guy, auteur-compositeur-interprète.

Une fois, ça faisait plusieurs jours qu'on ne l'avait pas vu, et à son retour, je lui avais demandé où il était. Il m'avait répondu qu'il était allé visiter sa fille à Québec, voir ses petits-enfants. Après deux jours, il voulait repartir. Sa fille avait demandé: "Pourquoi? Tu n'es pas bien ici?" Il avait répondu: "Non! Je suis un homme de la rue!" Et il est reparti!»

— Lui as-tu déjà demandé comment il s'était, un jour, retrouvé à la rue?

«Oui, il a dit: "Je n'ai pas besoin d'appartement! J'ai ma pension! Je suis libre! Je n'ai rien à payer – ni logement ni chauffage, et pas de ménage à faire!"





Et voilà! Il est bien comme ça! La première fois qu'il m'a vue au café du refuge, il m'a demandé, en désignant ma croix, de quelle congrégation j'étais. J'ai répondu "Marguerite Bourgeoys". Et là, il s'est mis à me raconter l'arrivée de son ancêtre en 1659 avec Marguerite et Jeanne-Mance, et toute l'histoire des plaines d'Abraham... Un homme très cultivé!»

Quand Dominique parle des hommes et des femmes de la rue, on les voit avec ses yeux: «C'est que, en sortant du Carmel, j'ai réalisé que j'avais acquis cette vie contemplative; on se rendait au chœur sept fois par jour pour se mettre en présence du Seigneur... Eh bien, dans la rue, je réalisais que je le faisais, naturellement, devant chaque personne!»

— C'est plus que sept fois par jour, alors!

«Dominique est toujours en contemplation, même en regardant la télé! lance Violaine, tout sourire. C'est ce que Marguerite suggère à ses filles, d'ailleurs; cultiver le cloître intérieur, demeurer dans une solitude intérieure... dans l'amour d'amant... l'amour le plus ardent qui soit.»

PARTIR EN VISITE

En mars 2020, Violaine écoute l'appel qu'elle porte depuis longtemps: tout quitter «pour être proche du monde». Avec sa supérieure, elle cherche et trouve ce logement. «On me demandait ce que j'irais faire là, dans Hochelaga. Je répondais qu'on verrait rendu là!» À partir de ce «oui», tout s'est offert à elle, même un boulot.

En septembre, à son arrivée dans le quartier, la première chose que Dominique a voulu faire, elle, c'était de visiter le Stade. En sillonnant les rues, elle aperçoit, à deux coins de rue de chez elle, un aréna. «Je me réjouissais à l'idée de jouer au hockey, mais quand je suis rentrée, notre voisin m'a dit que ce n'était plus un aréna; qu'on l'avait transformé en refuge temporaire pour les sans-abris.» Impliquée avec les «SDF»



pendant plus de 10 ans en France, elle y voit un signe et décide de s'y rendre le lendemain pour voir... « Ils étaient tous là assis par terre à attendre l'ouverture du refuge. Il y en avait un... comment dire... d'une très grande pauvreté, assis... prostré, je dirais... Ah!... quand je l'ai vu... C'est Jésus que j'ai vu... Mon cœur s'est retourné comme une crêpe! » Ce jour-là, Dominique a servi le café pendant cinq heures. Elle qui se questionnait depuis plus d'un an, elle venait de trouver la raison de sa venue à Montréal...

En les écoutant, je repense à la « spiritualité de la Visitation » de Marguerite Bourgeoys. Marie de Nazareth qui part, qui écoute l'appel, remplie de foi, assurée que Dieu la conduit...

Nous partons pour l'Entraide Léo-Théoret, dans le quartier Centre-Sud. Dans le stationnement de l'église Sacré-Cœur-de-Jésus, des bénévoles installent des tables. « Quand le froid va arriver, on devrait avoir accès au sous-sol de l'église », me dit Marcel, qui œuvre ici depuis 15 ans.

Nous prenons l'escalier qui mène au sous-sol du presbytère, où une dizaine de bénévoles terminent le dîner en préparant les 85 plats pour emporter. « Bonjour, Violaine! Merci d'être là, hein! » Les deux mains dans les plats, Violaine lance un « Bonjour, Rénald! » puis me dit tout bas : « C'est ça qui me touche d'eux autres... leur gratitude, leur reconnaissance... » On termine rapidement; dehors, les gens arrivent.



Les gens viennent pour la nourriture, bien entendu, mais aussi pour un contact humain, une rencontre, une jasette, même si ce n'est que pour parler de la pluie et du beau temps. « Il y en a un qui arrive toujours une demi-heure avant, précise Violaine, juste pour parler. Des fois, y en a qui chialent, par exemple quand on fait la prière, mais c'est rare. Quand le père Maurice, le curé, fait le bénédicité, ils se recueillent, ils s'intériorisent vraiment et disent "merci"... C'est beau. »

Une quarantaine de personnes font la queue pendant que Marc, un jeune étudiant, bénévole ici depuis quelque temps, assure le respect des règles sanitaires. Violaine accueille, écoute et





sourit derrière son masque, imperturbablement joyeuse.

Nous partons rejoindre Dominique au refuge, coin Hochelaga et Aird.

ÉCOUTER LA VISITE

Dans le vaste stationnement de l'ancien aréna du YMCA se trouvent une cinquantaine d'hommes et de femmes qui attendent l'ouverture du refuge, dit «temporaire». On espère que tous ceux qui ont dressé leurs tentes aux abords de la rue Notre-Dame depuis le printemps covidien adopteront ce refuge et libéreront les parcs.

À l'intérieur, le coup d'œil est saisissant. Tout l'espace qui servait de patinoire

est divisé en une centaine de box, tous numérotés et agrémentés d'un lit de camp. Chaque personne prend son numéro en entrant, reçoit une couverture et s'installe avec son barda pour la nuit. Il y a même des douches. Le lendemain, à 7 h 30, tous doivent partir, la plupart avec un simple café au ventre si on n'a pas reçu de dons. Beaucoup iront au Centre de jour de Care, rue Ontario, ou encore au CAP St-Barnabé.

Dominique me donne un coup de coude: «Viens! On va visiter notre monde et écouter ses histoires!» Comme Violaine ce matin, Dominique passe le plus clair de son temps à écouter. Ça aussi, ça fait partie de la spiritualité de la Visitation: Marie, une fois chez Élisabeth, elle fait quoi?



Elle écoute. Elle écoute celle qu'elle est venue visiter.

J'accompagne Dominique entre les rangées. À chacun des box, elle lance un bonjour franc et joyeux.

Box 16. « Bonjour, Jean-Paul! Alors? Comment va votre femme? — Ah! Elle va mieux... Elle a accepté de prendre son bain sans que je sois présent, sans faire de crise. » Dominique repart et me raconte: « La semaine dernière, il a acheté un manteau de 200 \$ à sa femme pour ses 70 ans. » Je lui demande pourquoi il est à la rue. « Ah! Il a décidé de placer sa femme en résidence; elle est Alzheimer... Il a tout vendu pour la loger. Il se sacrifie pour elle... Son bonheur, c'est qu'elle soit bien. » Je me

tourne vers Jean-Paul. Il défait sa valise. Toute une vie dans une petite valise à roulettes.

Box 22. Suzanne avait toujours eu quatre valises, mais elle n'en a que trois désormais. Elle s'est fait arrêter dans le métro. « Elle était chargée comme un bourricot! Mais vois... c'est une femme de classe! Manteau de fourrure, bijoux... » Elle avait un petit travail à l'Oratoire Saint-Joseph, mais quand tout a fermé à cause des mesures sanitaires, elle l'a perdu. Sur sa contravention, il était écrit: « Sans abri ». Elle leur a répondu qu'elle n'était pas une sans-abri, mais une itinérante. « Tous les soirs, je vais au refuge! J'ai un toit! Je ne suis pas une sans-abri! J'ai un abri! » Voilà ce qu'elle a dit aux gardiens!



SE LAISSER VISITER

Il ne se passe pas une journée sans qu'on demande à Dominique une bénédiction ou une prière, surtout quand ils savent qu'elle revient de la messe. Elle distribue des chapelets, des croix ou des images saintes.

Une jeune femme passe en sacrant. Elle arrête net en voyant la croix de Dominique. « Ah! pardon! Je n'aurais jamais dû dire ça! » Et avec son coude, elle touche la croix en disant: « Pardon! Pardon, Jésus! »

Il y en a un que tout le monde appelle « le curé » parce qu'il est drapé d'un long manteau noir. C'est vrai que, de loin, on dirait une soutane. Quand on lui dit que ce doit être difficile, la rue, quand il pleut, comme hier, « le curé » répond: « Bah! On s'organise! » Dans les yeux de Dominique, on voit une lumière briller, comme dans ceux de Violaine. C'est l'admiration sans bornes, et l'émotion aussi. « Ils se débrouillent et s'entraident. Il y en avait un qui avait mal au pied l'autre jour. Il chausse du 11 et ses souliers faisaient du 10. Un autre s'est empressé de lui donner une adresse pour des chaussures gratuites en indiquant la route, le contact... Ils sont si admirables. »

La semaine dernière, Dominique a eu une petite embrouille avec un autre bénévole. Heurtée et troublée, elle était partie sans faire d'histoires. Quand elle est revenue le lendemain, ceux qui attendaient dehors, en la voyant

arriver, se sont élancés vers elle. « Ils me demandaient comment j'allais, qu'est-ce qui s'était passé... Ils m'avaient vue partir, j'imagine. Ils me demandaient si quelqu'un m'avait frappé, d'autres avaient peur que je ne revienne plus. Ils me disaient: "On t'aime, Dominique!" Je te raconte ça et je suis encore bouleversée. Ça me bouleverse d'accueillir de l'amour comme ça... d'être aimée à ce point. Quand j'ai entendu: "On t'aime, Dominique"... Ah! cet amour! C'était trop! Je suis restée devant eux en silence. »

« C'était de la contemplation en sens inverse, lance Violaine. On apprend. Ils nous font nous découvrir nous-mêmes, et les choses essentielles. »

Violaine me confie que toutes les années d'expérience de Dominique sont un véritable cadeau pour elle. « Elle est très simple: une jupe, une chemise et une croix! Et son slogan, tu sais c'est quoi? *Avec beaucoup d'amour, et un peu d'accent!* »

Il se fait tard. Je songe à partir, mais l'homme qui, tout à l'heure, s'exerçait à soulever des poids, couché sur le bord de la bande, se dirige vers moi, café à la main: « Je m'appelle Félix, j'ai 25 ans. Je suis en situation d'itinérance depuis avril. En 2018, j'ai fait une chute à vélo. J'étais soul. Je me suis tordu le cou. J'ai eu un traumatisme crânien. On m'a fait une trachéo... regarde! J'ai été dans le coma pendant 6 mois. Depuis, je perds conscience souvent. J'ai perdu mon



travail.» S'ensuit une conversation étonnante sur Dieu, Jésus, la vie et la mort.

Dominique revient de l'autre bout de la patinoire. L'homme qui était tout prostré à notre arrivée n'est toujours pas en état. «Il n'a pas voulu de mon café ni de mon beignet. On va lui laisser le temps de revenir sur terre...» Nous passons devant le box 63 où se trouve un jeune couple. «Ah! vous êtes beaux tous les deux! De beaux tourtereaux!» Ils sourient. D'où viennent-ils? Elle écoute longuement. Ils parlent difficilement

français, mais on comprend qu'ils sont itinérants depuis sept ans, partis de Syrie, passés par la Turquie, puis Toronto et finalement Montréal en septembre 2019. Ils ont appris le français, travaillé, mais ont tout perdu à cause des mesures sanitaires.

Il se fait très tard. C'est le temps des au revoir et des adieux. Demain, avec le soleil ou les nuages tout gris, les visiteuses repartiront. Pour donner un café ou un repas ou, quelques fois, juste un sourire et une croix. ■

✚ Congrégation de Notre-Dame : <http://www.cnd-m.org/fr/accueil/index.php>

Entraide Léo-Théoret : <https://entraideleotheoret.wordpress.com/>

Care Montréal : <https://caremontreal.org/>

CAP St-Barnabé : <https://www.capstbarnabe.org/>



désirs DE CÉLIBATAIRES

Marie-Jeanne Fontaine
marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

Au Québec, quatre personnes sur dix sont célibataires. Mais au fait, qu'est-ce qu'un célibataire ?

Répondre à cette question n'est pas si simple, car, malgré quelques grandes lignes communes, la palette de couleurs du célibat apparaît très variée : choisi, subi ou consenti ; jeune, veuf ou divorcé ; laïc, prêtre ou consacré, etc. Après avoir discuté avec quatre femmes et deux hommes célibataires, force est de constater qu'il est complexe, voire quasi impossible, de parler du célibat sans parler du désir de relation. Comme si ces deux réalités qui nous semblent souvent contraires ne peuvent faire route l'une sans l'autre.

Regard sur ceux pour qui la solitude appelle la communion.



Bonjour,
j'aimerais trouver
quelqu'un...

objectif

le Sir
l'âme sœur
sœur

L'AMOUR !!!

? ♥



Luc est un père chef de famille célibataire. Avoir des enfants et être en recherche de l'âme sœur amène son lot de défis.

Dans le sprint des réalités du quotidien, il a souvent demandé au Seigneur de lui envoyer quelqu'un avec qui il serait bien et pour qui il rendrait grâce à chaque regard. Mais les femmes seules et croyantes dans la trentaine ne courent pas les rues.

Il a vécu beaucoup d'incompréhensions et en a parfois voulu à Dieu.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE (AVEC UN PARTENAIRE CATHOLIQUE)

Marion, 25 ans, qui a « eu l'âge officiel des vieilles filles », comme elle le dit en riant, se déclare « célibataire non pas par choix, mais pas non plus par dépit ». Certains critères par rapport à la foi sont essentiels pour elle au sein d'une relation : « Ça pourrait fonctionner pour un temps, mais je pense que ce serait difficile sur le long terme. »

Elle n'est pas fermée pour autant et reste attentive, mais il y a tout de même quelques grandes lignes directrices, quelques convictions qui lui servent de boussole : « Je pense que, dans la vie, il faut qu'on ait certaines valeurs, certains principes sur lesquels on ne peut pas faire de compromis. Il y a des choses dont je me fous, mais en terme de fondements de vie importants, je me dis que, si je ne respecte pas ça, ben je ne me respecte pas. »

Difficile de ne pas tomber dans la crevasse du cliché dès le moment où la foi est abordée. En tout cas, pour Luc, ce fut une grande déception de se cogner plusieurs fois à une totale fermeture dès le moment où il l'évoquait, pourtant avec grande délicatesse, auprès de personnes non croyantes. Il aurait tant à offrir, mais il choisit, au-delà de sa souffrance, de vivre son célibat comme un sacrifice, au lieu de retourner à son ancienne vie. « Si moi je change, la bonne personne, elle, risque de ne pas me reconnaître. »

SÉDUCTION DIVINE

Dans son ancienne vie, avant sa conversion, Luc a peu connu le célibat : « Lorsque la notion de séduire passe au deuxième ou troisième rang, qu'elle ne fait plus partie de ta vie, là tu te rends compte que non seulement rencontrer quelqu'un est quelque chose de beaucoup plus *touchy*, mais qu'uniquement le type de personne que tu recherches va reconnaître ta force. »

Ses déceptions ont beaucoup travaillé son chemin de foi. Pourtant, à une époque où son approche était différente, peu d'obstacles l'empêchaient d'arriver à son but. Qu'est-ce qui a changé ? Le regard sur l'autre peut-être... « Ça les déstabilise, le fait que tu ne les séduises pas de la même façon que ce à quoi elles sont habituées. Ça les rend mal à l'aise et elles ne savent pas sur quel pied danser, on dirait. »

Démontrer son intérêt est un art et un défi, particulièrement dans l'univers de la foi. Mélanie, dans la trentaine, dit avoir « longtemps essayé de séduire, d'attirer le regard pour voir si on [la] trouve belle ». Mais alors, comment séduire divinement bien ? « J'essaye d'une autre façon », conclut Luc. « De les séduire comme le Seigneur m'a séduit, avec de la patience, de l'abandon, du don de soi, de la tempérance. » Bref, plusieurs rêvent d'un amour plus *agapè* qu'*éros*, du moins dans les fondements.

Troquer l'ambiguïté contre la clarté d'intention, autre point pas toujours simple : « Un gars qui est clair dans ses intentions, c'est vraiment quelque chose de rare maintenant. Tout est flou. Montre-moi ton intérêt. Si tu veux une *date*, demande-le-moi. » Mais cela crée une certaine vulnérabilité. « Je pense qu'on est vraiment une génération qui ne veut pas être vulnérable. C'est souvent un concours : qui va laisser tomber sa garde en dernier ? »

POUR UN FLIRT AVEC TOI... JE FERAIS N'IMPORTE QUOI ?

« Tu cherches la bonne ou une bonne... ? Parce qu'à un moment, tes choix deviennent à la fois plus précis et plus larges. »

Vouloir une fille blonde aux yeux bleus de tel âge, c'est très précis, explique Luc. « Mais moi, qu'elle soit jeune ou vieille, ça ne me dérange pas. Ce que je veux, c'est qu'elle ait un beau cœur et qu'elle m'accueille. Donc, il me semble que mes critères de sélection sont rendus plus précis, mais bien moins pointus. Et pourtant, je ne trouve pas. C'est comme un paradoxe ! » dit-il. Reste que, pour plusieurs, le piège, c'est de tomber dans l'envie d'envoyer valser ses critères profonds.

S'entourer dans un contexte amical ou s'impliquer dans des loisirs est une clé pour se donner la chance de rencontrer quelqu'un. Toutefois, attention de ne pas tomber dans cette « spirale » de faire une activité pour trouver quelqu'un. Il ne s'agit pas de s'épuiser à chercher quelqu'un en tombant dans un perpétuel « est-ce celle-là, Seigneur ? » Très « énergivore ».



TOP 5 DES PIRES PHRASES À DIRE À UN CÉLIBATAIRE, SELON DES CÉLIBATAIRES

Avis aux non-célibataires ! Faits vécus. Parfois, nous saisissons mal la portée de nos mots. Bref, prenez quelques notes pour aiguiller votre prochain souper de famille...

1 « Au fond, c'est parce que t'es trop difficile, descends tes critères. »

2 « Arrange-toi un peu plus [physiquement]. »

3 « Ce doit être vraiment dur ! » Tenir automatiquement pour acquis que, si la personne est célibataire, elle est automatiquement malheureuse.

4 « Peut-être que tu es fait pour être seul(e) ? »

5 « Faut que tu y penses, l'horloge biologique, elle tourne. »

EN PRIME

Ce qui les touche le plus ? Qu'on prenne du temps pour eux. Une petite soirée de temps en temps, ça fait tellement de bien ! Pensez à inviter votre ami célibataire au resto ou ailleurs un de ces jours.

RENDEZ-VOUS GALANT SUR LE CLAVIER

Dans l'ère des Tinder et Bumble de ce monde – ou *CatholicMatch*, Heavn et *Theotokos* pour une recherche ciblée « chrétienne » –, les rencontres vont vite. L'accessibilité n'est toutefois pas synonyme de succès, au dire des célibataires questionnés. Le virtuel a le vent dans les voiles, aux dépens de ceux qui ne se relient pas à des réseaux de rencontre : « On est rendu à me dire : "Ouin, mais si tu veux mettre toutes les chances de ton côté..." Vouloir être authentique, c'est mettre moins de chances de mon côté ? » se demande celle qui ne trouve pas que le virtuel colle bien à sa couleur.

D'autres y trouvent toutefois leur compte : « Tinder, c'est un peu comme une scène », explique Vincent, infirmier de 22 ans à Kuujuaq, qui ne se nomme pas croyant. « On monte chacun notre tour, on fait une parade nuptiale, puis après on décide d'arrêter de se parler ou on essaye de quoi ou c'est juste comme une amie. »

Bref, aujourd'hui, on « fréquente » encore sûrement dans des cafés, mais les applications de rencontre restent un classique, qui plus est en temps de pandémie ! Vincent a trouvé que Tinder, qu'il installe « périodiquement », l'avait aidé à clarifier ses critères.

« LE CÉLIBAT EST UN ENGAGEMENT »

Le célibat est-il l'absence de vie amoureuse, ou ne serait-il pas plutôt une forme d'état de vie ? Certains disent qu'il s'agit d'une vocation, ne croyant pas que tout le monde soit appelé à vivre en couple. Mais le désir d'être en relation est fort et naturel : « Pendant des années, je me suis menti à moi-même en disant : "Ah ! je m'en fous d'être célibataire", mais au fond, c'est de l'orgueil. C'est comme de dire : "Moi, je suis au-dessus de ça, j'ai pas besoin de ça." Et je pense que, dans le monde, c'est une attitude qui prime, de dire : "Je peux me fier à moi-même, j'ai pas besoin de quelqu'un." Si j'ai besoin de quelqu'un, c'est comme avouer une faiblesse. »

Arrêter d'associer uniquement célibat à souffrance ne ferait pas de tort. « Il faut avoir conscience qu'être en couple, ça ne va pas tout réparer, tout combler. Le célibat, c'est un état de vie qui est légitime aussi. Je pense que ça aiderait mieux les personnes qui veulent se marier à se préparer à cette étape ! »

Il fait bon vivre le célibat dans une attente active. Ainsi, même si cette réalité de vie fait miroiter parfois une absence d'engagements qui laisse une liberté totale, « il y a quand même un engagement à faire envers le Seigneur. C'est la première relation. Il faut s'engager à soi aussi pour





accepter de se regarder, intérieurement et physiquement. Il faut apprendre à s'aimer».

L'engagement est un enjeu important en 2021, souligne Vincent. Comme plusieurs jeunes de sa génération, il accorde la priorité aux expériences de vie plutôt qu'à la construction d'une vie de couple stable dans l'immédiat. Malgré tout, il garde en tête cet objectif sur le long terme. Pour lui, cette priorité est une bonne chose, permettant d'avoir du plaisir et de «viser une santé mentale plus stable – mise de plus en plus à l'avant-plan – plutôt que d'avoir un travail qu'on aime plus ou moins, après ça d'avoir une crise à 35-40 ans parce qu'on se rend compte qu'on a raté notre vie».

Prendre le temps de se bâtir soi d'abord, «être sûre de qui je suis avant d'être en couple pour ne pas être dépendante... Parce que j'ai besoin d'une liberté», souffle Anne-Sophie, 19 ans.

«Peut-être une tendance à vouloir des bases plus solides dans différentes sphères de nos vies, plutôt qu'uniquement dans notre vie de couple et familiale?» questionne Vincent. La réflexion mérite d'être soulignée.

LA PETITE VOIX PAS FINE

Considérer le célibat comme une punition personnelle, comme si le Seigneur trouvait que telle personne n'avait pas atteint un degré de croissance suffisant pour qu'il lui donne le ou la bonne, c'est une petite voix contre laquelle il faut se battre. Elle susurre: «Mais qu'est-ce que je fais de pas correct, mon Dieu, c'est quoi [la compétence] qu'il me manque?» Mais à quoi ou à qui s'accrocher quand c'est difficile? La relation avec Dieu et la prière. Ce fameux vide, il n'y a peut-être que Dieu qui peut le remplir, au fond, même quand on est en couple. «Tu peux être avec quelqu'un, mais être très seule.»

PARLONS TENDRESSE ET SEXUALITÉ!



«Ce que je trouve le plus difficile dans le célibat, peut-être amplifié par le fait que je suis loin de ma famille et de mes amis, c'est le manque de contacts physiques, sans nécessairement qu'il y ait une sexualité qui soit rattachée à ça.»

Ce sentiment vient par «phases»: «Parfois, ça me manque, mais j'essaie de m'occuper. Le plus dur, c'est de ne pas tomber dans le "Ah je suis seule, je suis trop laide, personne m'aime". On fait tous ça une fois de temps en temps, un peu comme un manque de confiance.»

Certains prendront le chemin de l'abstinence sexuelle à travers leur réalité de célibataire, mais ce n'est pas une mince affaire, surtout lorsqu'elle n'a pas été vécue dans une vie relationnelle antérieure. Pornographie, masturbation, relation d'un soir, etc. Chacun vit les enjeux de sa sexualité différemment, au mieux de ses capacités.



LE NO MAN'S LAND DES CÉLIBATAIRES

Devant le défi complexe que représente le célibat qui cohabite avec un désir profond de trouver le grand amour, les ressources semblent rares et précieuses. «Je n'ai aucune référence, je n'ai aucun conseil et j'ouvre tout le temps des portes vers l'inconnu. Même ceux qui me conseillent, ils ne savent pas quoi me dire.» Il y a un manque criant de soutien, d'activités et de place pour les personnes célibataires, particulièrement dans l'Église, mais en société aussi!

Les périodes festives semblent être particulièrement difficiles pour les gens qui ne sont pas «en couple». Quand c'est trop dur «sur les réseaux sociaux, voir tout le monde qui est si beau, si heureux, pendant certaines périodes», la solution est peut-être de couper Instagram et autres. Certaines le font...

Se réjouir de ce qui arrive aux autres demande aussi des efforts supplémentaires de temps en temps. Les sentiments d'envie et de jalousie guettent: «Quand on voit que de plus en plus de nos amis se marient, ont des enfants, tu veux te réjouir, mais en dedans de toi, le désir crie quand même et ça devient comme une écorchure.»

Beaucoup sont aux prises avec ce même défi: «L'envie ou parfois la jalousie, c'est normal. Mais en l'identifiant, en le nommant, ça permet d'aller chercher les outils et de comprendre pourquoi!»

«Est-ce que parce qu'on est célibataire on ne porte pas de fruit?» Au contraire, le monde a besoin de ces gens qui ont un espace libre pour accueillir et «s'occuper plus des affaires de Dieu, comme il est écrit dans la Bible (1 Corinthiens 7,34)». Être dans le don de soi comble et permet de voir les fruits de sa vie! ■



J'EXISTE GRÂCE À MON CÉLIBAT!

Ni traité exhaustif ni manuel pratique, cet essai du père Olivier Bonnewijn, prêtre et docteur en théologie, désire respectueusement entrer dans une intelligence du mystère du célibat à travers divers regards complémentaires : existentiel et historique, anthropologique et métaphysique, sacramentel et spirituel, éthique, psychologique et ecclésiologique. Parsemé de brefs témoignages qui nous gardent bien ancrés dans la réalité, *J'existe!* réussit l'exploit d'accompagner si bien ses lecteurs qu'il les fait sentir moins seuls. Les personnes engagées dans le mariage, le sacerdoce ou la vie religieuse gagneront aussi beaucoup à le lire pour mieux comprendre toute la bonté et la beauté du célibat de leurs frères, sœurs, enfants ou amis.

À sa manière, cet essai nous fait franchir un nouveau seuil dans la compréhension du célibat en nous faisant passer du célibat non choisi au célibat consenti, de l'absence d'état de vie à la vocation de tous baptisés à engendrer des hommes à la vie surnaturelle. Comme quoi l'homonyme latin *caelibatus* a peut-être raison de rapprocher sous un même vocable le « célibataire » et la « vie céleste ». (S. L.) ■

✚ Olivier Bonnewijn, *J'existe! Un autre regard sur les célibataires*, Éditions de l'Emmanuel, 2020, 180 pages.



UN TOIT ET DES AMIS

En 2006, trois jeunes adultes de Paris décident de vivre une « colocation solidaire » avec trois sans-abris. C'est le début de l'Association Lazare, qui répond à l'isolement des personnes itinérantes en se basant sur la conviction que, si elles ont besoin d'un toit, elles ont tout autant besoin d'amis.

Composées d'espaces de vie privés et communs, leurs maisons, souvent confiées à une famille responsable, rassemblent entre 6 et 10 personnes, dont la moitié sont issus de la rue. Parce que le partage, l'entraide et les relations humaines sont au cœur de la démarche, chaque coloc contribue au paiement du loyer, rend un service à la communauté et participe à un repas de maisonnée par semaine. Le reste se fait tout naturellement, par la magie des relations qui se tissent dans ces lieux de bienveillance et

de patiente reconstruction, où l'on aime aussi faire la fête !

Tirée du nom du pauvre ignoré des riches dans l'évangile de Luc, l'Association Lazare accueille aujourd'hui des centaines de personnes dans des dizaines de maisons partout en France ainsi qu'en Espagne, en Belgique et au Mexique. Malgré la simplicité étonnante de cette nouvelle manière de lutter contre l'exclusion sociale, ses impacts positifs sont spectaculaires : 95 % des colocs se disent heureux de leur vie dans les maisons, 85 % de ceux qui étaient à la rue retrouvent un logement stable en partant, et 40 % trouvent un travail. Comme quoi on peut changer le monde en vivant ensemble, tout simplement ! (S. L.) ■

✚ lazare.eu

CELUI QUI NOUS ATTEND

DANIELLE, SÉPARÉE MAIS JAMAIS SEULE

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Judith Renaud

«La solitude et le sentiment de n'être pas désiré sont les plus grandes pauvretés», disait mère Teresa, qui a donné sa vie pour les plus pauvres parmi les pauvres. Véritable fléau de notre époque, la solitude guette tout autant les célibataires, les divorcés, les aînés que les jeunes dans leur monde virtuel. Comment vivre avec ce sentiment qui peut surgir à toute époque de la vie ? Danielle Giguère l'a appris avec le temps et, surtout, la grâce.



«Pendant des années, j'arrivais à la maison et il n'y avait personne qui m'attendait. Je n'avais personne à attendre non plus. Il y avait comme un vide d'humanité», me raconte Danielle, seule chez elle, au bout du fil. Si la solitude l'a déjà fait beaucoup souffrir, c'est qu'elle avait connu une autre vie avant.

Elle avait rencontré son ex-conjoint québécois dans un voyage en Haïti. Les beaux moments de la jeunesse auguraient bien de leur vie à deux. Ensemble, ils ont eu deux enfants. Mais le bonheur tant attendu n'a pas tenu. Danielle et Pierre se sont aimés, mais aussi blessés. Ils ont fini par se laisser quand leurs enfants avaient deux et quatre ans. Dans la semaine où Danielle n'avait pas leur garde, elle devait vivre avec un trou béant dans l'âme.

Danielle s'était séparée de Pierre, mais aussi de Dieu. Élevée dans une famille catholique et pensionnaire chez les Sœurs du Bon-Pasteur durant ses années de cégep, elle avait l'habitude des catéchèses et des engagements de toutes sortes. Sauf qu'à son arrivée à l'université, elle s'est aperçue que ce n'est plus très cool de croire.

Avec Pierre, elle continue quand même à participer sporadiquement à la messe, surtout lors d'occasions spéciales. Le couple décide aussi de faire baptiser Jeanne, leur cadette. Mais en plein hiver, il est plus difficile de sortir le petit bébé né prématurément. Le curé de sa paroisse leur fait la grâce de les rencontrer chez eux pour préparer le baptême. «Le prêtre a compris que ma foi était vacillante comme une mèche qui faiblit. Il y avait une douceur et un respect chez cet homme», se souvient Danielle.

RALLUMER LA PETITE FLAMME

«Quand mon couple bascule, mon réflexe est d'aller voir ce prêtre, car nous avions tellement eu une belle rencontre. J'ai fait une espèce de confession générale, mais dans l'esprit d'une négociation: "Seigneur, je veux revenir vers toi, mais redonne-moi mon Pierre." J'ai réalisé plus tard que j'avais bâti ma vie non pas sur Dieu, mais sur Pierre. Et bâtir notre vie sur un homme, ce n'est pas solide. C'est pourquoi je suis tombée en dépression.»

Danielle s'accroche un jour à la fois à ses visites à l'église. Durant les messes, le curé lui fait un petit signe de la main. «C'était rien d'extraordinaire, mais j'avais l'impression que j'existais pour quelqu'un. Quand tu es en grande dépression, ça ne prend pas grand-chose.»

Elle persévère pour amener ses enfants à la messe un dimanche sur deux. Parfois vidée, elle les habille de peine et de misère, puis tente sur place de tempérer leurs cris retentissants. Le père Marcotte, dominicain, sait la rassurer: «Si les paroissiens se plaignent, dis-leur de venir me voir.» Pour Danielle, cet accueil est bienvenu, car elle souhaite transmettre à ses enfants ce qui est en train de la sauver. Sans la foi, me confie celle qui a eu des pensées suicidaires, elle se demande si elle serait encore en vie.

On lui offre alors d'animer la catéchèse pour les enfants. Un tournant qui la fait passer de «spectatrice à actrice». Et ça lui plaît. «Le hamster des gens dépressifs, constate Danielle, si tu ne l'occupes pas, alors il s'occupe à se faire du mal.» De fil en aiguille, elle sent son cœur s'apaiser. Mais le plus gros de la guérison viendra grâce à la rencontre d'un autre frère prêcheur qui l'amène plus loin.

Dès le départ, le père Marcel lui fait une proposition directe et audacieuse: cesser les relations intimes hors mariage et vivre chastement. Danielle n'est pourtant pas bousculée: «Quand je me suis séparée, je courais après des aventures, et ça, c'est fatigant. Ça me brisait le cœur. À un moment donné, j'avais même deux *chums* en même temps. Je ne voulais pas manquer de tendresse. J'étais un gouffre sans fond. Mais je voulais mettre de l'ordre dans ma vie affective. Par moi-même, je n'y serais pas arrivée. Je pense que c'est un coup de grâce.»

NE PLUS CHANTER EN SOLO

Le père Marcel lui présente la communauté de l'Emmanuel à Québec, une association internationale de fidèles catholiques. Danielle y découvre un lieu de croissance dynamique pour sa foi et sa façon de prier. Mais elle s'y sent souvent comme un mouton noir.

Dans ce milieu où des prêtres, des couples, des familles ou de jeunes célibataires forment communauté, son état de femme séparée dans la quarantaine avec deux enfants la fait sentir différente. «Il y a bien des fois où j'ai failli lâcher, mais chaque fois, un clin d'œil de Dieu me raccrochait. Ça n'a pas été un long fleuve tranquille, ma conversion et mon acceptation de cette vie.»

Heureusement, des couples et des familles l'invitent de temps à autre, les semaines où elle est sans les enfants. Il n'y a pas un réveillon de Noël où l'on ne pense pas à elle. Rapidement, elle finit par y trouver une autre famille. «C'est comme si j'étais comblée autrement. Le Seigneur prenait soin de moi avec

tendresse et guérissait ma blessure de séparation avec la délicatesse d'un microchirurgien.»

Puis, on l'invite à participer à une mission en Haïti, le pays où elle a rencontré son ex-conjoint pour la première fois. Cette fois, c'est avec un prêtre de la communauté de l'Emmanuel et une foule de jeunes qu'elle s'y rend. Elle y retournera plusieurs années consécutives. Ce voyage ancre davantage son désir d'engagement. «Ça a nourri le vide qu'il pouvait y avoir en moi. Maintenant, je n'en parle plus, du vide. Ma vie est devenue remplie.»

*

À l'automne, Danielle souffrait encore d'une légère dépression saisonnière et recourait à l'acupuncture ou à la luminothérapie pour l'aider à passer au travers. Cette année, avec son implication comme bénévole à l'église, elle me confie ne même pas avoir eu le temps d'y penser.

«Hier, dans ma discussion du groupe Alpha [NDLR : un groupe de prière et de discussion autour de la

foi en Jésus Christ], à la question: "S'il vous restait 24 heures dans votre vie, qu'est-ce que vous feriez?" j'ai répondu: "J'irais dans l'église et j'inviterais tous mes amis pour faire une grosse louange." C'est pour te dire comment la louange, maintenant, ça fait partie de ma vie de prière», me lance Danielle avec un rire communicatif.

Je lui demande pour finir si elle a songé à renoncer au célibat pour se marier. Elle me répond avec abandon et détachement: «J'avais dit à Dieu: "Si tu veux que je témoigne, que je rayonne en étant mariée, présente-moi quelqu'un avant mes 55 ans." Et là, j'ai 56 ans.»

Quand elle accueille avec fougue les paroissiens sur le parvis de l'église, son sourire n'indique pas qu'elle a souffert de dépression. Il rayonne plutôt de la grâce qui l'a transformée.

Aujourd'hui, Danielle peut en témoigner. Quand elle rentre chez elle, elle n'est plus complètement seule. Il y a le Christ qui est là et qui l'attend. ■



SEULS ENSEMBLE

Isabelle Gagnon

isabelle.gagnon@le-verbe.com

La solitude et la rencontre sont les deux pôles opposés d'une même réalité : la dynamique sociale de l'humanité. Privés de relations sociales, nous pensons souvent à la solitude en contraste avec l'amitié. Mais quand les interactions se multiplient, au contraire, l'idée de se retirer devient à nouveau intéressante. Il y aura toujours un équilibre à trouver entre rencontres sociales et solitude productive, ainsi qu'une paix à trouver au milieu des isolements forcés et des contextes sociaux étouffants. S'il faut apprendre à vivre avec les autres tout comme à vivre avec soi, voici une sélection de livres qui en révèlent toutes les nuances. Depuis l'isolement le plus complet jusqu'aux rencontres les plus inattendues, laissez-vous emporter dans ces récits aux contextes variés et styles distinctifs afin d'explorer le potentiel social de l'homme sous un jour nouveau.



Le Petit Prince
Antoine de
Saint-Exupéry
(1943)

**« C'est une folie
de condamner**

**toutes les amitiés parce
qu'une d'elles vous a trahi. »**

L'histoire du Petit Prince est mystérieuse en soi, empreinte de symbolisme et d'exploration du sens de la vie. Un aviateur rencontre un jeune garçon qui veut qu'on lui dessine un mouton. Il s'avère que ce Petit Prince est en quête de remèdes à sa solitude. Défaire l'isolement par la rencontre de la nature et la puissance de l'imagination, voilà un chemin qui peut nous interpeler en ce temps de crise. Quand le monde est étourdi, que nombre d'entre nous se sentent abandonnés, il faut parfois sortir du monde pour mieux y vivre.



**Ermites dans
la taïga**
Vassili Peskov
(1983)

**« L'amitié avec
le siècle est
une hostilité**

**contre Dieu. Il faut fuir et
se cacher ! »**

Au début du 20^e siècle en Russie, *ras-kol*, un groupe chrétien schismatique, se réfugie dans les forêts de la Sibérie. Certains sont retrouvés par les autorités, d'autres meurent dans les bois, mais la famille Lykov survit et évite les contacts humains pendant 33 ans. Ils vivent dès lors une vie tout ascétique et isolée. L'auteur, Vassili Peskov, a eu un contact privilégié avec eux à partir de 1978 et les a suivis dans leur mode de vie et leurs misères pendant des années. Il en écrira ensuite un récit fascinant en 1983. On dit qu'Agafia, la plus jeune des filles Lykov, a vécu en Sibérie jusqu'en 2019.



**Cent ans
de solitude**
Gabriel García
Márquez
(1968)

**« Le secret
d'une bonne
vieillesse**

**n'était rien d'autre que
la conclusion d'un pacte
honorables avec
la solitude. »**

Un classique de la littérature du 20^e siècle, *Cent ans de solitude* est une œuvre sur la famille, l'isolement et l'histoire de la Colombie. Le lauréat du prix Nobel de littérature de 1982 livre un récit monumental des péripéties de la famille Buendía sur sept générations et du village fictif de Macondo. En cent ans de solitude, provoqués par la réalisation d'une prophétie, cette famille connaît les hauts et les bas de la Colombie ainsi que ceux de leurs propres expériences. Un classique de la littérature colombienne et mondiale, cette œuvre aborde la solitude en relation avec la société et la culture de façon profonde et fascinante.



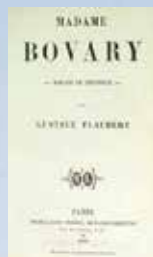
Il pleuvait des oiseaux

Jocelyne Saucier
(2011)

« Le vent était tombé, la forêt était noire et

silencieuse, on n'entendait que le murmure des arbres. Le chant de Marie-Desneiges s'éleva et la nuit porta sa prière dans l'immensité du ciel. »

Récit d'amitié, de deuil et de liberté dans la solitude, *Il pleuvait des oiseaux* est un roman qui a ému plus d'un lecteur. Adaptée au cinéma en 2019, cette œuvre raconte la vie de trois amis, Charlie, Tom et Boychuck, qui se sont retirés de la société dans la forêt de l'Abitibi. Leurs rencontres successives avec deux femmes, Ève et Gertrude, bouleverseront leur univers isolé. La solitude y prend de nombreux sens, et l'amitié se vit dans les lieux les plus reclus. Si les personnages ne sont pas des ermites au sens religieux, reste qu'ils traversent tout de même une expérience profonde et contemplative de la vie.



Madame Bovary **Gustave Flaubert** (1857)

« Comme les matelots en détresse, elle promenait sur la

solitude de sa vie des yeux désespérés, cherchant au loin quelque voile blanche dans les brumes de l'horizon. »

Emma épouse Charles Bovary, un médecin de province. Destinée à une vie de simplicité, elle se laisse absorber par les romans à l'eau de rose qu'elle a commencé à lire durant ses années de jeune fille au couvent. Influencée par ses lectures, elle s'imagine alors une vie hautement romantique pour elle-même. Lorsqu'elle rencontre le marquis d'Andervilliers, elle s'embarque sur un chemin qui lui semble une aventure idyllique. Il existe une Emma Bovary en chacun de nous, que nous mettions notre attention dans des illusions liées aux séries, aux potins ou à la politique, et nous en venons à oublier ce que nous avons sous le nez.



Le grand jeu **Céline Minard** (2016)

« Je veux imaginer une relation humaine qui

n'aurait aucun rapport avec la promesse ou la menace. Qui n'aurait rien à voir, rien du tout, avec la séduction ou la destruction. »

Voici un récit d'une quête spirituelle toute singulière. Une femme s'isole volontairement en montagne, à l'exemple de nombreux moines et ermites. Elle se propose alors un régime spirituel et physique rigoureux pour garder son esprit et son corps actifs tout en se demandant comment vivre. Cette solitude ne s'éternise toutefois pas : une rencontre remet en cause sa quête, sans pour autant en diminuer l'intérêt. Dans ce roman au style vif, Céline Minard propose de nombreuses et captivantes explorations philosophiques.



ENTREVUE

TOUT À TOUS... Y COMPRIS AUX PRISONNIERS

Frère Manuel-André, franciscain de l'Emmanuel

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Né en Suisse dans une famille de six enfants, Manuel-André a connu les Franciscains de l'Emmanuel à Montréal alors qu'il y était pour une année de formation. Plus jeune, il a été touché par l'amour du Christ au point de vouloir lui donner toute sa vie. Cherchant une communauté religieuse qui s'occupe de la jeunesse et des plus démunis, il décide de rester au Québec et d'entrer dans cette communauté d'inspiration franciscaine. C'est aujourd'hui comme frère qu'il se rend dans une prison chaque semaine pour visiter les plus réprouvés de notre société et leur témoigner l'amour de Dieu.

En quoi la visite des prisonniers fait-elle partie du charisme de votre communauté? Comment vous est venue l'idée et comment les visites se déroulent-elles concrètement?

Notre charisme est de vivre la présence du Christ-Frère dans le monde avec la couleur du «être et vivre avec». Nous étions déjà en contact avec les plus démunis, mais un jour, j'ai demandé à un ami prêtre, aumônier de la prison de Bordeaux à Montréal, si je pouvais y offrir mon aide. Il a accepté et j'y vais maintenant deux jours par semaine. Pour visiter les prisonniers, nous nous rendons dans les secteurs pour les saluer et parler avec eux; c'est à ce moment-là que, souvent, l'un ou l'autre demande de parler plus longuement. C'est avant tout une pastorale d'écoute où la personne incarcérée peut parler librement, dire ses souffrances, ses peines, ses joies, trouver un espace de dialogue où elle se sent écoutée sans jugement et sans peur.

Pouvez-vous nous décrire quelque peu le contexte de vos visites? Qu'est-ce qui ressort de celles-ci?

La prison de Bordeaux est une prison provinciale de 1500 personnes en temps normal. Donc, c'est pour des peines de moins de deux ans, autrement, la personne incarcérée est envoyée au pénitencier fédéral. Il y a tous les types de prisonniers possibles dans cette prison, mais lorsque je rencontre un prisonnier, ce n'est pas ce qu'il a fait qui m'intéresse, c'est ce qu'il vit en ce moment et ce qu'il veut partager qui m'importe avant tout. Dernièrement encore, en visitant un secteur de porte en porte, je dis bonjour à un nouveau en lui demandant simplement comment il va et il se met à pleurer. C'est le temps de s'arrêter et d'être à l'écoute. Ils vivent souvent de grandes souffrances à l'intérieur d'eux-mêmes.

Nous rencontrons des gens de toutes confessions, et je dois dire qu'ils veulent souvent parler de Dieu. Ils nous demandent parfois une Bible ou un chapelet pour prier et ils nous interrogent fréquemment sur la foi, sur Jésus. Il y a en eux une recherche et une soif de s'en sortir. Plusieurs parmi eux ont eu une enfance brisée par toutes sortes d'événements qui ont laissé en eux de profondes blessures. Je crois aussi que Jésus Christ peut venir les toucher et entamer en eux un chemin de guérison et de libération, sans l'aide duquel la vie serait impossible, je crois. Il m'arrive souvent de prier avec eux, et je remarque combien ils sont attentifs à ces moments-là.

Je crois vraiment qu'un prisonnier qui vit bien son temps d'incarcération peut expérimenter un changement, une croissance dans sa vie humaine et dans sa

vie spirituelle. Ce peut être un temps de réflexion pour lui, un temps où souvent aussi il commence à se tourner vers Dieu et à découvrir que sa présence apporte la paix et la lumière. C'est cela que j'ai moi-même vécu lorsque j'avais 22 ans, c'est en me tournant vers Jésus que la lumière est revenue dans ma vie. J'en ai vu plusieurs s'engager véritablement dans un chemin de prière, en priant le chapelet, en lisant les Évangiles, et parfois même en allant voir le prêtre pour recevoir le sacrement de la miséricorde. Chacun marche à son rythme.

Qu'est-ce qui vous touche le plus dans ces rencontres et quels en sont les impacts sur votre relation avec Dieu?

C'est la Parole de Jésus qui dit: «J'étais en prison et vous êtes venus jusqu'à moi!» (Mt 25,36). Chaque visite me touche parce que je suis en contact avec la réalité de mon frère qui, lui, est en prison. Personnellement, je prie pour eux, et ces rencontres nourrissent ma vie de prière. Dernièrement, une rencontre m'a bouleversé: un prisonnier m'a expliqué à quel point c'était difficile et une grande souffrance pour lui d'arrêter de prendre de l'héroïne à l'extérieur des murs; il m'avouait que peut-être jamais il ne trouverait la force d'y arriver. Ils sont nombreux à me dire: «C'est la dernière fois, jamais plus je ne reviendrai en prison.» D'autres m'avouent parfois que ça fait plus de 20 ou 30 ans qu'ils sortent et reviennent en prison. C'est une étape de leur vie ici à Bordeaux, et l'équipe de la pastorale est là pour les accompagner vers une amélioration de leur vie.

À tous ceux et celles qui liront ce petit témoignage, merci de porter les prisonniers dans votre prière. Que Dieu vous bénisse!

Merci à vous pour cette œuvre et pour votre témoignage! ■



J'ÉTAIS EN PRISON...

8 films pour revisiter notre perception du monde carcéral

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com



À l'ombre de Shawshank

Ce classique, joué admirablement par Tim Robbins et Morgan Freeman, trône au sommet du palmarès des meilleurs films de tous les temps. Tiré d'une nouvelle de Stephen King, il nous raconte l'histoire d'amitié nouée par deux hommes en prison qui trouvent ensemble réconfort au milieu de la brutalité du milieu carcéral. Édifiante et profonde, cette œuvre met en contraste les ombres et les lumières de la nature humaine dans une ode à l'espoir et à la vraie liberté! (

V. F. de *Shawshank Redemption*, réalisé par Frank Darabont, 1994, 142 minutes, 13 ans +.



La ligne verte

Dans les années 1930, des gardiens du couloir de la mort sont aux prises avec un dilemme moral quand ils découvrent qu'un de leurs condamnés semble avoir un don mystérieux. Même si cet homme noir possède la taille et la force pouvant expliquer le meurtre brutal des deux jeunes filles dont il est accusé, sa nature naïve et apeurée amène à douter de sa culpabilité. Malgré quelques clichés, ce long métrage de trois heures se déroulant à l'intérieur d'un pénitencier réussit, par son intrigue et l'utilisation judicieuse de retours en arrière, à transformer les murs en fenêtres. Une superbe histoire sur la vie miraculeuse d'un homme et sur les personnes qu'il transforme.

V. F. de *The Green Mile*, réalisé par Frank Darabont, 1999, 188 minutes, 13 ans +.)



Génération Xtrême

Un ancien skinhead néonazi qui vient de sortir de prison pour le meurtre de deux hommes noirs tente d'empêcher son jeune frère influençable de suivre la même voie de haine que lui. Le scénario subtil et crédible, écrit à la fin des années 1990, se déroule au cœur des milieux réactionnaires de la classe ouvrière américaine. Il retrouve ainsi une actualité brûlante dans le contexte tendu actuel chez nos voisins du sud. Puissant, voire carrément brutal, il offre un portrait convaincant non seulement de la nature destructrice du racisme intergénérationnel et du suprémacisme blanc, mais aussi de sa possible rédemption. Un film pour apprendre à se défaire de ses préjugés.

V. F. de *American History X*, réalisé par Tony Kaye, 1998, 119 minutes, 13 ans +.



States of Grace

Chef-d'œuvre méconnu, ce drame, réaliste au point de nous donner parfois l'impression d'être un documentaire, nous fait pénétrer dans le monde des centres d'accueil et de détention pour adolescents, où les crises personnelles des enfants croisent celles des travailleurs sociaux. Émouvant et motivant, vif et sincère, *States of Grace* réussit à traiter de sujets lourds comme la santé mentale, la violence domestique, l'automutilation et le suicide, tout en nous laissant sur des sentiments positifs et chaleureux.

V. F. de *Short Term 12*, réalisé par Destin Daniel Cretton, 2013, 96 minutes, 13 ans +.



Un prophète

Voici l'une des plus belles sagas de prison de ces dernières années. Ce drame criminel, tendu et solidement construit, suit un musulman délinquant de 19 ans qui lutte pour s'en sortir dans une prison française. Pris sous l'aile du puissant chef de la mafia corse, le jeune arabe montera dans les rangs de la mafia, acquérant plus de pouvoir, mais aussi plus d'ennemis. Pour garantir l'authenticité de l'expérience carcérale, le réalisateur français Jacques Audiard a engagé d'anciens détenus comme conseillers et figurants. Un film de gangsters qui illustre de façon vivante et intelligente le lien entre la prison et la forme radicale de l'islam que redoute une grande partie de l'Europe à l'heure actuelle.

Réalisé par Jacques Audiard, 2009, 149 minutes, 16 ans +, violence.



Sous le coup de la loi

Trois prisonniers de La Nouvelle-Orléans, un disque-jockey cool et insouciant, un proxénète sarcastique et suffisant et un drôle de touriste italien, se lient d'amitié malgré leurs différences et cherchent à s'évader. Cette comédie noire, originale et chaleureuse, est un mélange astucieux d'esthétisme carcéral, de *roadmovies* et de douce folie. Roberto Benigni (*La vie est belle*) incarne un personnage jovial et excentrique dont la maîtrise limitée de la langue anglaise est à la fois divertissante et exaspérante. Un film qui révèle diverses nuances de la condition humaine et qui se présente plus comme une expérience à observer qu'une histoire à écouter.

V. F. de *Down by Law*, réalisé par Jim Jarmusch, 1986, 107 minutes, général.



Sophie Scholl : les derniers jours

En utilisant les archives historiques de l'incarcération et de la condamnation de Sophie Scholl, ce film biographique recrée les six derniers jours de cette célèbre activiste allemande d'un groupe d'étudiants clandestin antinazi. Comme elle demeure inébranlable dans ses convictions et sa loyauté envers ses camarades, son contrinterrogatoire par la Gestapo se transforme rapidement en une épreuve testamentaire brûlante. Son témoignage puissant de résistance passive lance un appel passionné et intemporel pour la liberté et la responsabilité personnelle. Une histoire vraie d'héroïsme, tournée dans plusieurs lieux réels des événements, et qui nous invite à réfléchir sur notre propre courage devant les injustices.

V. F. de *Sophie Scholl - Die letzten Tage*, réalisé par Marc Rothemund, 2005, 116 minutes, général.



Molokai : l'histoire du père Damien

Ce drame biographique nous raconte l'histoire vraie du saint prêtre belge Damien de Veuster, qui s'est porté volontaire pour se rendre sur l'île hawaïenne de Molokai afin de consoler et de soigner les lépreux. Remué par les conditions dans lesquelles il trouve les lépreux sur cette île-prison, le père Damien travaillera sans relâche pour aider ces marginalisés, en qui il reconnaît une dignité inaltérable. En plus de rendre la colonie plus habitable matériellement et sanitaire, il agit comme guide spirituel en faisant toujours passer le bien-être des malades avant le sien. L'histoire édifiante et parfois déchirante de l'Apôtre des lépreux du 19^e siècle est une représentation inspirante du service et de la charité chrétienne. Un film susceptible de raviver en vous le désir de sainteté!

V. F. de *Molokai: The Story of Father Damien*, réalisé par Paul Cox, 1999, 109 minutes, général, supervision parentale suggérée.



Celles qui font naître des mères

L'ACCOUCHEMENT
AVEC SAGEFEMME
AU QUÉBEC

Accoucher à l'extérieur d'un hôpital demeure un choix marginal au Québec. Pourtant, les douze maisons de naissance présentes sur le territoire peinent à répondre à la demande, toujours croissante, pour des suivis de grossesse avec une sagefemme. Cet engouement, discret mais certain, n'a rien de fortuit. Lumière sur cette profession vieille comme le monde et sur la relation unique qui unit les sagefemmes à celles qu'elles accompagnent.

Ariane Blais-Lacombe
ariane.bl@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose

C'est un peu par hasard qu'Alixanne s'est retrouvée avec un suivi de sagefemme. Enceinte de son premier enfant à 21 ans, elle appelle à la maison de naissance pour obtenir un suivi de grossesse.

Un peu de hasard et un peu de chance. Alors que les sagefemmes ont habituellement une liste d'attente, une annulation permet à la future maman de visiter la maison de naissance quelques jours plus tard.

Sitôt entrée, elle tombe sous le charme. «Ça m'a vraiment plu du premier coup, comme un coup de foudre!» L'endroit lui semble accueillant et chaleureux. «On dirait que la place a une âme. On se sent vraiment à la maison.»

La jeune femme conserve cette impression en visitant les chambres de naissance: grand lit, bain à remous, salle de

bain privée. Avec aucun appareil médical en vue, Alixanne pourrait bien se croire dans sa propre chambre, si ce n'est en plus grand! «C'est sûr et certain que je veux accoucher ici!» s'exclame-t-elle.

Les pros de l'accouchement physiologique

Les sagefemmes suivent uniquement des grossesses à bas risque et des accouchements physiologiques. Leur pratique est ancrée dans une confiance en la capacité du corps féminin à enfanter ainsi que dans le respect de ce processus physiologique, d'où leur approche non interventionniste. Pour les sagefemmes et leurs bénéficiaires, porter des enfants et leur

donner naissance est avant tout et dans la majorité des cas une fonction biologique normale, et non quelque chose de pathologique ou de risqué.

Les maisons de naissance mettent donc tout en place pour favoriser le bon déroulement des accouchements qui y ont lieu. Ce travail commence en amont par une bonne préparation à l'accouchement pendant le suivi de grossesse. Ensuite, l'aménagement des chambres de naissance recrée le confort de la maison avec en plus de l'équipement comme de grands bains, des ballons, des bancs de naissance et des trapèzes pour se suspendre. Les femmes ont une liberté de mouvement qui leur permet de mieux gérer la douleur des contractions.

LE CHOIX DU LIEU

Pendant le suivi de grossesse, les rendez-vous avec la sagefemme se déroulent en maison de naissance, où celles-ci sont habilitées à faire différents tests et examens, en plus de la préparation à l'accouchement. Pour ce qui est de l'accouchement lui-même, les femmes peuvent enfanter à la maison de naissance, à leur domicile ou en centre hospitalier, et ce, sous l'entière et l'unique supervision de leur sagefemme. Ce sont les seules professionnelles de la santé à offrir le choix du lieu de naissance.

Les sagefemmes ont tout le matériel nécessaire pour assurer la supervision clinique de l'accouchement et le traitement en cas de besoin. Cependant, ce matériel est beaucoup plus discret qu'à l'hôpital, ce qui a pour effet de réduire le stress de nombreuses personnes qui se sentent mal à l'aise lorsqu'elles sont entourées de machines.

L'essentiel demeure l'attitude des sagefemmes, qui savent rester calmes et effacées lorsque cela est nécessaire ou, au contraire, soutenir et encourager les femmes qui en ont besoin. « Toutes les sagefemmes que j'ai rencontrées – et j'en ai rencontré quand même plusieurs dans mon processus – ont une capacité d'adaptation incroyable à la personne qu'elles ont devant elles », résume Alixanne.

Par leur formation comme par leur expérience, les sagefemmes sont de vraies professionnelles de l'accouchement physiologique. Cela ne veut pas dire que choisir un suivi avec elles contraint les futures mamans à enfanter dans la douleur. À tout moment, une femme peut décider d'être transférée à

l'hôpital pour recevoir la péridurale. De même, en cas d'apparition de facteurs de risque pendant la grossesse ou l'accouchement, la sagefemme saura détecter une situation qui sort de son champ d'expertise – la physiologie – et confiera les soins au professionnel de la santé approprié.

Changement de vision

La pratique sagefemme se situe donc dans un paradigme différent de la vision médicale, pathologique et interventionniste qui règne dans les hôpitaux comme dans la culture populaire (pensons seulement à l'accouchement hypermédicalisé de la princesse Padmé dans le troisième épisode de *Star Wars*, ou encore à l'accouchement sur le dos avec poussée dirigée sur l'île déserte de la série *Lost*).

Pour Maxe, c'est « très triste cette peur par rapport à l'accouchement, comme si c'est devenu quelque chose de dangereux qui nécessite des interventions à tous les coups. On a fait croire que le corps est imparfait et que c'est problématique. Ça a enlevé énormément de confiance dans la physiologie du processus. »

Étudiante au baccalauréat en pratique sagefemme, Maxe partage déjà la philosophie de sa future profession. Engagée dans un parcours universitaire d'une durée de quatre ans et demi, elle souhaite participer à la transformation de la culture entourant la naissance.

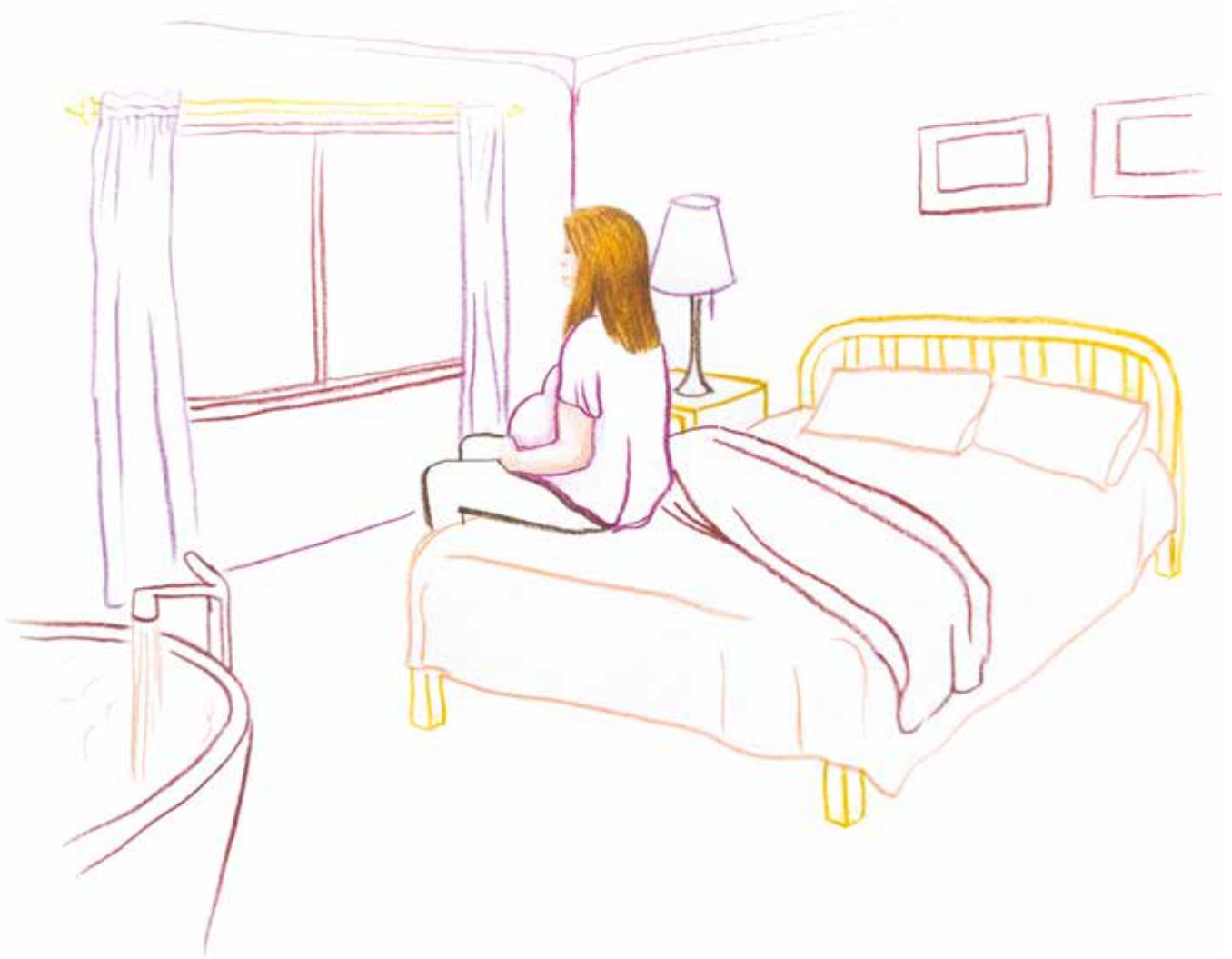
Pour elle, une bonne sagefemme doit avant tout écouter sa cliente et lui donner confiance en elle-même.

Maxe a toutes les chances d'accomplir sa mission, car la pratique sagefemme est axée sur l'accompagnement plutôt que sur le traitement. Ce suivi particulier se déploie dans une relation entre la sagefemme et sa cliente. Les mots qui viennent en tête pour décrire cette relation sont confiance, respect, intimité... et même amour!

Toutes des expertes

« Moi, j'aime mes clientes! » lance Magali, sagefemme d'expérience devenue directrice du département sagefemme à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Bien qu'une intimité et une affection se développent dans bien des cas, le lien unissant une sagefemme à sa cliente ne doit pas franchir la barrière de l'amitié, par souci de neutralité et de professionnalisme. Magali précise cependant que, bien qu'elle soit professionnelle, cette relation n'en est pas pour autant hiérarchique.

Selon elle, il s'agit plutôt d'un partage d'expertise. « La femme est experte d'elle-même, de ses choix, de ce qu'elle aime, de ce qu'elle souhaite pour sa grossesse, de la vie



qu'elle a choisie. Moi, je l'accompagne avec mon expertise de professionnelle de la santé qui connaît la grossesse, qui a étudié ça.»

Cette vision plus égalitaire de la relation professionnelle favorise l'élaboration et le respect de choix éclairés concernant les nombreuses décisions à prendre pendant la grossesse et l'accouchement. Qu'il s'agisse de choix du lieu de la naissance ou des personnes accompagnantes, des tests de dépistage et des interventions, la sagefemme a le devoir d'informer sa cliente et de respecter ses choix.

En théorie, tous les professionnels de la santé sont tenus d'obtenir un consentement éclairé avant d'accomplir des gestes médicaux. Pourtant, de nombreux témoignages rapportent qu'en milieu hospitalier, les patientes ne sont pas toujours consultées, ou même averties, avant les interventions. Dans bien des cas, la routine prend le dessus. «Il y a une procédure qui est appliquée à toutes les femmes, tandis qu'il n'y a pas deux grossesses pareilles», affirme Rosalie, qui a accouché deux fois avec des médecins avant de se tourner vers les sagefemmes pour son troisième bébé.

«Dans leur approche, on fait plus attention à ta dignité», conclut-elle.

Accoucher dans son salon

Esther rêvait d'un accouchement à domicile. Elle voulait revivre cette expérience qu'elle avait tant appréciée au moment de mettre au monde son troisième enfant, mais qu'elle n'avait pas pu répéter avec son quatrième. Enceinte d'un cinquième bébé à 42 ans, Esther estimait que c'était sa dernière chance. Le coronavirus en a décidé autrement.

Depuis le début de la pandémie, les accouchements à domicile sont soit interdits, soit fortement limités. On demande, par exemple, qu'il n'y ait personne d'autre que le couple dans la maison au moment où les sagefemmes sont présentes. Pour Esther, cette restriction rendait le projet moins intéressant.

«J'aurais vraiment aimé que les enfants soient là pour l'accueillir. Je voulais leur offrir cette expérience pour les éduquer un peu, savoir c'est quoi la vie, comment ça vient au monde un



enfant. Les gens de nos jours ne connaissent pas ça. Ils sont coupés de ce que c'est une naissance.»

Outre le fait de vivre l'accouchement comme une expérience familiale, l'accouchement à domicile a de nombreux avantages. La femme n'a pas besoin d'être transportée au lieu de naissance pendant l'accouchement. Ce déplacement est habituellement très inconfortable pour la mère et peut même causer un ralentissement ou l'arrêt du travail. Surtout, la maison est l'endroit où la femme et le couple se sentent le plus à l'aise, le plus intimes.

Pour favoriser le bon déroulement de l'accouchement, Esther conseille: «Tu dois recréer la même ambiance que quand tu as créé ton bébé. C'est un moment d'amour, un moment d'intimité.» Magali va dans le même sens: «Quand tu accouches, tu es tellement dans une vulnérabilité qu'il faut que tu puisses te laisser aller à 100 %. Quel meilleur endroit pour ça que chez soi?»

D'un point de vue clinique, l'accouchement à domicile n'est pas plus risqué qu'à l'hôpital ou en maison de naissance. «On voit que les issues des accouchements à domicile sont vraiment bonnes. Le fait d'être chez soi rend les issues meilleures. Nous, les sagefemmes, c'est quelque chose qu'on observe.»

Finalement, Esther a enfanté en maison de naissance, une première pour elle. La mère de cinq enfants est satisfaite de son expérience. «Je me sens vraiment en confiance quand je suis à la maison de naissance. Pour moi, c'est l'endroit où il y a les gens les plus expérimentés pour avoir une naissance naturelle.»

Seule à seule

Si les sagefemmes parviennent à fournir ce suivi personnalisé tant apprécié par leurs clientes, c'est parce que la continuité des soins et de la relation est un des piliers de leur philosophie. Offrir un tel service demande du temps, mais ce temps, elles l'ont, m'explique Josyane, la présidente du Regroupement Les Sages-femmes du Québec. «On a plus de temps parce que c'est au cœur de notre modèle de pratique.»

Ainsi, il n'est pas rare que les rencontres durent une heure! C'est tout un changement pour celles qui, comme Rosalie, ont connu des rendez-vous médicaux qui ne durent qu'une dizaine de minutes. Les sagefemmes prennent tout le temps nécessaire pour informer leurs clientes et leur offrir des choix, et aussi pour apprendre à les connaître et répondre à leurs questions.

Le cas d'Esther est parlant. Lors d'un accouchement à l'hôpital, elle a vu trois obstétriciens de garde se relayer à son chevet, tandis qu'elle a été accompagnée par la même sagefemme pendant ses trois dernières grossesses.

Le rapport un pour un est une autre particularité de la pratique sagefemme. Ces professionnelles travaillent généralement en équipe de deux ou trois pour alléger leurs très exigeantes périodes de garde. Les sagefemmes s'assurent cependant de rencontrer chacune de leurs bénéficiaires pendant leur grossesse. Ainsi, le grand jour venu, les femmes sont toujours accompagnées d'une personne connue. Même si le travail s'étire, la sagefemme en poste reste aux côtés de sa cliente pendant toute la durée de son accouchement.

À cela s'ajoute la disponibilité 24/7 assurée par les équipes de sagefemmes. «Quand tu as un suivi sagefemme, tu ne te poses pas de questions. Tu sais que, s'il y arrive quelque chose à n'importe quel moment, tu es accompagnée», nous dit Alixanne, qui a déjà appelé sa sagefemme un dimanche soir. Rosalie aussi n'hésite pas à joindre son équipe de sagefemmes si elle a une inquiétude. «J'ai son numéro de cellulaire, je peux l'appeler quand je veux! Je n'aurais pas pu avoir ça avec un médecin.»

La continuité relationnelle entre la sagefemme et son usagère se déploie non seulement à l'intérieur de chaque suivi étant donné la continuité des soins avant, pendant et après l'accouchement, mais aussi d'une grossesse à l'autre. C'est un cadeau autant pour la mère que pour la professionnelle, nous dit Magali, qui a expérimenté les deux faces de cette médaille en bénéficiant elle-même des services d'une de ses collègues. «Cette relation se poursuit dans le temps d'un enfant à l'autre. Ça, c'est extraordinaire.»

Quelque chose de sacré

La naissance est un événement porteur d'une signification profonde pour les femmes et les familles, qui varie selon les personnes et les cultures. La philosophie des sagefemmes consiste à respecter et à embrasser cette diversité. Pour plusieurs femmes, l'accouchement sera le plus beau jour de leur

vie, encore plus que leur mariage. De nombreuses mères ont pour vision de la naissance un événement important, heureux, doux et puissant. Cette vision résonne chez les futures mères et leur donne espoir.

La venue au monde est un moment riche en émotions et en émerveillement, trouve Maxe. «Il y a un espace sacré qui se crée autour de la naissance. On sort du temps, on oublie nos autres préoccupations. C'est ça qui devient le plus important. Il y a un point de mire, une attention particulière qui arrive à ce moment-là. Je me sens privilégiée d'être témoin de ça.» ■

Pour aller plus loin

L'arbre et le nid, documentaire réalisé par Valérie Pouyanne en 2013 (85 minutes). Accessible sur www.arbre-et-nid.com.



Un tourisme en quête d'authenticité

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Illustrations de Caroline Dostie

L'industrie du tourisme a subi une formidable croissance à partir de la deuxième moitié du 20^e siècle. L'apparition des congés payés, l'augmentation du pouvoir d'achat et le développement des transports ont contribué à transformer le monde en un gigantesque parc de loisirs. Toutes les contrées ayant été explorées, il ne reste plus qu'à en profiter. Selon l'Alliance de l'industrie touristique du Québec, on comptait 1,4 milliard d'arrivées de touristes internationaux dans le monde en 2018, en comparaison de 500 millions une décennie plus tôt.

Même s'il séduit, le tourisme de masse est de plus en plus contesté pour ses dommages collatéraux. Et pour cause. Venise risque de disparaître, affaiblie par les remous des navires qui y déversent chaque année 1,5 million de croisiéristes. En mai 2019, onze personnes ont péri sur l'Everest à cause de la forte présence sur ses flancs d'alpinistes inexpérimentés. Même les mythiques îles Galapagos sont menacées!

*

De nombreux voyageurs, interpellés par les questions de justice sociale et environnementale, se détournent de cette consommation de masse. Ils cherchent à sortir des sentiers battus afin d'entrer en contact avec une communauté, partager son quotidien et vivre un véritable dépaysement. En allant à la rencontre de l'autre, ces nouveaux touristes cherchent à satisfaire leur recherche de sens, d'identité, de dépassement. Sans la nommer, ils s'engagent dans une véritable quête spirituelle!

Ce nouveau tourisme de l'authenticité comporte aussi ses écueils. Des villageois se retrouvent obligés de se mettre en scène et se réduisent eux-mêmes à des objets touristiques. Par exemple, alors que des touareg portent au quotidien le jean et

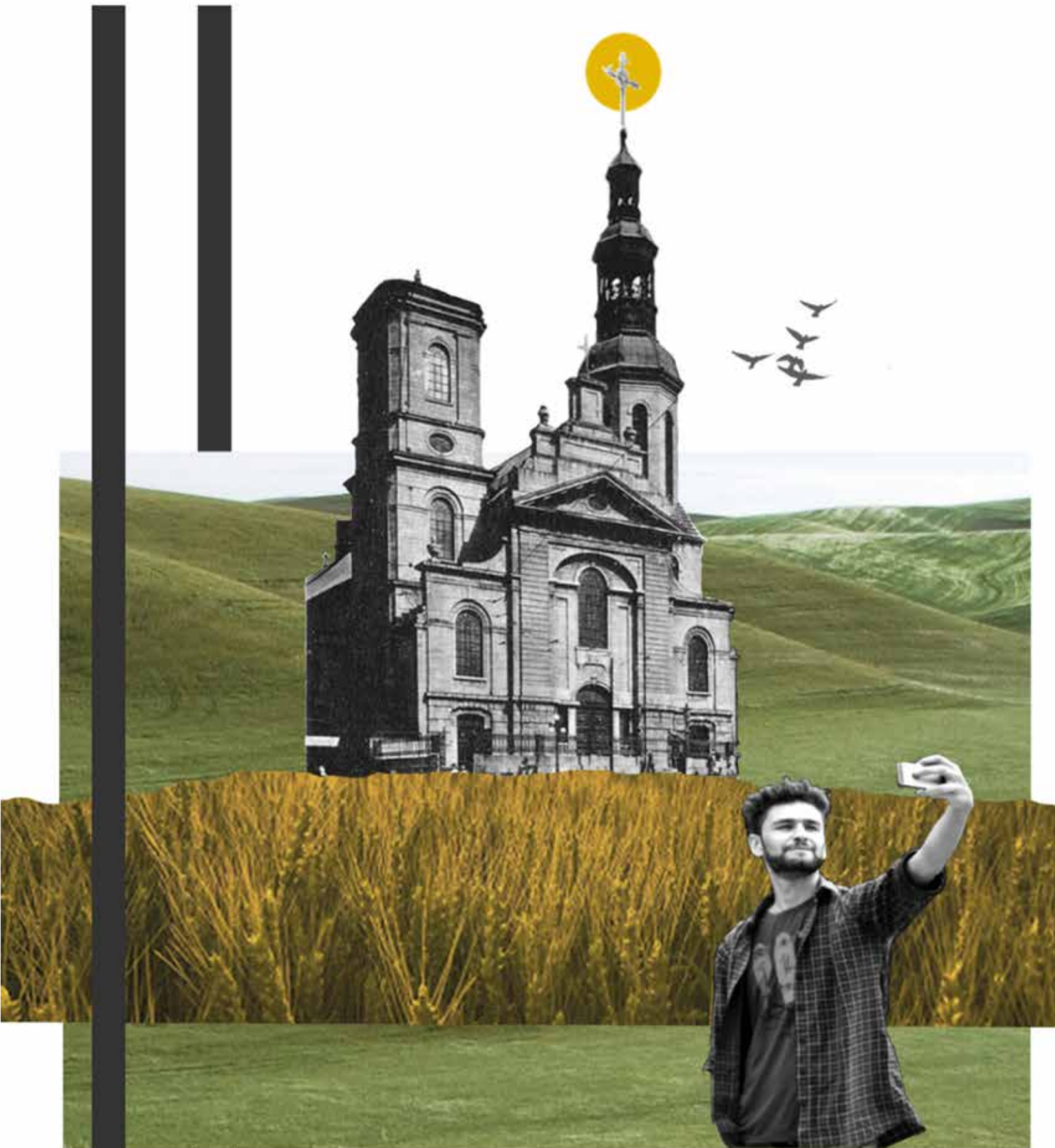
le teeshirt, ils vont revêtir leurs habits traditionnels lors de l'accueil de visiteurs pour faire plus «vrai». En Haute Provence, on pratique des techniques traditionnelles de culture de la lavande pour le simple plaisir des consommateurs.

Afin de permettre aux touristes de s'impliquer davantage, plusieurs organisations offrent des programmes de volontourisme, qui allient bénévolat et visites culturelles. Bien qu'on promette aux visiteurs qu'ils pourront, à leur mesure, changer le monde, ces activités ont généralement peu de retombées pour les communautés. Dans les pires des cas, elles renforcent l'exploitation des plus vulnérables. Au Cambodge, les faux orphelinats représentent un commerce très lucratif. On entasse des enfants dans ces établissements afin de susciter la pitié et soutirer des dons aux Occidentaux de passage.

*

C'est sur ce terrain vaste et complexe que les acteurs du tourisme religieux tentent aujourd'hui de tirer leur épingle du jeu. Ils doivent composer avec les attentes des visiteurs qui souhaitent vivre des expériences transformatrices sans nécessairement s'engager sur un chemin spécifique.

Dans ce dossier, *Le Verbe* propose d'abord d'explorer avec Éric Laliberté les manifestations contemporaines de la pratique pèlerine. Nous verrons ensuite comment l'Église d'ici s'adapte à ces nouvelles réalités à travers la restauration de ses grands sanctuaires. Comment ces lieux de culte parviennent-ils à attirer les visiteurs sans devenir des Disneyland religieux? Et comment arrivent-ils à préserver leur vocation, alors que la plupart des personnes qui les visitent connaissent à peine la foi catholique?



À Memphis comme à Compostelle

LA PRATIQUE PÈLERINE AUJOURD'HUI

Éric Laliberté a plusieurs cordes à son arc. Après s'être investi pendant près de dix ans dans le domaine de l'animation au secondaire, il découvre le pèlerinage. Il fonde avec Brigitte Harouni l'organisme Bottes et vélo, qui offre des services de formation et d'accompagnement spirituel dédié au pèlerinage de longue randonnée. Il termine présentement un doctorat en théologie à travers lequel il se spécialise en études pèlerines. Nous l'avons rencontré afin qu'il nous parle des manifestations contemporaines de cette pratique.

Tout d'abord, les études pèlerines, c'est quoi ?

Un champ interdisciplinaire assez récent qui s'est développé dans les années 1970. Les parents des études pèlerines sont deux anthropologues, Victor et Edith Turner. Ils se sont intéressés aux pèlerinages catholiques à une période où l'on considérait qu'un pèlerinage consistait à « être à un endroit ». Par exemple, aller à l'Oratoire Saint-Joseph. Je suis dans ces lieux, donc je suis pèlerin. Aujourd'hui, il est plus question de déplacement, de mouvement. On va définir le pèlerinage comme « tout déplacement en quête d'un idéal ». Quand des personnes se rendent sur des sites comme la tombe d'Elvis Presley ou à des événements comme la Coupe du monde de football, on parle parfois de pèlerinage. Les études pèlerines cherchent à comprendre ce qui se joue derrière tout ça.

Elvis Presley, la Coupe du monde de football... quel est le rapport avec le religieux ?

Parce que les études pèlerines s'intéressent à un exercice holistique qui mobilise toutes les facettes d'une personne, plusieurs spécialistes y sont engagés : professionnels du tourisme, sociologues, kinésiologues. Pour moi, le pèlerinage est un exercice spirituel, qui me provoque à travers l'exercice physique et le temps. Quand Johnny Hallyday est décédé, les journaux ont titré : « Pèlerinage sur la tombe de Johnny ». Un homme racontait : « Johnny, c'est ma jeunesse, la pêche avec mon père, des promenades en moto. » Quand les gens sont en pèlerinage, ils relisent leur vie et se questionnent sur le sens qu'ils veulent lui donner.

Que poursuivez-vous dans vos recherches ?

Pour ma thèse de doctorat, j'ai demandé à des personnes de me raconter leur Compostelle. Leur récit commençait toujours en dehors du chemin, à un moment de leur vie antérieur au départ. À travers le pèlerinage, ils cherchaient à préciser leur rapport à eux-mêmes, à l'autre, à l'univers, à Dieu. Dans le pèlerinage, il n'y a pas qu'un déplacement physique, mais aussi un déplacement intérieur. À travers ces recherches, je veux savoir ce que c'est, la spiritualité, aujourd'hui. On doit nécessairement sortir des cadres normatifs.

On entend souvent que ce n'est pas la destination qui importe, mais le chemin. Est-ce exact ?

Pas tout à fait. On dit qu'il y a trois pôles essentiels à tout pèlerinage : le pèlerin, le chemin, le sanctuaire. Tout se tient, on ne peut pas soustraire un pôle. Le pèlerin est celui qui quitte son quotidien. Au

Le sanctuaire, plus qu'un lieu physique, serait aussi un espace intérieur?

Quel portrait dressez-vous de la pratique pèlerine au Québec?

À part ces opérateurs touristiques, qui sont les acteurs engagés dans le pèlerinage ?

Avec Bottes et vélo, on crée des guides pour permettre aux gens de partir par eux-mêmes. Présentement, au Québec, l'acteur le plus important est l'Association du Québec à Compostelle, qui rassemble près de 3000 membres. Il y a les associations de sanctuaires qui sont très impliquées. Rando Québec cherche aussi à établir un créneau dans ce domaine.

Et l'Église ?

On fréquente ces sanctuaires pour se donner un espace qui permet de cheminer. En Europe, les vieilles églises sont construites de façon à provoquer ce mouvement. Par exemple, les portes sont faites basses, pour nous obliger à nous pencher, à faire preuve d'humilité. En arrivant à Compostelle, on cherche la cathédrale. On arrive dans l'enceinte de la vieille ville et, pourtant, on ne la voit pas. On suit les flèches, on croise un joueur de cornemuse, on se demande où est le sanctuaire. On finit par sortir de la ville, on quitte le chemin et, quand on se retourne, on la voit enfin.

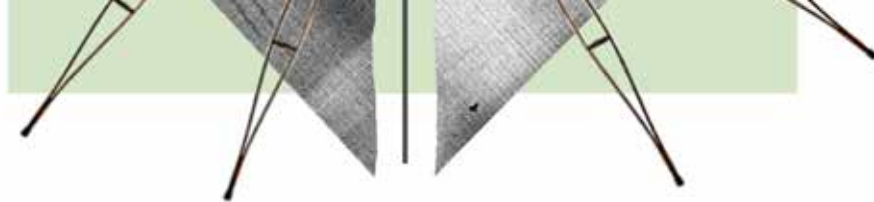
L'exercice pèlerin, c'est exactement ça : quitter sa route habituelle pour mieux se retourner, et repartir en avant. (V. L.)



Pèlerins et touristes

UNE COHABITATION NÉCESSAIRE





Pendant que les paroisses sont désertées et les églises démolies, les grands sanctuaires du Québec sont investis par des masses de touristes en quête de beauté et d'authenticité. Chaque année, c'est en moyenne quatre-millions de visiteurs qui se relaient dans ces lieux souvent boudés par les locaux. Tendance lourde dans l'industrie, le tourisme religieux est appelé à croître. Pour les responsables d'Église, cet afflux représente autant un défi qu'une occasion favorable.

DES CURIEUX AUX TOURISTES

Claude Grou a été recteur de l'Oratoire Saint-Joseph du mont Royal pendant quinze ans. On visite pour différentes raisons ce sanctuaire qui abrite le tombeau de saint frère André: pour assister à la messe et recevoir le sacrement du pardon, et aussi pour se laisser imprégner par l'esprit du lieu. Déjà, au moment de sa construction, on réfléchissait à la façon de gérer la présence de ces visiteurs pas nécessairement pieux. Le père Grou raconte:

«La première mention que j'ai trouvée de cette réalité remonte à 1936. Le recteur de l'époque parle de "curieux" plutôt que de "touristes". Il insiste pour dire qu'il faut accueillir ces personnes avec ouverture. Dans les années 1950, les textes prescrivent plutôt de leur interdire l'entrée afin d'éviter de déranger les pèlerins. En 1967, à la veille de l'Exposition universelle, on s'est dépêché de finir la décoration intérieure de la basilique, car on prévoyait un très grand nombre de visiteurs.»

Depuis la Révolution tranquille, les leaders religieux souhaitent laisser les portes ouvertes à tous ceux qui veulent découvrir ces lieux de prière.

Les sanctuaires restent, à ce jour, une interface importante entre l'Église et le reste de la société.

RÉNOVER OU REFONDER?

Quand il est devenu recteur du Sanctuaire Notre-Dame-Du-Cap, celui qu'on reconnaît désormais comme monseigneur Pierre-Olivier Tremblay a reçu pour mission de relancer les activités du site. Avant de se mettre en action, il a dressé un bilan de la situation.

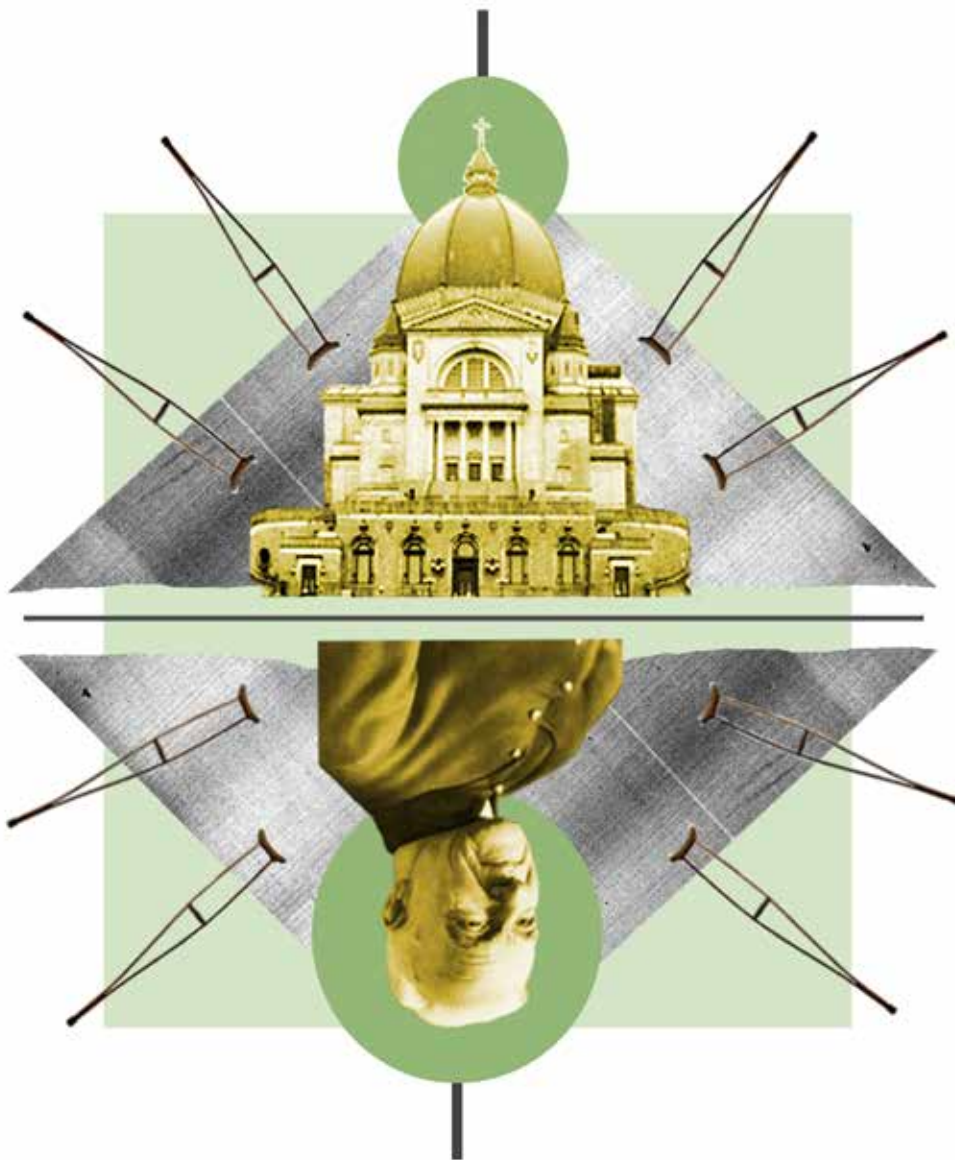
«Mon constat était que le sanctuaire avait besoin de refondation. Au sens propre comme au figuré. Quand on parle de patrimoine, l'épreuve du temps fait qu'il y a des fissures qu'on doit réparer. Dans un sanctuaire, il y a des choses qui nous rattachent au passé: le bâtiment, des manières de faire, des dévotions particulières. Il y a une part de notre travail qui consiste à préserver et à mettre en valeur ce patrimoine matériel et immatériel. Dans certains cas, il faut faire de la rénovation plus que de la restauration. On regarde ce qui se fait déjà et on se demande comment on pourrait s'en servir autrement. Parfois, il faut refonder: garder notre mission tout en repensant une nouvelle architecture.»

L'équipe de Notre-Dame-du-Cap a tenté, à tâtons, différentes initiatives. Celles-ci connaissent parfois un succès mitigé. En 2017, par exemple, lors de l'événement *Noël en lumières*, on a invité le groupe populaire les 2Frères. Selon monseigneur Tremblay, c'était comme «vouloir mélanger l'eau et l'huile». Les personnes qui désiraient vivre une dévotion traditionnelle n'avaient que faire de cette offre culturelle, et les personnes qui venaient assister au spectacle n'allaient pas à la messe avant.

DES MANQUES À COMBLER

Gilles Gignac est directeur général de la paroisse Notre-Dame-de-Québec, berceau de la foi catholique en Amérique du Nord. Avec d'autres représentants des grands sanctuaires, il a assuré la fondation de l'Association du tourisme religieux et spirituel du Québec. Si le gestionnaire engagé en Église est préoccupé plus par l'expérience des pèlerins que par les retombées économiques, l'aspect financier reste un incontournable avec lequel il faut composer.

«Le plus grand défi à moyen terme est le maintien des structures, tant sur le plan de l'entretien du bâtiment que



« Il y a une folklorisation du croyant qui s'opère à travers le tourisme religieux. Les croyants deviennent des objets de curiosité. »

de l'accueil. En 2014, lors des fêtes du 350^e de la paroisse, on a dû embaucher du personnel. L'équipe pastorale s'implique aussi, mais ils ne sont pas nombreux : il y a le curé, le vicaire et l'agente de pastorale. On a vite fait le tour. Ça prend des gens dévoués, efficaces et disponibles qui assurent une présence humaine. Sans l'apport essentiel des bénévoles, on ne serait pas en mesure d'offrir cette qualité d'accueil. Mais il faut bien admettre que des bénévoles, il y en a de moins en moins. Il va falloir trouver de nouvelles façons de faire. »

Monseigneur Pierre-Olivier Tremblay observe que l'organisation des

pèlerinages repose aussi, bien souvent, sur les épaules de bénévoles :

« Pendant longtemps, ce sont des bénévoles engagés en paroisse qui organisaient les pèlerinages. C'étaient généralement des dames qui, d'une année à l'autre, prenaient les inscriptions et réservaient des autobus. J'en ai rencontré une qui organisait des pèlerinages depuis soixante ans. Ce dévouement, cette loyauté, cet enthousiasme, c'est incroyable ! Le défi est que ces personnes-là ne sont pas remplacées. Plusieurs groupes qui venaient régulièrement à Notre-Dame-du-Cap ne viennent plus. Quand on leur demande

pourquoi, ils répondent qu'ils n'ont plus personne pour organiser ces pèlerinages. Ça tombe à l'eau. »

Semble-t-il que la visite de lieux de culte n'est pas une pratique répandue chez les nationaux qui voyagent au Québec. S'ils visitent les cathédrales lorsqu'ils sont en Europe et les temples bouddhistes quand ils sillonnent l'Asie, ils hésitent à se déplacer pour visiter des églises. L'équipe de Notre-Dame-de-Québec l'a appris à ses dépens quand, pendant un été, elle a décidé d'instaurer des droits d'entrée aux touristes. Gilles Gignac n'hésite pas à qualifier de « désastre » cette initiative :

«L'année où l'on a instauré cette tarification, les visites sont passées, entre mai et octobre, de 250 000 à 30 000 personnes. Les seuls qui acceptaient de payer étaient les touristes internationaux. La saison a été difficile. Nos préposés à l'accueil se sont souvent fait engueuler. Financièrement, ça ne donnait pas le résultat escompté. Quand les gens entrent librement, ils donnent en moyenne trois dollars, bien davantage que le dollar qu'on demandait. À la suite de cette expérience, on a arrêté.»

Malgré la baisse de la pratique religieuse, les Québécois restent attachés à leurs églises. Ils vivent mal le fait de les voir transformées en attractions. Même s'ils ne s'y rendent pas pour prier, ils considèrent qu'on ne devrait pas leur en limiter l'accès.

LE DÉFI DE L'ALTÉRITÉ

Bien sûr, les responsables des grands sanctuaires ne parlent pas d'évangélisation lorsqu'ils sont en réunion avec les opérateurs touristiques. Mais s'ils acceptent de se prêter au jeu, c'est parce qu'ils croient profondément à la dimension missionnaire de l'accueil des touristes. Monseigneur Tremblay a dû sensibiliser les pèlerins afin qu'ils acquièrent une véritable hospitalité à l'égard de ces autres qui sont souvent dérangeants.

«Les touristes ont tendance à parler fort, à être distraits, à tout prendre en photo. Il y a une folklorisation du croyant qui s'opère à travers le tourisme religieux.

Les croyants deviennent des objets de curiosité. Il faut rester bienveillant à l'égard des touristes, même s'ils nous regardent avec un sourire en coin. Ce n'est pas gagné!»

L'évêque de Trois-Rivières y voit une véritable occasion de conversion pour des pèlerins qui se sont réfugiés dans le confort de leurs habitudes.

«Avec le temps, nous avons fait de nos sanctuaires des centres de ressourcement. La notion de pèlerinage se rattache plutôt cette idée anthropologique très profonde de déracinement. Il s'agit de faire comme Abraham, de quitter son pays pour aller à l'étranger. En d'autres mots: sortir de sa zone de confort.»

DES ACTEURS DE LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

Pour que la cohabitation entre pèlerins et touristes soit la plus harmonieuse possible, on recourt à des moyens concrets de gestion de l'achalandage. On limitera souvent l'accès des visiteurs aux célébrations religieuses. Des affiches claires, en différentes langues, informent les néophytes des comportements à adopter. Selon le père Grou, la plupart du temps, ça fonctionne:

«Dans l'ensemble, ces groupes témoignent d'un grand respect. Ce n'est pas à nous de juger leur degré de pratique religieuse. On les accueille tels qu'ils sont. Pour certains, l'expérience va rester superficielle. Ils vont se prendre

en photo devant l'Oratoire et ça va s'arrêter là. D'autres vont prendre le temps de venir au bureau de bénédiction. Ils vont être émus par la beauté du lieu. Les attentes sont diversifiées. On essaie de voir comment on peut répondre aux besoins tout en gardant l'essentiel de ce qu'on est, c'est-à-dire un lieu de foi, de prière et de guérison intérieure. À chacun de prendre ce qu'il veut.»

Comme le rappelle monseigneur Pierre-Olivier Tremblay, les gens osent encore entrer dans les sanctuaires. Il faut éviter de juger les intentions des visiteurs, car on ne sait jamais ce que leur passage peut susciter comme réaction. Il évoque avec humour la folie des Pokémons qui a amené, un soir de juillet, près de deux-cents adeptes sur le site de Notre-Dame-du-Cap:

«Les gens entraient pour trouver leurs petits monstres virtuels. Ils avaient le regard collé à l'écran, puis finissaient par lever les yeux et réaliser où ils étaient. Évangéliser dans des sociétés sécularisées, c'est quelque chose qu'on n'a jamais fait dans l'histoire. On se trouve devant la première génération qui a grandi en dehors de tout référent religieux. La nouvelle évangélisation s'appuie sur notre capacité à entrer en relation. Ici, on retrouve de la beauté, de la bonté. On est là. On existe.»

Et ça, de fait, c'est déjà une bonne nouvelle! (V. L.) ■



GARDER LE NORD

Les blanches et mystérieuses immensités du Grand Nord et de la Côte-Nord évoquent bien d'autres grandeurs. Envergure des peuples autochtones d'abord, de leur culture et de leur histoire. Majesté de Dieu aussi, dont la marque de son infinie beauté et de sa puissance se retrouve sur chaque panorama. Nos journalistes Yves Casgrain et Sophie Bouchard sont allés sur les traces de quatre missionnaires qui se sont faits tout petits pour visiter leurs habitants et demeurer parmi eux. Qu'ils proviennent de l'Estrie (Henri-Paul Dionne, p. 70), de France (Jimmy Delalin, p. 74) du Cameroun et du Nigeria (Gérard Tsatselam et Nnaemeka Cornelius Ali, p. 78), ces quatre porteurs de bonnes nouvelles ont trouvé au Nord le sens de leur chemin. Visites au pays des grandeurs!



L'HÉROÏSME D'UN HÉRAUT

Henri-Paul Dionne, o.m.i. (L'Avenir, 1905 – Eskimo Point, 1949)

Sophie Bouchard

sophie.bouchard@le-verbe.com

Une petite boîte à chaussures, toute simple, des photos monochromes, quelques vieilles lettres écrites à la main. Aussi bien dire : un véritable coffre aux trésors ! J'avais déjà entendu parler de ce grand-oncle, du côté de ma mère, qui avait été missionnaire. Mais après être tombée sur ces archives, j'ai été à même de constater, de toucher du doigt, le haut niveau d'héroïsme de ce héraut de l'Évangile. Un homme complètement donné, par amour pour ceux qu'il allait visiter, les Inuits du Grand Nord québécois, humblement, sans rien imposer.



Qu'Henri-Paul devienne un jour missionnaire dans le Grand Nord, aucun de ses 16 frères et sœurs n'aurait pu l'imaginer. Évoquer la seule possibilité qu'il mange de la viande crue gelée ou qu'il vive à la manière des Inuits les aurait tous fait rigoler. Bien trop dédaigneux !

Et puis, l'idée d'être isolé, coupé de presque toute communication avec son monde, sa famille unie et joyeuse, était inconcevable.

Mais...

Son père, agriculteur, lui avait transmis ses habiletés manuelles et l'amour du chant. Avec 17 enfants, le paternel avait largement de quoi fonder une chorale, ce qu'il a fait, d'ailleurs ! On peut deviner que, pendant les longues soirées d'hiver, Henri-Paul se plaisait à faire vibrer sa belle voix d'or en harmonie avec la fratrie.

De sa mère, il tenait le courage. Elle était seule à porter toute la marmaille chaque hiver, alors que son homme, celui qu'elle aimait tendrement, gagnait la vie de famille au chantier, à bucher à la sueur de son front. C'était la manière, l'époque. N'empêche que cette petite femme délicate cachait au fond d'elle une force viscérale, nourrie par son amour pour les siens.

La foi. Il en fallait. On en vivait. Assurément. Tout comme de l'espérance et de la charité. Et Henri-Paul, le 7^e enfant au milieu de cette grande tribu, en a été baigné.

Et donc, lorsqu'il reçoit son obédience, c'est-à-dire la mission à laquelle on l'envoyait, le 27 avril 1933, à 28 ans, il est prêt. Oblat de Marie-Immaculée depuis le 1^{er} octobre 1927 (tiens, tiens, fête de Thérèse, patronne des missions !), il y a un bout de temps qu'il mijote sa mission.

LA NEIGE ET LE FROID, BÉNISSEZ LE SEIGNEUR

On l'envoie dans le Grand Nord, aujourd'hui le Nunavut. D'abord à Southampton Island (1934), puis à Eskimo Point (1936).

Mais était-il prêt à vivre ce périple ? Pouvait-il l'être ? Comment se préparer à l'inimaginable ? Et quelle est cette vie qui l'attend ?

D'abord, le froid (-50 degrés Celsius). Même le vin et l'eau, dégelés tout juste avant l'eucharistie, sont de nouveau gelés au moment de l'offertoire...

Puis, il y a les déplacements, qui ne se font qu'en traîneau à chiens, avec les risques de tempêtes qui peuvent durer plusieurs jours et la difficulté à se repérer, puisqu'il n'y a pas de route, la nécessité de construire en vitesse un iglou ou même de creuser un simple trou pour s'y cacher afin d'éviter de mourir gelé.

Seule nourriture disponible : celle qu'on chasse sur terre ou dans la mer. Ou presque. Et il faut aussi chasser pour les chiens qui tirent la traine bondée à longueur de journée.

Aussi, on peine à imaginer aujourd'hui les difficultés de communication avec le reste du monde. Une livraison par année. Si on manque le bateau (c'est le cas de le dire), faut attendre l'année suivante... On est loin d'Amazon !

Sans compter les défis liés à la langue, complètement nouvelle, et qui est différente lorsqu'on change de région.

Enfin, l'hygiène est parfaitement absente dans les iglous, où le plancher de glace, recouvert d'une peau de caribou, sert parfois de boucherie tout aussi bien que de lit dans l'unique « pièce » occupée par toute la famille. Une promiscuité ahurissante où les invités sont bienvenus quand même, pendant plusieurs jours, sans complexes...

« CES MISÈRES NE COMPTENT POUR RIEN »

Concrètement, sur le terrain, comment s'en est-il sorti ?

Il lui sera « bien difficile de demeurer pour la vie dans ce vaste pays, où tout concourt à rendre l'existence si dure¹ », sans l'absolue certitude que le « doigt divin » dirige toutes ses actions.

Dans une de ses longues lettres, il écrit : « Toutes ces misères ne comptent cependant pour rien quand le missionnaire, après avoir prêché, catéchisé, fait prier ces pauvres, les plus pauvres qui soient sur terre, voit ces païens, touchés par la grâce du bon Dieu, changer complètement de conduite, laisser de côté leurs

1. Toutes les citations sont tirées de ses lettres, qui ont été éditées partiellement dans le livre *J'étais routier en terre stérile*, présenté et annoté par Eugène Nadeau, o.m.i., et publié en 1951. Certaines expressions employées par Henri-Paul seraient sans doute inadmissibles aujourd'hui. Mais j'invite le lecteur à passer par-dessus ces difficultés de contextualisation historique pour découvrir ce personnage unique.

**« Quand on voit
tout le bien à faire
à l'âme de ces
chers Esquimaux,
cela donne du
cœur au ventre et
porte à envisager
les sacrifices et les
difficultés comme
peu de choses. »**

superstitions, leur vie de dévergondage, pour demander à être baptisés et à vivre en vrais chrétiens. »

Malgré son dédain viscéral, il mange toutes les bonnes choses que ses hôtes lui offrent, préparées avec amour au milieu de la vermine et de la saleté, car « rien ne leur fait plaisir comme de voir le missionnaire manger comme eux ».

Souvent, lorsqu'il est seul, il prend plaisir à faire vibrer sa voix sur son traîneau qui avance à toute vapeur dans l'immensité du silence glacial du Grand Nord.

Il avait compris ce que le pape François martèlera près d'un siècle plus tard : le bon berger doit sentir la même odeur que ses brebis. Chaque fois qu'il part en mission, il adopte le mode de vie des locaux, il vit comme eux et chez eux, jusqu'à ce que ça devienne chez lui.

Il est témoin de conversions en développant la confiance, en prenant soin des malades, en se faisant proche de ceux pour qui il donne sa vie. Le sommet : « Le bon Dieu a voulu prendre sa première religieuse [en Arctique] dans ma mission », écrit-il en 1948 après avoir assisté à la prise d'habit de Pélagie Inuk chez les Sœurs Grises à 17 ans. « C'est la moisson qui mûrit, même dans les glaces, là où rien ne pousse... »

Il s'enracine « d'année en année dans la Terre stérile des Esquimaux [NDLR : terme aujourd'hui péjoratif, ancien nom donné aux Inuits] ». Et cet enracinement porte un fruit doux de charité : « Pour être franc, j'aime sincèrement cela. »

DEVIENS CE QUE TU ES

Le 21 octobre 1949, après 16 ans de vie missionnaire, il disparaît finalement mystérieusement au milieu de la mer, peut-être victime d'un accident pendant une tempête soudaine. On ne le saura jamais. Il est devenu martyr par cette « terre stérile » qui lui a arraché la vie si jeune, alors qu'il s'était déjà pleinement offert à elle, par amour pour Dieu, par amour pour ceux à qui il avait été envoyé.

On peut affirmer sans se tromper que, s'il n'était pas prêt pour toutes ces aventures, il l'est devenu.

Personne ne pouvait prévoir ce parcours héroïque. Lui non plus. Lui, mon grand-oncle, celui qui m'édifie et m'interpelle encore aujourd'hui à tout donner pour la cause de l'évangélisation. ■

VISITE PAROISSIALE EN CESSNA

Jimmy Delalin, prêtre et aventurier

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Vaste Côte-Nord. Imaginez un gigantesque territoire d'une superficie de 236 502 km² bordé par 1300 kilomètres de côte et parsemé par un nombre incroyable de lacs, de forêts et de plaines. Dans cette gigantesque étendue, des villes et des villages donnent havre à 92 712 âmes, dont des Inuits et des autochtones qui occupent cette immense région depuis des millénaires. C'est là qu'en 2007 Jimmy Delalin, missionnaire, a accepté de s'établir et d'exercer son ministère.

Français d'origine, l'homme de 54 ans est né dans la région des Hauts-de-France (Nord-Pas-de-Calais). C'est le pays des « *Ch'timi* » popularisé par la comédie *Bienvenue chez les Ch'tis*.

« Quand vous habitez un diocèse de 500 prêtres pour 1,6 million d'habitants et que vous vous retrouvez dans un diocèse de 15 prêtres pour moins de 100 000 habitants, vous n'êtes plus sur la même planète ! » lance le missionnaire afin d'expliquer le décalage entre sa vie de prêtre dans la région de Lille, en France, et celle de la Côte-Nord.

Quand il a posé le pied pour la première fois sur le sol nord-côtier, il a été fortement impressionné par le paysage. « C'est un territoire vierge et immense. Une immensité époustouflante ! C'est lui qui m'a réconcilié avec la nature. Il a été mon *Laudato si'* [NDLR : l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale], je ne vais pas le cacher. »

Amateur de pêche, il découvre la Côte-Nord en 2000, l'année de son ordination. « J'allais pêcher au lac en Travers, près de la rivière Romaine. Je devais prendre l'hydravion pour m'y rendre. Je me disais que, si un jour j'habite ce pays, je terminerais ma licence de pilote, car j'avais déjà commencé quelques cours en France. »

Lorsque le missionnaire parle de sa passion pour le pilotage, il s'anime. « Il faut avoir des passions dans la vie. Il ne faut pas toujours être dans le religieux. Moi, la passion de l'aéronautique est très forte chez moi. Cela permet un dépassement personnel, car il faut beaucoup de maîtrise. Mais quand on est dans un avion à 1500 mètres, on doit également rester humble. Et pour être prêtre aussi, il faut être humble. En aviation, comme dans l'évangile, tout peut arriver. Il faut être prêt. »

« C'est un territoire vierge et immense. Une immensité époustouflante ! C'est lui qui m'a réconcilié avec la nature. Il a été mon *Laudato si'*. »

Outre le paysage, Jimmy Delalin a été fortement marqué par la vie dans les paroisses qu'il visitait. « C'est quand même par les paroisses que j'ai connu le Québec », fait-il remarquer. « J'ai été époustoufflé par une Église très fraternelle, très bonne, très sociable, très solidaire. Ce que j'ai trouvé dans ces paroisses, c'est de la générosité, du cœur, de la foi. Vraiment ! »



LA PASSION DU CIEL

Durant son séjour, il fait la rencontre de M^{gr} Pierre Morissette, alors évêque du diocèse de Baie-Comeau, qui en profite pour l'inviter à devenir missionnaire dans son diocèse. Sept ans plus tard, il répond à l'appel et vient s'installer à la Côte-Nord.

Aujourd'hui, il habite un petit village appelé Chute-aux-Outardes, près de Baie-Comeau. Il partage son temps entre les bureaux de l'évêché et ses quatre paroisses. L'une d'entre elles est située à Fermont, à 600 kilomètres de son village. « Cela prend une journée en avion. J'y vais une fois par mois. »

Avant de faire le pas décisif, Jimmy Delalin était aumônier auprès des universités publiques françaises. « C'est dans ce milieu extrêmement dynamique et créatif que j'ai vécu les sept premières années de mon ministère. »

Jimmy Delalin a grandi au sein d'une famille ouvrière de sept enfants. « Ma famille n'était pas croyante ni pratiquante, mais de tradition chrétienne. Dans les villages, on baptisait tous les enfants », se remémore-t-il.

Le petit Jimmy a donc reçu le baptême, mais sans plus. Vers l'âge de quatre ou cinq ans, il rencontre Dieu. « Je ne suis pas

born-again », s'empresse-t-il de préciser. « Ma découverte a été progressive. » C'est en voyant vivre des religieuses et des prêtres qu'il acquiert la certitude qu'il y a quelque chose de plus grand que lui et qui le visite. « C'était une foi d'enfant. Il n'y avait rien d'intellectuel dans cette certitude. »

L'enfant grandit et entre au lycée hôtelier. Là, il se familiarise avec la gastronomie française. Après ses études, à 18 ans, il entreprend sa vie professionnelle. « J'ai travaillé durant dix ans. »

Durant ses vacances, Jimmy Delalin acquiert une passion pour les voyages. « Je suis allé à plusieurs reprises en Asie et en Afrique. J'ai visité l'Europe de l'Est. Chaque année, je visitais un pays. » Cet amour des contrées lointaines, le futur missionnaire l'acquiert au contact des étrangers qui habitent la région de son enfance. « Dès 11, 12 ans, j'ai côtoyé des Africains, des Marocains, des musulmans. J'étais fasciné par eux. »

Puis, à 28 ans, il entre au grand séminaire. Lorsqu'on lui demande ce qui l'a motivé, il répond du tac au tac : « La liberté ! Je conçois la vie comme une aventure. J'ai eu la chance de pouvoir choisir ce que j'avais envie de faire ! Puis, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas tout vivre. J'ai aussi connu des amours. Je me suis demandé si j'allais vivre avec une épouse



et des enfants. En définitive, je n'ai pas biffé les choix qui s'offraient à moi. Cependant, parmi ces choix, je me suis dit que celui de la prêtrise me rendrait plus heureux.»

EN MISSION CHEZ LES TURBOCONSUMMATEURS

À l'aube de la nouvelle année, le missionnaire ne regrette rien, même si le prix à payer est grand. «En tant que missionnaire, nous sommes détachés de quelque part. Nous le ressentons fortement. Être missionnaire, c'est "une grâce qui coûte", comme le souligne le théologien protestant Dietrich Bonhoeffer. Je n'ai pas vécu un Noël avec ma famille depuis 13 ans.»

Depuis son arrivée, la Côte-Nord a évolué. Pas toujours pour le mieux, selon le missionnaire. Elle doit affronter plusieurs défis, comme toutes les régions éloignées. «Nous faisons face à un exode. Les personnes âgées migrent vers des lieux plus urbanisés afin de trouver les services dont ils ont besoin. Nous sommes dans une décroissance communautaire. Pourtant, les grosses compagnies font de plus en plus d'argent, mais avec de moins en moins de monde.»

Et sur la Côte-Nord, l'argent ne manque pas. «Ici, les gens sont des "turboconsommateurs". En couple, ils peuvent gagner jusqu'à 300 000 \$ annuellement. Ça fait tourner la tête!» Même les Innus n'y échappent pas!

La richesse, cependant, a un effet pervers. «L'entraide diminue beaucoup. Tous les lieux associatifs disent la même chose. Ils rament pour trouver des bénévoles. Il y a comme un repli sur la *gang*. Les gens sont toujours fraternels, mais ils sont en *gang*. C'est clanique.»

Jimmy Delalin se réjouit que la dernière encyclique du pape François, *Fratelli tutti*, appelle à l'amitié sociale. «Ici, elle est à construire. Je pense que l'Église et un lieu de construction de l'amitié sociale parce que c'est tout de même un endroit où toute personne peut se sentir chez elle. Nous avons une belle mission encore devant nous.»

À l'évidence, l'aventure missionnaire de Jimmy Delalin n'est pas près de se terminer. Ce qu'il confirme lui-même: «Tant que l'Église d'ici me maintient dans cet état de mission, je n'ai pas de raison de partir. Un missionnaire, ça reste jusqu'au bout!» ■





À LA RENCONTRE DES « VRAIS HUMAINS »

Deux missionnaires africains sur la Côte-Nord

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Sur l'écran de mon ordinateur apparaît le visage souriant du père Gérard Tsatselam, originaire du Cameroun. Il est missionnaire dans une contrée toute blanche nimbée de mystères et traversée par des légendes issues du fond des âges : la Côte-Nord. Le père Gérard n'est pas seul à parcourir ce très vaste territoire. D'autres hommes d'Église venus du même continent ont laissé derrière eux familles et amis pour la même mission. Parmi eux, le père Nnaemeka Cornelius Ali, né au Nigeria. *Le Verbe* a fait leur connaissance afin d'en apprendre un peu plus sur la rencontre improbable entre des ecclésiastiques africains et le peuple innu.

« La communication est mauvaise. Internet passe par le satellite. Il est possible que nous perdions le contact », m'avertit le père Nnaemeka (**photo page 78**). « Je suis au camp de chasse. Je devais partir hier, mais le temps est mauvais. L'avion ne viendra probablement pas avant plusieurs jours. » À 80 kilomètres de là, ses paroissiens ne pourront pas célébrer l'eucharistie. Ainsi va la vie au pays des Innus.

« Hier, j'ai tué mon caribou », me lance-t-il.

Puis l'image et le son deviennent saccadés. Le père se lève et prend son ordinateur avec lui. Il se dirige vers un autre camp de chasse où, espère-t-il, la communication sera meilleure. Sa caméra et son microphone fonctionnent toujours. J'ai une vue sur la neige éclatante. J'entends le bruit de ses pas. Des motoneiges, une bonne dizaine, apparaissent sur mon écran. « Ils appartiennent aux chasseurs », me dit-il. Le père Nnaemeka entre dans l'autre camp et enlève son gros manteau d'hiver.

Durant toute l'entrevue, il sera salué par les Innus qui sont à la chasse communautaire depuis dix jours. « C'est un moment sacré. Il y a des rituels bien précis. » Maniant la caméra, le père

Nnaemeka a produit une courte vidéo sur cette tradition d'une grande importance pour toute la communauté¹.

Cette rencontre avec les chasseurs n'a rien d'anodin pour lui. « Il y a des choses que l'on vous partage et que vous ne pouvez comprendre qu'en les observant. Là, vous saisissez pourquoi, lorsqu'ils vous en parlent, ils deviennent autres. Ma mission, c'est cela. Venir ici, voir ce qu'ils vivent. Je suis à l'écoute. Je dis souvent que je suis un pèlerin et que je marche avec ma communauté. Ma communauté va au Nord ? Je vais avec elle », me confie celui qui partage sa mission entre Notre-Dame-des-Indiens, à Matimekossh-Lac John, près de Schefferville, et à la Mission Saint Georges de Mingan (Ekuanitshit).

LA VISITE

Cette vision de la mission est également partagée par son confrère, Gérard Tsatselam (**photo page 80**). Membre de la communauté des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée

1. La chasse communautaire : <https://www.youtube.com/user/emekalison>.

tout comme le père Nnaemeka, il prend exemple sur Jésus qui marche et rencontre les personnes.

«Je suis ici pour le service. Quand il y a des personnes qui m'appellent parce qu'elles sont dépassées, je les écoute», me dit-il depuis son presbytère de Nutashquan [Natashquan]. «Quand elles veulent signer une carte de tempérance², je les reçois. Quand elles m'invitent chez elles, j'y vais. Quand elles viennent au presbytère pour bénir quelque chose, pour prier ou tout simplement pour manger ensemble, je les reçois. Je vais au cimetière avec eux. Je vais visiter les malades.»

Le père rend visite aux membres des communautés situées à Mingan, à la Romaine, à Natashquan ou encore à Pakua Shipi. Lorsqu'il y est, il tient à y rester deux semaines. Outre les baptêmes, la catéchèse, l'eucharistie, il rencontre les Innus dans leur maison et parle l'innu avec eux.

«Les gens veulent que je vienne manger chez eux. Je mange de tout ! Le caribou, l'original, le porc-épic, le castor, la perdrix, le lièvre, la bannique. Les poissons aussi. Le saumon. Ah ! le saumon ! La truite, les éperlans, les capelans. Je mange tout ce qu'ils m'offrent», avoue celui qui a été très impressionné par sa première rencontre avec les bélugas à son arrivée en 2012, alors qu'il était encore sur le traversier en direction de Tadoussac.

Il prend aussi le temps de visiter les aînés. «Les aînés, ils sont la pierre angulaire chez les Innus. Je suis d'avis que tous les jeunes devraient en avoir un dans leur vie pour les guider. Moi, j'ai des aînés avec lesquels je parle tout le temps.»

Depuis son arrivée en 2014, et malgré sa difficulté à assimiler la langue des Innus, le père Nnaemeka visite lui aussi les personnes âgées. Il est également très impliqué auprès de l'école Kanatamat Tshitipenitamunu à Schefferville. Il donne le cours d'Éthique et culture religieuse. «Cette année, nous parlons de résilience. Elle fait partie de leur ADN», me dit-il.

Lorsqu'il n'enseigne pas, il partage avec les jeunes. «Je vais à la bibliothèque. Je me promène avec les élèves.» Au fil des années, il a appris à mieux les connaître. «Ils s'impliquent dans la communauté.» Comme partout ailleurs, il arrive que des jeunes dérapent. Lorsque cela arrive, parfois la police en conduit un chez le missionnaire.

2. La carte de tempérance se présente comme un petit carton blanc sur lequel est inscrite en innu la promesse que se fait un membre de la communauté aux prises avec l'alcool ou la drogue de ne pas toucher à ces substances durant une semaine, un mois, trois mois...



L'ACCUEIL INTÉGRAL

Le père Gérard Tsatselam raconte qu'il y a chez les jeunes beaucoup de problèmes liés à l'alcool et à la drogue. «Lorsqu'ils viennent au presbytère, ils signent la carte de tempérance. Ils sont dépassés et veulent s'en sortir. Ce sont surtout les jeunes âgés de 25 à 30 ans. Cela les aide. Il y a aussi des thérapies. Il y a également la chasse qui les aide à retrouver le bon chemin. C'est un chemin de guérison pour eux.»

La spiritualité autochtone joue un rôle non négligeable dans le rétablissement des jeunes aux prises avec ces maux. Elle est également très présente dans la vie des Innus. Malgré tout, le père Nnaemeka Cornelius Ali souligne que 90 % des jeunes sont baptisés. «Une centaine de personnes préparent leur première communion. Parmi eux, il y a des adolescents. Ici, les gens croient. Ils vont à leur rythme, mais ils croient véritablement.»

Le lien entre la foi ancestrale et la pratique religieuse au sein de l'Église catholique n'est pas toujours évident chez les Innus. «Je me suis aperçu que beaucoup de ceux qui viennent à la messe font également la promotion de la spiritualité autochtone», explique le missionnaire originaire du Nigeria.

Les deux confrères n'hésitent pas à vivre des rituels autochtones, comme le *matutishan* (la tente à suer). Il arrive même

que les leaders de la spiritualité autochtone et les missionnaires pratiquent leurs rituels respectifs lors d'un même évènement, comme cela a été le cas lors de la dernière fête de sainte Anne à Pakua Shipi.

Le père Gérard est très à l'aise avec le fait que des catholiques choisissent de garder un pied dans la tradition. « Je suis Africain. Je connais bien la tradition ancestrale. Dans mon village natal, à Maroua, beaucoup de mes amis sont musulmans, animistes ou protestants. Ici, lorsqu'il y a une naissance, on va à l'église pour faire baptiser le nouveau-né. Lorsqu'il y a une mortalité, on va à l'église pour faire enterrer le défunt. Du début à la fin de leur vie, l'Église catholique est présente. C'est certain aussi qu'ils vont pratiquer les rituels inspirés de la spiritualité autochtone. »

Être missionnaire, c'est également épouser les causes sociales qui animent la communauté dans laquelle il est présent. Et dans la région, elles ne manquent pas. Le père Nnaemeka a même rencontré les parents de l'Innu Napa Raphaël André, décédé le 14 janvier 2021 à Montréal dans une toilette chimique.

« Pour bien des gens, Raphaël n'était qu'un itinérant. J'ai été étonné d'apprendre qu'il se rendait régulièrement à l'Oratoire Saint-Joseph. Il envoyait des messages à ses parents. Raphaël avait suivi des thérapies. Il voulait s'en sortir. »

UNE TENTE POUR L'AU-DELÀ

Dans son blogue³, le missionnaire donne la parole à ses parents: « Si Napa avait juste eu une tente à Munianit [à Montréal], même sans le bois de chauffage, il aurait su comment se protéger contre le froid qui l'a emporté vers l'au-delà. Nous lui avons construit une tente devant notre maison. »

L'appel à l'aide lancé par Joyce Echaquan, suivi, quelques heures plus tard, de sa mort à l'hôpital de Joliette, connu pour ses problèmes de racisme, a bouleversé la communauté innue. Selon le père Gérard, des affiches sont encore bien visibles au Centre de santé et au Conseil de bande. « Cela a fait beaucoup réagir. »

Le père Nnaemeka a même pris la parole lors d'une manifestation pour dénoncer le sort réservé à Joyce Echaquan. « Quand ils souffrent, je souffre. Quand ils sont dans la joie, je le suis aussi. » C'est ainsi qu'il justifie son implication au sein de la communauté.

Souvent délaissés par les pouvoirs politiques du Sud, les Innus ont développé un grand sens communautaire.

« Avec eux, je découvre une autre force, une autre dimension, un autre degré à l'amour familial. Pour eux, chaque personne est importante. Le respect de la vie humaine est au cœur de leur philosophie. Même si elle est très malade et ne peut plus marcher, elle a toute sa place et toute sa dignité. Lorsqu'un Innu est souffrant, on nolis des avions pour aller le visiter. Même durant la COVID. On ne va pas le laisser, même en phase terminale. On ne va pas le rencontrer à l'hôpital, mais on va aller à Québec pareil. C'est fort! Je découvre cela! C'est *l'humanologie*! Ce sont de vrais êtres humains! Des Innus comme on dit⁴. Ils ont le sens de la solidarité », souligne le père Gérard.

*

Les années passées auprès de ce peuple ont profondément changé nos deux missionnaires. Chacun à sa façon justifie la poursuite de la mission, de cette rencontre, de ce cœur à cœur. ■

3. *The iPriest*: <https://emekalison.blogspot.com>

4. *Innu* veut dire « être humain » en français.



Tout par rien par force

Monastère de la Visitation, La Pocatière

Photos de Marie-Josée Roy

marie-josée.roy@le-verbe.com

En fondant en 1610 à Annecy, en France, l'Ordre de la Visitation Sainte Marie, sainte Jeanne de Chantal et saint François de Sales voulaient «donner à Dieu des filles d'oraison et des âmes si intérieures qu'elles soient trouvées dignes de servir sa Majesté infinie et de l'adorer en esprit et en vérité». À l'époque, aucune communauté religieuse n'accueille les veuves, les femmes malades, âgées ou handicapées. Jeanne de Chantal, elle-même veuve à 28 ans, souhaite donc fonder un ordre contemplatif ouvert aux femmes de toutes conditions dont la règle n'impose aucune contrainte aux sœurs de plus faible constitution. Les moniales s'installeront au Canada en 1910 à Ottawa, puis en 1922 à Lévis et en 1959 à La Pocatière. C'est dans le cloître de ce dernier monastère que *Le Verbe* a eu le privilège de pénétrer, le temps de capter en images l'essence de leur spiritualité. (S. L.)

amour,



Charisme

« Je trouve en ce mystère de la Visitation mille particularités spirituelles qui lui donnent une lumière spéciale de l'esprit. Puisque c'est un mystère caché, et qu'il n'est pas célébré solennellement en l'Église comme les autres, au moins il le sera en notre Congrégation. » (François de Sales)

« L'esprit particulier de la Visitation est un esprit d'une profonde humilité envers Dieu et d'une grande douceur envers le prochain. » (François de Sales)

« L'esprit de l'Institut est un esprit droit, épuré; un esprit qui ne cherche que Dieu, qui tend perpétuellement à l'union de son âme avec Dieu, qui ne vit qu'en Dieu, qui aime Dieu et le prochain. » (Jeanne de Chantal)

Ascèse

« Nous devons avoir un amour très zélé à la garde du silence. Cette vertu est mère de l'oraison, et la gardienne du cœur. » (Jeanne de Chantal)

« L'accent n'est pas mis sur les austérités extérieures; les sœurs y suppléent par le renoncement intérieur, une grande simplicité et joie dans la vie commune. L'absence d'austères austérités à la Visitation ne doit pas porter à la facilité, mais susciter une exigence d'intimité avec le Christ. » (Constitutions).

« L'ascèse est d'abord pour les Visitandines fidélité à leur mission de contemplatives. Elles se soumettent librement à une discipline intérieure de vie, entreprennent avec persévérance une action intime qui leur fait accepter certaines morts à soi-même au plus profond de l'être pour qu'ainsi libérées, Dieu puisse, sans obstacle, les pénétrer de son amour et réaliser son dessein de salut. » (Constitutions)

« Il faut tout faire par amour, rien par force. » (François de Sales)







Clôture

« Que rien ne les sépare de l'époux céleste.

Ainsi, elles participent à l'évangélisation du monde par une secrète fécondité apostolique. » (Constitutions)

« La clôture ne nous sépare du monde que pour mieux lui être présent à travers notre charisme propre et nos prières de louange et d'intercession. » (Une sœur visitandine)

Travail

« Oh ! qu'il fait bon voir les servantes de Dieu gagner leur vie, comme l'apôtre,

au travail de leurs mains. » (Jeanne de Chantal)

« Les sœurs estiment toute tâche, qu'elle soit travail des mains ou de l'esprit, accomplie pour les besoins de la communauté ou pour lui procurer des ressources. Ainsi partagent-elles la condition de tant d'hommes et de femmes qui portent le poids du labeur souvent monotone et lourd, nécessaire à la vie de l'humanité. » (Constitutions)

« Dans toutes nos œuvres, intérieures ou extérieures, ne cherchons qu'à plaire à Dieu et à nous avancer en son amour. » (Jeanne de Chantal)





Prière

« Il suffit que, quand
nous allons au chœur,
nous y allions avec ce
désir de louer Dieu, le bénir et lui rendre
grâces. » (Jeanne de Chantal)

« Faire oraison, c'est se tenir, dans le silence,
en grande simplicité, en la présence du Père,
du Fils et de l'Esprit, qui demeurent en nous
et en qui nous demeurons. » (Constitutions)

« Comme la vie monastique comprend
la mission de la prière, il n'est donc pas
possible d'aller par les routes visiter les
malades, bienfaiteurs et amis. Les Sœurs
de la Visitation feront donc des visites
dans leur cœur pour que le Seigneur aille
visiter ces personnes. Elles peuvent le faire
plusieurs fois par jour selon les besoins des
personnes qui leur sont recommandées.
Ainsi, le mystère de la Visitation se vit quo-
tidienement par chacune et dans tous les
monastères du monde entier. » (Une sœur
visitandine) ■

Ceux qui souhaitent être « visités spirituelle-
ment » par une moniale pour lui confier leurs
besoins, désirs ou souffrances peuvent écrire à :

Sœurs de la Visitation
1430, 4^e Avenue
La Pocatière, Québec
G0R 1Z0
vsm1430@videotron.ca



LES VISITATIONS DU VERBE

La singulière expérience de Bernard de Clairvaux

Jacques Gauthier

jacques.gauthier@le-verbe.com

Saint Bernard de Clairvaux (1090-1153) se réfère à sa propre expérience lorsqu'il évoque, au sermon 74 de son commentaire sur le Cantique des cantiques, les visites secrètes que le Verbe fait à l'âme qui le prie fidèlement. Il écrit :

« Je confesse donc, non sans indiscretion, que j'ai moi aussi reçu la visite du Verbe, et cela à plusieurs reprises. Et s'il est entré souvent en moi, je ne l'ai pas senti entrer chaque fois. J'ai bien senti sa présence, je me le rappelle, et parfois j'ai pu aussi pressentir sa venue, mais jamais je n'ai eu le sentiment précis ni de son entrée ni de sa sortie. Quant à savoir d'où il venait en moi, où il est allé en me quittant, ou même par où il a fait irruption puis s'est échappé, je dois dire que je l'ignore encore. [...] Voici donc le signe qui m'est donné de son départ : mon âme est irrésistiblement prise de tristesse jusqu'à ce qu'il revienne et que, comme chaque fois, il réchauffe mon cœur, ce qui est la marque de son retour » (*Œuvres mystiques*, Seuil, 1967, p. 765-767).

LE DÉSIR ET LES LARMES

Le désir et la prière, les larmes et les veilles attirent le Verbe, qui échappe toujours à la prise de l'âme qui croit le tenir. Elle peut goûter joyeusement sa présence, mais cette joie n'est jamais totale.

Vers la fin de ses sermons sur le Cantique des cantiques, le rénovateur de l'ordre cistercien et grand amoureux de la Vierge Marie évoque les noces spirituelles où l'âme s'unit au Verbe par la foi et l'amour.

Dans sa vision optimiste de la nature humaine, Bernard invite toute personne, surtout celle qui

est chargée de péchés et captive de ses vices, non seulement d'espérer au pardon, mais d'aspirer aux noces du Verbe en concluant une nouvelle relation d'alliance. « Elle peut se permettre toutes les audaces envers celui dont elle est l'image glorieuse et dont elle porte noblement la ressemblance », écrit-il au 83^e sermon sur le Cantique. L'âme est ainsi appelée à renouer avec la beauté qui l'habite et qui vient du Créateur.

« Car il est certain que Dieu a voulu qu'il subsiste toujours en nous une marque de notre noblesse originelle, afin que l'âme puisse recevoir les avertissements du Verbe, qui l'exhorte sans cesse à demeurer avec lui, ou à y retourner lorsqu'elle s'en est écartée. »

REPRÉSENTER LA PROXIMITÉ

Dans la tradition iconographique, on représente souvent l'abbé de Clairvaux en prière devant un crucifix. Jésus lui manifeste son affection en détachant ses bras de la croix et en se penchant vers le saint, comme pour lui dire qu'il a besoin de son corps pour transmettre la foi en son nom.

Il lui offre ainsi de collaborer à la Rédemption en lui donnant tout son amour et en le visitant autant dans la prière contemplative que dans l'engagement pour la justice. ■

- ✚ Ce texte s'inspire du livre de Jacques Gauthier *Saint Bernard de Clairvaux* (Presses de la Renaissance). Découvrez aussi ses derniers ouvrages. *Je donnerai de la joie. Entretiens avec Dina Bélanger* (Novalis). *Devenir saint* (Emmanuel / Novalis). *En présence des anges* (Emmanuel / Novalis). *Saint Charles de Foucauld. Passionné de Dieu* (Emmanuel / Novalis). Pour plus d'informations : jacquesgauthier.com.

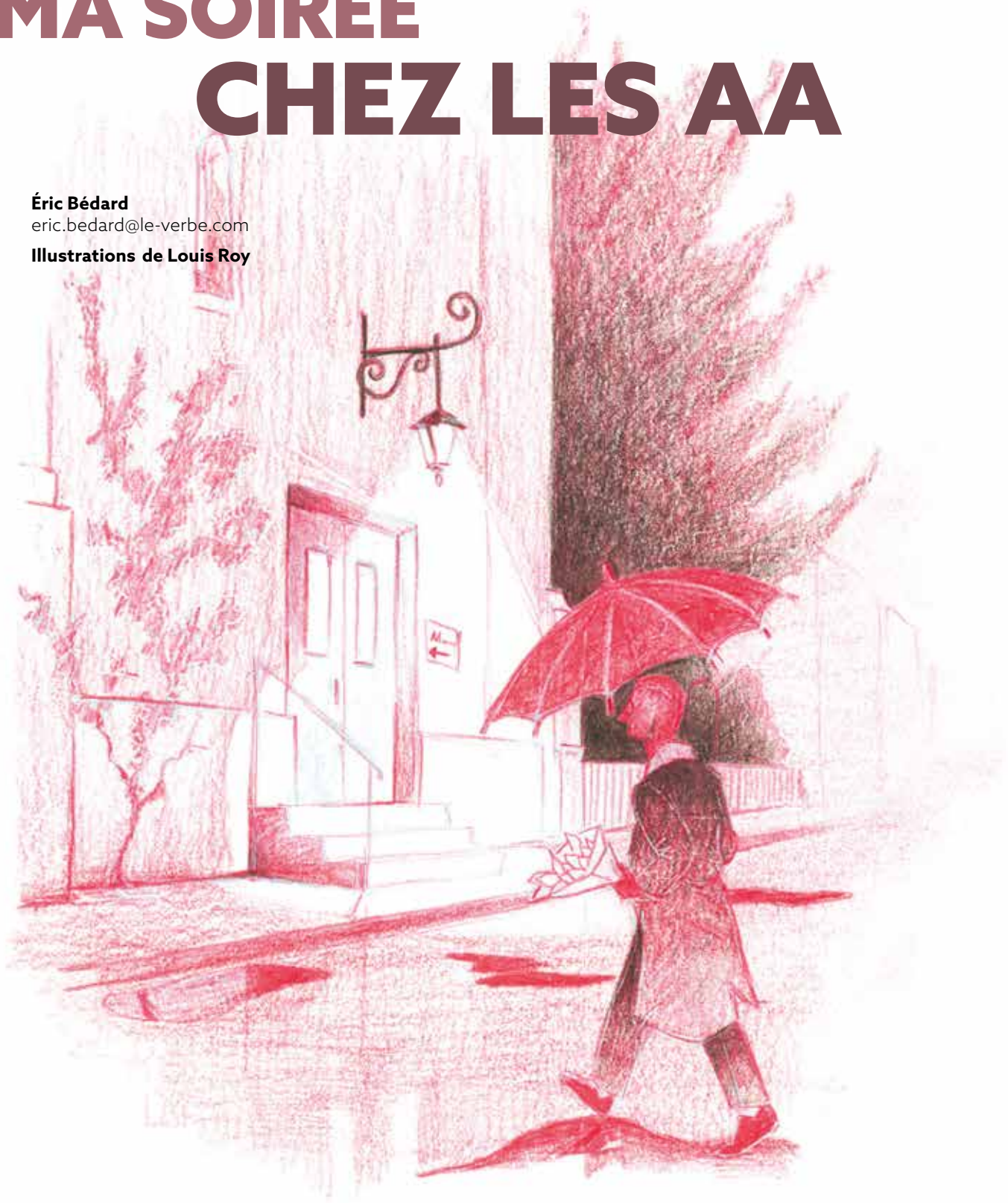
ESSAI

MA SOIRÉE CHEZ LES AA

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

Illustrations de Louis Roy



« On ne peut imaginer association moins exigeante, plus libre, plus ouverte, que celle des Alcooliques anonymes. Le nouveau membre n'a aucune formule à signer, aucune cotisation à payer, aucun engagement de quelque sorte à prendre. Il lui suffit de dire: "Je suis un alcoolique. Je voudrais essayer de ne plus boire." Le miracle – un parmi d'autres – est que ce système vague, anarchique, ait réussi à merveille. »

Cité dans *Avec les Alcooliques Anonymes*, Joseph Kessel, Paris, Folio, 2013, p. 175.

Dans ma famille, l'alcool était associé à la fête et à la joie de vivre. La bière, le gros gin et le vin coulaient à flots. Éméchés, un oncle entonnait les vieux succès des Classels, une tante sortait sa perruque, ma mère commençait à lancer des cubes de glace dans le grand bol de punch et riait de bon cœur aux blagues grivoises d'un cousin plus âgé. Les meilleures soirées, certains se lançaient et dansaient ou chantaient leur hymne préféré à l'amour et au plaisir, même s'ils ne se souvenaient pas de toutes les paroles. Mon grand-père, grave et solennel, se levait lentement pour interpréter sa « chanson du voyageur », dont la mélodie et les paroles étaient tristes et émouvantes. Le cousin André, avec sa belle chemise à carreaux boutonnée jusqu'au cou, après s'être fait un peu tirer l'oreille, y allait de son tour de chant et terminait chaque fois son numéro par son fameux « Excusez-la ! »

Mes tantes, oncles, parents, grands-parents avaient beau avoir leurs soucis, ces fêtes bien arrosées se déroulaient dans la bonne humeur, et j'ai beau chercher, fouiller dans mes souvenirs les plus lointains, je n'ai jamais été le témoin d'une scène disgracieuse due à l'alcool : engueulades, pleurs, bagarres, gestes déplacés. Même si les paupières devenaient lourdes, les regards fixes, les festivités se poursuivaient tard dans la nuit. Couchés à l'étage, cordés les uns contre les autres, mes cousins, cousines et moi étions souvent réveillés en pleine nuit par la gigue improvisée d'un oncle, ses pas sur le parquet faisant trembler toute la maisonnette ! Aux aurores, il ne restait plus qu'un oncle et mon grand-père discutant avec gravité des « choses de la vie » tout en

ingurgitant des cocktails indigestes, mixtures hasardeuses de fonds de verre laissés par des moins endurants qu'eux.

Ayant vécu les premières années de mon enfance sur le Plateau Mont-Royal, j'ai cependant compris assez tôt que l'alcool pouvait faire des ravages. Durant les années 1970, ses rues et ruelles étaient bien plus fidèles à l'univers de Michel Tremblay qu'à celui des jeunes familles françaises ou hipster qui colonisent aujourd'hui cet ancien quartier populaire.

Un dimanche matin – je n'avais guère plus de six ans –, j'avais alerté mes parents : ma fenêtre avait été fracassée par des bouteilles de bière. Selon mon père, cet acte avait été commis par un « ivrogne » qu'il avait dû expulser d'une maison de chambres. Le pauvre homme n'arrivait plus à payer sa quittance depuis des mois.

Un autre matin, j'ouvre la porte et je vois la locataire du 3^e, le visage défiguré. Son mari l'avait battue toute la nuit et elle n'avait nulle part où aller. Ma mère, qui m'avait demandé de rester dans ma chambre, l'avait écoutée et consolée de son mieux, non sans lui suggérer d'alerter les autorités. La pauvre dame au visage tuméfié avait pleuré une grande partie de l'avant-midi. Malgré le réconfort et les conseils de ma mère, elle allait retourner vivre avec son bourreau. « Il est pas méchant, M. Beulac, m'avait expliqué ma mère après son départ, mais quand il boit, il perd la tête, c'est terrible. » Ce même monsieur Beulac avait un jour demandé l'heure à mon père. « Sept heures ! » lui avait répondu le paternel. Sa réponse résonne encore en moi : « ... Sept heures du soir ou du

matin?» avait demandé l'homme, les yeux vitreux.

Ce passé familial et ces souvenirs d'enfance ont probablement conditionné mon rapport à l'alcool. Un rapport globalement « sain ». Comme la plupart des gens, je trinque surtout avec des amis, un peu par habitude, sans excès, pour le plaisir. Boire s'apprend. Avec les années qui passent, je sais m'arrêter au bon moment non pas seulement par prudence élémentaire, parce que je crains de baisser la garde et de dire des choses que je pourrais regretter le lendemain, mais tout simplement pour m'éviter un « mal de bloc » ! Lorsque je traverse une « mauvaise passe », que je suis plus stressé et tourmenté que d'habitude, il ne me vient jamais à l'idée de boire seul dans la pénombre de mon bureau avant d'aller au lit. À l'instar de ma famille, je bois pour accroître ma joie de retrouver des amis ou pour souligner un événement heureux, non pour oublier un problème, anesthésier un mal-être ou dissoudre ces boules d'angoisses qui nous minent parfois. C'est pour ajouter un zeste d'intensité au présent que j'ai toujours bu, non pour le fuir...

Il m'a fallu un certain temps pour comprendre que j'avais eu beaucoup de chance d'avoir ce rapport équilibré à l'alcool. J'ai pris la mesure de cette chance un soir de décembre 2018, alors que je pris part à mon premier *meeting* des Alcooliques anonymes.

*

Ce jour-là, je m'étais rendu en autobus, à Québec, pour célébrer avec d'autres membres de ma famille élargie le 40^e anniversaire d'abstinence d'une tante qui m'est chère. Arrivé avant les autres, j'entre dans un local un peu anonyme et sans âme. La salle est clairsemée, son aménagement donne à penser qu'on attend de 80 à 100 personnes maximum. Pendant une trentaine de minutes, j'attends ma tante et les autres, je lis sur les murs les règles de vie des AA, les dates des prochains *meetings*.

Un homme s'approche de moi et me serre la main comme un frère retrouvé. Comme il ne m'a jamais vu et qu'il ne peut savoir que je viens pour un membre de ma famille,

il présume que j'assiste à ma première réunion. Sans que je pose de questions, Serge, un ouvrier au milieu de la soixantaine, m'explique qu'il participe à ces rencontres depuis le milieu des années 1980. Il me raconte quelques-unes de ses grosses mémorables, la dernière le plongeant dans un coma éthylique. « Mes premiers *meetings* étaient mixtes... Ça me gênait de me confier devant des femmes. Un gars m'a donné une adresse et m'a promis qu'il n'y aurait que des hommes... » Serge voulait me mettre à l'aise, car le premier *meeting* était le plus important, une étape fondamentale pour venir à bout de cette terrible dépendance. Lorsqu'il a compris que je venais pour ma tante, il m'a serré la main chaleureusement et s'est retiré en douce.

Cette entrée en matière m'exposait à l'une des qualités les plus chères aux Alcooliques anonymes : la fraternité. Les AA viennent des milieux les plus divers ; riches, pauvres, éduqués, décrocheurs s'y retrouvent, tous égaux devant leur problème. Ce qui les unit, c'est une souffrance qui les a isolés de leur famille, coupés de leurs amis. Aller vers les AA, c'est bien sûr s'admettre à soi-même qu'on a un problème, mais c'est aussi se joindre à une vaste confrérie internationale, présente dans les villes importantes et dans tous les quartiers.

Quelques minutes après l'arrivée de ma tante et de ma famille, la soirée pouvait commencer. Entretemps, la salle s'était remplie de femmes et d'hommes de tous les âges. Animatrice de la soirée, une dame dans la cinquantaine avancée rappelle les règles et commandements des AA. Tous répètent en cœur les mots suivants : « Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer ; le courage de changer les choses que je peux et la sagesse d'en connaître la différence. » Le dieu de cette prière est vaguement chrétien, mais je sens bien que nous ne sommes pas dans une Église, avec ses vieilles incantations psalmodiées par habitude.

Depuis leurs débuts en juin 1935, les AA accordent une grande importance à la foi en un dieu miséricorde. Les principes (ou « étapes ») 2 et 3 de leur charte se déclinent d'ailleurs comme suit : « 2) Nous en sommes venus à croire qu'une puissance supérieure

à nous-mêmes pouvait nous rendre la raison. 3) Nous avons décidé de confier notre volonté et notre vie aux soins de Dieu tel que nous le concevions.» Ce dieu offre une présence rassurante et un amour inconditionnel. Impossible de lui cacher quoi que ce soit, de se dérober à son regard bienveillant.

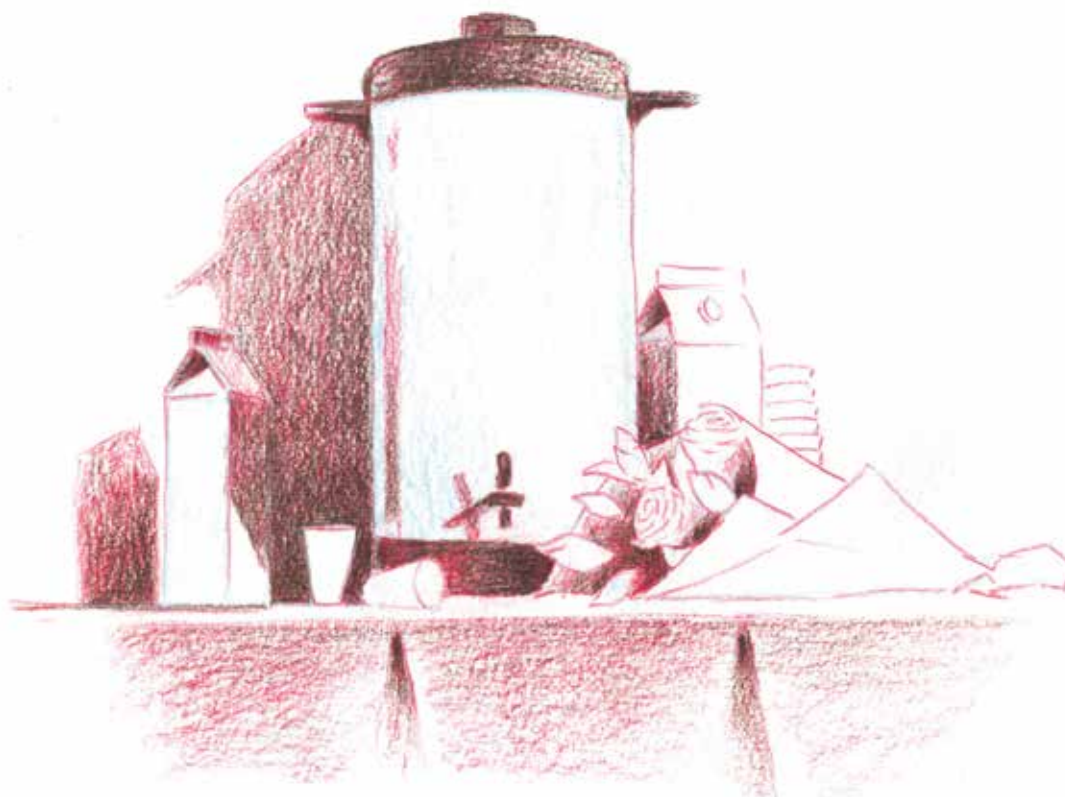
Cette dimension spirituelle importante est plus thérapeutique que théologique. On croit en cette «puissance supérieure» non par esprit de soumission ou parce que l'on s'incline devant une explication définitive du monde, mais bien davantage parce que cette foi procure un certain bien-être, du réconfort, et parce que, dans les moments de grande solitude, il reste cette Présence bienfaisante à laquelle on peut tout confier. Quelle que soit la dépendance – alcool, drogue, médicament, jeu, cyberdépendance –, elle se vit le plus souvent dans la honte, le mensonge et une extrême solitude intérieure. Cette solitude conduit certains à l'irréparable.

Ce dieu bienveillant, en plus d'accompagner les plus vulnérables, nourrit en chacun une qualité essentielle pour les AA: l'humilité. Avant de se rendre à son premier *meeting*,

l'alcoolique est convaincu qu'il peut arrêter de boire quand il le souhaite. S'il n'écoute personne, n'en fait qu'à sa tête, fuit ses responsabilités, c'est qu'il reste absolument convaincu d'être en maîtrise de la situation. Les signaux inquiétants ont beau s'accumuler, les déboires se multiplier, les amis s'éloigner les uns après les autres, il reste convaincu qu'avec un peu de volonté, il y arrivera.

Aller chez les AA et y rester, c'est reconnaître que l'on n'est plus maître de sa vie, qu'on a besoin d'aide et de soutien, qu'on est finalement aussi fragile et vulnérable que les autres. Dans ce monde de performance et de compétition sauvage qui survalorise les «gagnants» et méprise les «perdants», l'humilité n'est pas une vertu qui a la cote. Adhérer aux AA, c'est en quelque sorte lâcher prise, réprimer cet égo qui nous rend souvent si orgueilleux et arrogants; faire partie des AA, c'est accepter sa condition de «pécheur», c'est reconnaître que la vie est un combat moral de tous les instants dans un monde peuplé de tentations.

Après ces prières, l'animatrice présente les personnes qui, ce soir-là, partagent un





gâteau, symbole par excellence d'un anniversaire. Une jolie femme souriante dans la quarantaine souligne ses neuf années d'abstinence, un autre ses quinze ans, ma tante, bien connue et appréciée du groupe, car elle s'y investit sérieusement depuis des années, souligne ses quatre décennies sans alcool. Lorsque l'animatrice l'invite à se présenter devant l'auditoire, ses frères et sœurs se lèvent spontanément et entonnent notre chanson nationale. Ce soir-là, c'est bien à son « tour de [se] laisser parler d'amour »...

Chaque anniversaire est précédé d'une courte présentation d'un proche du mouvement. Tous ces témoignages d'amitié, d'encouragement et d'admiration sont accueillis par des applaudissements nourris et généreux. L'animatrice présente aussi quelques nouveaux venus. L'un d'eux est dans la jeune vingtaine et salue timidement tous ces regards qui se tournent soudainement vers lui. Je me réjouis de voir un si jeune homme aller demander de l'aide, et en même temps je le plains de commencer sa vie d'adulte avec cette brèche de souffrance qu'il devra tant bien que mal colmater toute sa vie durant. Au milieu de sa famille ou de ses amis, il devra rester abstinent et trouver le moyen de célébrer des moments heureux en toute lucidité.

J'ai soudain repensé à ma propre vingtaine et à tous les moments dans des boîtes de nuit où, grisé par l'alcool, j'avais le sentiment d'échapper aux petites anxiétés qui habitent ceux qui retiennent leur souffle avant de plonger dans la vie active. Ces nuits blanches avec un ami ou une inconnue avec qui je me régénérerais avant de poursuivre ma route, bien décidé à « faire quelque chose de ma vie », et qui m'aidaient à conserver un certain équilibre, ce jeune homme ne pourrait jamais les vivre. Ces moments de relâchement lui seraient à jamais interdits...

Le moment était venu d'entendre le témoignage principal. Tous les alcooliques ont une histoire à raconter, mais chez les AA comme ailleurs, tous n'ont pas le même talent pour « partager » et se raconter. La plupart n'ont pas le courage ou une certaine

profondeur pour mettre en mots les abîmes de souffrances vécues. Sur le lot, certains se démarquent cependant. Avec des mots simples et beaucoup d'authenticité, ils savent revenir sur leur cheminement. À mesure qu'ils se démarquent, ces témoins sont appelés à prendre la parole ailleurs dans un circuit impressionnant; s'ils le souhaitent, ils peuvent parcourir le Québec et rencontrer d'autres femmes et d'autres hommes aux prises avec la même dépendance.

L'invité de la soirée était un gros gaillard de l'Abitibi. En une trentaine de minutes, il nous a raconté sa vie. L'alcool, expliquait-il, lui avait permis de surmonter ses complexes d'enfant constamment dévalorisé; cette consommation excessive était devenue une béquille pour vaincre ses inhibitions, sa timidité, son manque de confiance. Il était devenu arpenteur, avait fondé une famille, mais son comportement erratique, ses broches prolongées, toutes les journées et les nuits passées sans donner de nouvelles avaient eu raison de son couple. Les AA avaient été une planche de salut, un cercle de solidarité qui lui avait permis de se reconstruire. Il y avait trouvé des mentors pour l'accompagner et le soutenir. L'exploration spirituelle offerte par le mouvement avait également changé sa vie. Après des études réalisées sur le tard, il était devenu aumônier dans une prison. Lui qui avait tant douté de lui dans le passé s'était ouvert à la souffrance des autres. Cette manière de redonner donnait un sens à sa vie. Ce dénouement inattendu lui procurait visiblement une certaine sérénité.

Dans cette salle pleine à craquer, on aurait entendu une mouche voler. Tout en l'écoutant, il m'arrivait d'observer un homme debout, une femme assise caressant la main de son amoureux. Tous ces gens étaient là pour améliorer leur vie, trouver leur propre voie. Chacun avait menti, déçu; chacun avait connu un parcours aussi sinueux que celui de notre conférencier. L'entendre ainsi se raconter devait avoir pour eux quelque chose d'apaisant. D'autres avaient souffert autant qu'eux; d'autres avaient tenté d'échapper à cette spirale du déni qui les avait entraînés dans les sombres vallées du désœuvrement. Le « partage » était une

manière comme une autre de réaliser que ce malêtre était très répandu, qu'il n'avait finalement rien de honteux.

*

Après sa conférence, l'aumônier s'est promené parmi nous, serrant la main aux uns et aux autres. Nous avons pris quelques photos avec ma tante pour immortaliser cet impressionnant 40^e anniversaire. Elle était radieuse, fière de nous présenter à ses amies. Ces amitiés, je les sentais différentes de celles que nous entretenons généralement. Se nouent chez les AA des liens extrêmement puissants. C'est que les nouveaux membres sont presque toujours jumelés à un parrain qu'ils peuvent contacter à toute heure du jour ou de la nuit. Celles et ceux qui ont pris la parole ce soir-là ont tous remercié ces amis, complices, parrains ou marraines qui, un jour ou l'autre, avaient partagé une détresse ou été témoins d'un vertige.

Les AA sont comme nous. Ils ont parfois envie de célébrer un événement heureux ou ressentent un vide passager, surtout lors des jours de fête. Les parrains trouvent alors les mots pour rappeler l'origine d'une démarche qui n'est pas toujours facile à vivre. Chez tous ceux qui ont pris la parole, j'ai senti une infinie gratitude pour les autres et pour la vie en général. Dans tous les discours entendus, aucun apitoiement, aucune victimisation, sinon pour comprendre certains réflexes, décisions et mieux appréhender ses failles et fêlures intimes.

Parmi les magnifiques qualités que j'ai pu observer ce soir-là, cette gratitude est celle qui m'a le plus remué, touché; cette gratitude habitait complètement l'espace, enchantait les rapports entre les uns et les autres. Cette atmosphère tranchait énormément avec l'air ambiant de nos sociétés qu'on dit si modernes et avancées, centrées sur les droits et une psychopop qui nous dresse les uns contre les autres, fait de nous d'éternelles victimes de nos parents, de notre famille et de la société. Nous nous tournons généralement vers la communauté comme des ayants droits ou des usagers, pour réclamer des services ou critiquer nos dirigeants. Dans les journaux, à la radio ou sur les réseaux sociaux, on carbure le plus

souvent à l'indignation, on cherche des coupables à détester, des monstres à haïr, comme si le « mal » avait une adresse et que nous appartenions au camp du Bien. Durant le confinement, nous avons remercié nos « anges gardiens » du milieu de la santé, et le premier ministre Legault n'a pas manqué de remercier une multitude de groupes au début de chacune de ses conférences de presse quotidiennes. De telles paroles étaient dignes, mais convenons que ces témoignages de gratitude sont rares, voire exceptionnels.

Dans le bus du retour, pas moyen d'ouvrir un livre. Après la découverte de ce monde parallèle qui m'était jusque-là étranger, je me sentais à la fois soulagé et reconnaissant. Soulagé d'avoir un rapport assez équilibré à tous les plaisirs qu'offre la vie – même si je ne suis pas à l'abri des excès... Lorsqu'une occasion se présente, planifiée ou improvisée, je peux boire sans mettre en danger mon équilibre. Par comparaison avec tous ces AA, c'est une bénédiction et je remercie le ciel d'avoir été épargné d'une telle dépendance.

En même temps, je ne sais trop comment je réagis si j'étais frappé par un terrible malheur: un accident grave qui me clouerait sur une chaise, la mort subite de ma femme ou de l'un de mes enfants, etc. Pour anesthésier la douleur et échapper au réel, serais-je tenté de fuir dans l'alcool? Parce que j'ignore de quoi l'avenir est fait, que le malheur pourrait un jour frapper, je suis reconnaissant qu'existe le mouvement des Alcooliques anonymes.

Dans les replis discrets d'une société civile qu'on dit souvent décomposée, fragmentée, force est de constater qu'il existe encore des espaces d'humanité où l'on peut trouver des êtres capables de donner.

En sortant de ce premier *meeting*, je savais qu'il existait, quelque part, près de chez moi, des gens généreux, capables de m'accueillir, de m'écouter et de me soutenir. Chez les AA, aucun rapport marchand, aucune « transaction », aucun service d'experts autorisés, que des femmes et des hommes de bonne volonté prêts à témoigner et à aider leurs semblables. ■

CLASSE DE MAÎTRE

L'EAU NOIRE DES SAINTS ET

Évocation de
Marie Noël
1883-1967

LE LAIT DE LA PLUS GRANDE DOULEUR

Jean-Philippe Trottier
jean-philippe.trottier@le-verbe.com



«*Tis better to have loved and lost than never to have loved at all*» (Alfred Tennyson).

Il peut sembler étonnant, à première vue, de coiffer une évocation, bien partielle, de Marie Noël d'un exergue du grand poète romantique britannique Alfred Tennyson. C'est que toute la vie et l'œuvre de cette femme sont contenues dans l'amour perdu sitôt aperçu. Elle est l'équivalent poétique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Toute jeune encore, elle avait formulé à Dieu trois vœux : être poète, souffrir beaucoup et être sainte, *comme si les enfants prédestinés au plus grand amour avaient besoin, pour grandir, du lait de la plus grande douleur*.

Les deux premiers vœux ont été abondamment exaucés, à tel point qu'un procès en béatification a été ouvert en 2017, lors du cinquantenaire de son décès en 1967. La cause ne se base pas seulement sur sa vie personnelle, mais aussi, et surtout, sur son œuvre. C'est par sa prose et ses vers que Marie Noël s'est sanctifiée.

Comme pour la petite Thérèse, cette sainteté n'a rien d'héroïque. Elle s'est manifestée là où le glaive transperce l'âme de la plus haute douleur. Ainsi, le mystère de Dieu n'en est que bien plus proche, bien plus intime et bien plus accessible à tout croyant ou incroyant.

DÉBUTS DANS LA VIE

Marie-Mélanie Rouget, surnommée « la fauvette d'Auxerre », voit le jour le 16 février 1883 dans cette bourgade et y décède le 23 décembre 1967. C'est à Auxerre aussi qu'elle est inhumée. Auxerre, ville de Bourgogne, sur les bords de la paresseuse Yonne, a été longtemps marquée au fer du jansénisme.

Marie naît dans une famille bourgeoise aisée qui lui offrira une solide culture générale, tout à fait naturellement. Son père, Louis Rouget, est professeur agrégé de philosophie au Collège d'Auxerre. Il fait, incidemment, d'excellentes confitures et en apprend les recettes à sa fille tout en lui lisant, en grec puis en français, Aristophane, Eschyle, Sophocle et Euripide. Son parrain, Raphaël Perier, est poète. Il a foi en elle. Connaisseur des sources populaires des poètes français, grecs et chinois, il instille chez sa filleule la fidélité aux intuitions premières et le souci de ne pas « faire de littérature » et de fuir l'artifice.

On ne s'étonnera donc pas que la culture de la petite, incarnée dans la moelle du quotidien, soit tout sauf académique. Elle aura littéralement digéré, métabolisé, fait sien ce riche apport des grandes têtes et âmes du passé, sans pour autant délaisser la simplicité et la vérité des terreaux d'origine. Cela, au point de ne plus distinguer l'ordinaire de l'extraordinaire. Son labeur littéraire n'en aura été que plus ardu.

Chez Marie Noël, la chair est à la fois à vif et pudique, signe de très haute chasteté. Trois gouttes de sang dans la neige, une branche cassée de prunier en fleur, comme chez les Japonais.

La mère de Marie s'appelle Marie-Émilie-Louise Barat ; c'est une femme pieuse, contrairement à son époux. Elle descend de sainte Madeleine-Sophie Barat, fondatrice en 1800 de la Société du Sacré-Cœur de Jésus. Il n'empêche, elle est drôle et enjouée ; elle adore la société et bavarder avec des amies rencontrées au hasard d'une course ou lors d'une visite. La petite n'en sera que plus taciturne, sans pour autant en aimer moins sa mère.

La fidèle Marie grandit à l'ombre de la cathédrale, au point d'en faire son lieu familial où exprimer ses joies et ses peines. Elle lit et prie beaucoup, ce qu'elle fera toute sa vie durant sauf vers la fin, quand elle frôlera la cécité. Curieusement, elle aime Baudelaire (en fait, les deux cherchent un ailleurs). Elle aime également Musset.

NOËL, JOIE ET DÉCHIRURE

Elle nourrit une dilection particulière pour Noël et sa magie, pour la nativité et la fleur qui ne pousse qu'à cette époque : l'ellébore, ou rose de Noël, la même qui sera posée sur son cercueil bien des années plus tard. Dans cette féerie religieuse, deux événements fêleront à jamais le cristal de son cœur, tout près d'un 25 décembre. D'abord, à l'aube de la vingtaine, la prise de conscience d'un amour humain impossible (l'anéantissement intérieur sera proportionnel à sa discrétion à ce sujet). Ensuite, en 1904, la mort soudaine de son jeune frère Eugène. S'ensuivent la révolte et la soumission, le blasphème et le repentir.

Surgissent alors les grandes interrogations de Job (7,20 : « Pourquoi me prendre pour cible, pourquoi te serais-je un fardeau ? ») et d'Isaïe (19,14 : « Le Seigneur a insufflé au milieu d'elle un esprit de

vertige » qui soulève les scrupules et les doutes). Sauf qu'ici, par exemple dans *l'Office pour l'enfant mort*, la grandeur archétypale biblique se fait douleur maternelle des petites gens, avec une familiarité toute médiévale.

*C'est le bedeau qui l'a bordé/
Dans son drap blanc d'argent brodé.
C'est le curé qui l'a chanté/
Avec ses chantres à côté
C'est le dernier qui l'a touché,
Le fossoyeur qui l'a couché
Dans un berceau très creux, très bas,
Pour que le vent n'y souffle pas
Et jeté la terre sur lui/
Pour le couvrir pendant la nuit
Pour lui ce que chacun pouvait,
Tant qu'il a pu, chacun l'a fait
Pour le bercer, le bénir bien/
Et le cacher au mal qui vient.
Chacun l'a fait... Et maintenant/
Chacun le laisse au mal venant
Allez-vous-en! Allez-vous-en!/
La sombre heure arrive à présent.
Le soir tombe, allez! partez tous!/
Vos petits ont besoin de vous.
Avec le mien j'attends le soir,
J'attends le froid, j'attends le noir.
Car j'ai peur que ce lit profond/
Ne soit pas sûr, ne soit pas bon.
Et j'attends dans l'ombre, j'attends/
Pour savoir... s'il pleure dedans...*

Quoi qu'il en soit, la voilà atteinte pour le reste de sa vie de ce signe paradoxal qui la fera osciller, à la fois limpide et douloureuse, entre tragique et légèreté. Elle ne sera plus Marie Rouget, mais Marie Noël. La Nativité et la Croix ne se répondront plus: elles se confondront. Rarement être humain aura vécu simultanément une vie apparemment rangée, soignée, lisse et une lacération intérieure qui mène au bord du désespoir et de la folie.

*Connais-moi! Connais-moi! Ce que j'ai dit, le suis-je?
Ce que j'ai dit est faux – Et pourtant c'était vrai! –
L'air que j'ai dans le cœur est-il triste ou bien gai?
Connais-moi si tu peux. Le pourras-tu?... Le puis-je?...*

SENSIBILITÉ AUX PETITS DE L'EXISTENCE

Néanmoins, toute sa vie se passe à Auxerre, à part quelques escapades de vacances. Rentière, elle s'occupe de catéchèse, s'implique dans nombre d'œuvres sociales, vient au secours des petits, des humbles et des oubliés. Elle communie – le mot n'est pas trop fort – à la souffrance des moins que rien, des bossus, des boiteux, des malades, des pauvres paysans, des mendiants, des enfants qui pleurent. Elle est également sensible à la condition de la femme seule, à la détresse de la maumariée, à celle abandonnée ou tuée par son mari. Elle l'est non pas par idéologie, opportunisme ni même conviction, mais par une secrète et commune vibration douloureuse intérieure, ce qui ne l'empêchera pas, dans son *Almanach pour une jeune fille triste*, de recommander à la femme de veiller sur sa maison, son mari, ses enfants. On évoquera même à son sujet la figure de Christine de Pisan (1364-1430), femme de lettres française de naissance vénitienne tout entière dévouée à son mari, mais avide d'érudition et qui, dévastée par le veuvage, n'en deviendra pas moins un écrivain célèbre et une gestionnaire exemplaire.

Entretiens, dans les interstices, elle écrit des vers, de la prose et tient son journal spirituel, qui paraîtra sous le nom de *Notes intimes*, dont elle dira, en signe de scrupule ou d'avertissement: « Je pense que ce n'est pas une lecture pour tous. » Sur le tard, elle s'occupe à temps plein de sa mère et de sa tante retombée en enfance.

UNE CORRESPONDANCE RICHE

Marie Noël, petite souris discrète, régulière et trotteuse, n'en entretient pas moins une correspondance abondante avec des grands tels que Montherlant, Cocteau, Colette, Mauriac, la princesse Bibesco. Le premier estime du reste qu'elle « est pour moi le plus grand poète français vivant ». Un extrait des *Notes intimes* concerne cet écrivain et donne, comme en reflet, la mesure de l'intelligence du drame chrétien qui tord l'âme de la poétesse:

Montherlant!... révolte, orgueil, impureté, doute, blasphème, ingratitude, jeune homme perdu, jeune homme damné...

« Peut-être, dis-je, sa nature exceptionnelle ne fut-elle pas très bien comprise.

— Pas comprise!... Il a deviné Satan. Il a rompu.

— Dieu n'a pas rompu.

— Mais qu'espérez-vous?

— Rien. Je crois que Montherlant est de l'es-pèce d'étoffe dont Dieu fait parfois Augustin, Rancé, le père de Foucauld. Dieu attend au tournant l'Homme de Désir.

— Vous croyez qu'il reviendra, qu'il se convertira?

— Je ne crois rien. Je prie pour lui. Il a une rude montée à faire avec sa croix.

— Quelle croix?

— Lui-même. Il est grand. »

Elle n'échange pas qu'avec les grands littéraires. Deux autres géants, ecclésiastiques cette fois, compteront pour Marie Noël : l'abbé Henri Brémond, historien, membre de l'Académie française, et l'abbé Arthur Mugnier, confesseur du Tout-Paris, surnommé le confesseur des duchesses, et dont Cocteau, fidèle à son génie brillant et superficiel, disait que c'était le « seul homme chez qui l'Esprit soit l'esprit ».

Si le père Brémond évoquait son « humour céleste, sa gaminerie angélique », le père Mugnier, pour sa part, réfrènera les velléités religieuses de la jeune femme par le vigoureux conseil d'arrêter de se dépenser pour autrui afin de se consacrer à l'écriture. Lisant ses poèmes et sa prose, il avait eu ce mot aussi merveilleux que lourd : « Résignez-vous, vous avez du génie. » Quelque deux-cents lettres formeront une correspondance entre les deux esprits.

CLASSICISME, MUSIQUE ET SIMPLICITÉ

Il est absolument étonnant qu'en plein 20^e siècle, alors que la poésie s'affranchit de la métrique

classique, on sertisse encore l'inspiration dans les règles anciennes. On peut citer le poète Louis Aragon qui, après une jeunesse dadaïste et sur-réaliste, était revenu dans la quarantaine à cette manière. Marie Noël, quant à elle, y demeurera fidèle toute sa vie. Elle fuit le surréalisme et le lettrisme, ne se considérera jamais comme une femme de lettres, car, nous le disions plus haut, la grande culture et le quotidien le plus ordinaire se confondent. Cela dit, ce qui ressort à la première lecture, fatalement cursive, de la production de Marie Noël, c'est une impression de vers sagement alignés par une petite fille modèle à la comtesse de Ségur, provinciale, bien rangée, bien appliquée, bien catholique à l'ancienne mode. Ici, aucune séduction, aucun effet, aucune mignardise.

Une lecture subséquente révèle en revanche une limpidité et une pureté où la charmante naïveté côtoie l'abîme, comme chez Mozart ou Schubert.

Le rapprochement avec la musique n'est pas fortuit, car Marie joue très bien du piano. Elle compose aussi des chansons. Inspiration classique, mais influences paysannes, dans la mesure où les bonnes de la maison chantaient à la gamine des chansons de leur terre natale, berçantes, mélancoliques, tristes, voire terribles. Cela explique qu'à côté des poèmes tragiques apparaissent ici et là, fraîches et exquises, des petites fleurs, ses *Fioretti* dira-t-elle plus tard, et aussi des chansonnettes désarmantes de mignonnerie et de délicatesse.

De même, les plus profonds désarrois s'expriment de façon presque enfantine, comme dans cette *Berceuse de la Mère-Dieu* :

*De mort, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour sauver le monde, ô douleur, là-bas,
Ta mort d'homme, un soir, noire, abandonnée,
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.*

Les chansons et les heures (surtout les heures) et les petites fleurs pour la Sainte Vierge qu'est *Le rosaire des joies* appartiennent aussi à ce registre « simple ». Le poème *Annonciation*, du dernier recueil, donne une idée de la couleur absolument tendre de cette adorable petite vierge, aussi douce qu'une pâte d'amande, tout étonnée dans sa petite maison ouverte sur le petit jardin :

*La Vierge Marie est dans son bonheur.
La Vierge Marie est là qui se noie
Dans le miel de Dieu. L'épine est en fleur
Autour du jardin, autour de ma joie.*

Mademoiselle Marie, comme l'appelaient affectueusement certains Auxerrois, avait une obsession, musique oblige, pour le mouvement, pour la mélodie, pour le chant. Avec une sensibilité particulière pour le mineur : toute petite, il lui arrivait d'éclater en sanglots en entendant une simple gamme dans ce mode. Comme chez tout musicien sérieux, une préoccupation constante pour la structure : rien chez elle n'était laissé à la « spontanéité ». Cela dit, une fois le premier jet terminé, elle oubliait ce qu'elle avait écrit et passait à autre chose. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard parfois, qu'elle y revenait avec un œil neuf et impitoyablement critique, calculant, passant, repassant jusqu'au moindre iota.

Curieusement, le paradoxe familial de Marie Noël, toujours tapi, se manifeste également dans le processus créateur : le premier élan est annoncé par un sentiment d'angoisse et de mélancolie (« cette angoisse qui semble bien être souvent l'eau noire des saints »).

Dans une entrevue à France Culture, elle avait répondu à l'animateur qui lui demandait quand elle considérait qu'un poème était terminé. Sa réponse, évidente : « Quand, après l'incessant travail, j'éprouve la même joie que lors de la première écriture. »

UN DIEU NOIR

On parle souvent du Dieu noir de Marie Noël. Toute sa vie aura été un cri de révolte contre ce Dieu sévère et muet, et un chant d'amour plus fort que tout. Son *Chant de la divine merci* le montre avec autant de simplicité que de profondeur :

*Père, ô Sagesse profonde
Et noire, vous savez bien
À quoi sert le mal du monde,
Mais le monde n'en sait rien.
Et le Verbe qui se fait chair continue :
Je veux, inclinant la tête,
Chercher à travers la mort
– La mort que vous avez faite –
Ce cri qu'il pousse si fort.*

Cette déchirure de l'âme trouvera son ultime apaisement une avant-veille de Noël, à 3 h du matin, alors qu'elle demande à communier pour la dernière fois. Un poème, antérieur bien évidemment, pressent ce dénouement :

*Jetez, engloutie en ma perte
Dans la béante obscurité
De ma dernière bouche ouverte
La semence d'éternité.*

On est en 1967. À sa mort, son œuvre ira à la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne. Cette société savante (fondée en 1847) gère et étudie son œuvre à travers de nombreuses publications.

Elle reçut la Légion d'honneur en 1960 (par le général de Gaulle) et, en 1962, le Grand Prix de poésie de l'Académie française.

UN MODÈLE POUR CROYANTS ET INCROYANTS

Marie Noël est un témoin de notre temps, à cheval entre un catholicisme du passé qui ne reviendra pas et un catholicisme moderne qui germe peu à peu, dans la souffrance, la perte et l'angoisse émerveillée d'un renouveau dont on perçoit mal les contours et les potentiels. Sa vie est un chemin de croix doublé d'une promenade à travers les primevères des champs. La fauvette chante d'une façon si pure et si vraie qu'elle ne peut que toucher les cœurs simples ou, à l'autre bout du spectre, les cœurs torturés. En elle, poésie, prose et vie ne font qu'un, comme quand elle apprenait les tragiques grecs en brassant la confiture avec son père.

Tout cela, les incroyants, s'ils sont authentiques dans leur incroyance, le comprendront d'instinct. Même remarque pour les croyants.

Si jamais le procès en béatification aboutit et s'il mène, après un autre procès, à la reconnaissance de sainteté, cela contribuerait grandement à la revitalisation de l'Église en Occident. Car, à l'image de Marie Noël, elle a presque tout perdu, sauf ce mouvement vers, cet élan premier propre au catholicisme, qui est le même que l'élan poétique de celle qui a préféré aimer et perdre que ne pas aimer du tout. ■



BIENHEUREUX LES VISITEURS

Catherine Aubin
catherine.aubin@le-verbe.com

« Plus personne ne vient me voir ! »

« Ils l'ont laissé mourir toute seule... »

Ces cris souvent prononcés et entendus aux informations ces derniers mois ont provoqué une prise de conscience aigüe et essentielle : l'importance d'aller rendre visite, de visiter et d'être visité.

ROMPRE L'ISOLEMENT

Parmi les visites « normales », il y a celles du livreur, du facteur, etc. Ces visites plus ou moins régulières restent

officielles et sont de l'ordre d'une certaine efficacité. Elles sont habitées par des règles qui laissent rarement passer une forme d'imprévu ou d'inattendu.

Par contre, aller visiter une connaissance, une malade ou un ami fait changer de registre. Visiter un proche demande une préparation et une mise en route, il faut sortir, fermer et ouvrir des portes... pour ensuite commencer à ouvrir un espace de dialogue. Le premier effet de la visite est de rompre non pas la solitude, mais l'isolement. Se sentir exister et reconnu par un autre, recevoir une personne, avec sa voix et son regard, va permettre le contact. Et c'est l'autre résultat de la visite.

Car rien ne remplace une voix amicale, affectueuse et attentionnée. Rien n'est aussi essentiel que d'être regardé de façon bienveillante, bonne et chaleureuse. Une simple visite peut devenir alors une Visitation. Interrogeons-nous: le récit biblique de la Visitation de Marie imprègne-t-il ou *visite-t-il* nos rencontres? Pourrait-il être un modèle ou une inspiration pour nos visites «ordinaires»? Ou pour d'autres visites plus spirituelles?

L'ÉLAN DE L'ESPRIT

Toute l'attitude de Marie lorsqu'elle part visiter Élisabeth révèle un puissant et profond dynamisme. Rien n'est figé ou fixé dans cet épisode de la visitation; cela bouge, remue, bouscule, comme la *vie vivante*. Son empressement n'est aucunement de l'agitation ou de la précipitation. Sa hâte est une réponse à un appel intérieur jaillissant de ses profondeurs.

Pour aller rencontrer sa cousine, Marie s'est habillée: ses vêtements sont l'encouragement, le soutien et la bonté. Des habits légers, tellement doux qu'elle se hâte et court librement; elle est comme

soulevée et portée par la foi et par la confiance, vers cette ville de Judée où la Visitation aurait eu lieu, Ein Karem, dont la traduction est «la source de la vigne».

La façon dont Marie s'empresse pour rencontrer sa cousine est un enseignement. Son élan est celui du Souffle intérieur qui l'habite, elle est accompagnée par l'Esprit de Dieu. En effet, sa marche légère, ses pieds agiles, son attitude intérieure pour accueillir et s'ouvrir indiquent une réalité invisible, réelle et spirituelle, celle de l'Esprit Saint. Celui-ci agit et fait toujours mouvoir en vue de l'ouverture, de la rencontre et de la sollicitude pour l'autre.

CONNU ET RECONNU

Être connu et reconnu: c'est peut-être l'un des sens de la Visitation de Marie. Celle-ci provoque la *reconnaissance*: Élisabeth est *reconnue* comme épouse porteuse de vie. De plus, elle *recontacte* et *reconnait* la force consolante de l'Esprit Saint en elle grâce à la visite de Marie. Et elle en est bouleversée, redressée et dilatée.

Nous, nous sommes invités à connaître et à reconnaître l'Esprit Saint dans nos visites (même lorsqu'elles ont lieu sur WhatsApp, Skype ou Zoom). Il s'agira de nous laisser visiter par cet hôte intérieur; car c'est Lui qui va nous emmener vers cette source pour nous *reconnecter* avec cette joie profonde dont le but est de laisser l'élan et le dynamisme remplir chaque action ou pensée bonne.

La fécondité de nos Visitations se trouve dans cet élan joyeux qui se loge dans notre cœur profond. Et qui nous fera proclamer à la suite de Marie: bienheureux les visiteurs et les visités, car ils entendront l'inouï de l'Esprit les faire chanter. ■

lle Myriam Beth'léhem | Missionnaires des Saints-Apôtres | Société des Missions-Etrangères | Société des
st Seigneur | Sœurs adoratrices du Précieux-Sang | Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge | Sœurs de
narité d'Ottawa | Sœurs de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de Sainte-Marie | Sœurs de la Charité
nt-Louis | Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des
sses | Ordre des Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs
otre-Dame-Auxiliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-
e | Oblats de la Vierge Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Dominicaines Missionnaires Adoratrices
des frères prêcheurs | Augustines de la Miséricorde de Jésus | Filles du Cœur de Marie | Filles Réparatrice
Divin-Cœur | Religieux Marianistes | Frères des écoles chrétiennes | Franciscains du Canada | Fraternités
tiques de Jérusalem | Fraternité Sacerdotale de Montréal | Frères de l'Instruction chrétienne | Frère de Saint
l du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde | Religieuses
italières de Saint-Joseph | Religieuses de Jésus-
Marie | Missionnaires
ates du Sacré-Cœur | Monastère
des Carmélites |
ales de Bethléem,
de
l'Assomption de
ierge et de Saint
Bruno | Ordre
e La Très Sainte
Trinité et des
Captifs | Pères
Eudistes | Ordre
des Servites de
Marie | Petites
Franciscaines de
Marie | Petites
eurs de la Sainte-
Famille | Ordre de
nansoines Réguliers
de Prémontré |
ngrégation de Sainte-
Croix | Sœurs Moniales
mptoristines | Religieux
de Saint-Vincent de Paul
Les Marianistes | Servantes
de Jésus-Marie | Servantes
de Notre-Dame Reine du Clergé
| Famille Myriam Beth'léhem
Missionnaires des Saints-Apôtres |
Société des Missions-Étrangères |
du Christ Seigneur | Sœurs adoratrices
du Précieux-Sang | Sœurs Antoniennes
Marie | Sœurs de l'Assomption de la Sainte
Vierge | Sœurs de la Charité d'Ottawa |
s de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de
Sainte-Marie | Sœurs de la Charité Saint-Louis |
de la Présentation de Marie | Sœurs de Miséricorde | Sœurs de Saint-François d'Assise | Sœurs de Saint-
ph de Saint-Vallier | Sœurs de Sainte-Chrétienne | Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc | Sœurs de Sainte-Marthe
s de Sainte-Marie | Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Sœur
Bon-Pasteur | Sœurs Maristes | Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception | Sœurs Missionnaires
Christ-Roi | Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges | Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie |
ve de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des Clarisses | Ordre
Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs de Notre-Dame-
iliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-Dame | | Frère
aint-Gabriel du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde |

**Merci aux nombreuses
communautés religieuses qui
soutiennent la mission du Verbe!**

de la Charité de Québec | Sœurs de Charité de
Sainte-Marie | Sœurs de la Charité Saint-Louis |
de la Présentation de Marie | Sœurs de Miséricorde | Sœurs de Saint-François d'Assise | Sœurs de Saint-
ph de Saint-Vallier | Sœurs de Sainte-Chrétienne | Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc | Sœurs de Sainte-Marthe
s de Sainte-Marie | Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie | Sœurs dominicaines de la Trinité | Sœur
Bon-Pasteur | Sœurs Maristes | Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception | Sœurs Missionnaires
Christ-Roi | Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges | Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie |
ve de Saint-Benoît-du-Lac | Frères mineurs capucins | Carmélites déchaussées | Ordre des Clarisses | Ordre
Carmes déchaux | Frères de Saint-Jean | Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire | Sœurs de Notre-Dame-
iliatrice | Sœurs de Sainte-Anne | Pères du Très-Saint-Sacrement | Congrégation de Notre-Dame | | Frère
aint-Gabriel du Canada | Frères du Sacré-Cœur | Frères Maristes | Frères de Notre-Dame de la Miséricorde |



Je veux passer
mon Ciel à faire
du bien sur la Terre.

**Faites comme la
petite Thérèse et
devenez patron de
notre mission pour
l'éternité par un legs
testamentaire.**



TECHNO



Deux théologiens à l'origine des hyperliens

Chaque fois sur le Web que vous cliquez sur un petit texte en bleu qui vous redirige vers une autre page, vous le devez sans le savoir au fondateur d'IBM, et aussi à un prêtre jésuite et à saint Thomas d'Aquin !

Tout commence lorsque, en 1949, le père italien Roberto Busa, de la compagnie de Jésus, se rend aux États-Unis pour rencontrer Thomas Watson, le fondateur d'IBM. Il lui demande alors de mettre ses machines à chiffres aux services des mots. Le prêtre, auteur d'un célèbre index thomiste, espérait ainsi pouvoir bénéficier d'un outil puissant pour retrouver et comparer des références dans l'œuvre de plus de neuf millions de mots de saint Thomas d'Aquin. Le magnat new-yorkais lui aurait d'abord répondu : « Il est impossible pour les machines de faire ce que vous suggérez. » En bon jésuite, Busa lui glisse une carte professionnelle d'IBM créée par Watson lui-même et sur laquelle il est écrit : « Le difficile, nous le faisons immédiatement ; l'impossible prend un peu plus de temps. » Pris à son propre jeu, l'informaticien accepte de relever le défi avec cette boutade : « Très bien, père, nous allons essayer, mais à une condition : vous devez promettre que vous ne changerez pas l'acronyme d'IBM, pour International Business Machines, en International Busa Machines. »

Quelque temps après est inventé l'hypertexte, ce système de référence textuel permettant de passer automatiquement d'un document consulté à un autre. Qui l'eût cru ? Le plus grand de tous les docteurs de l'Église à l'origine des hyperliens ! Pas si étonnant quand on comprend que l'intelligence est avant tout une affaire de liens. Pour les théologiens et latinistes en herbe, l'*Index Thomisticus* en 57 volumes de Busa est aujourd'hui accessible en ligne, toujours en partenariat avec IBM. (S. L.) ■

✚ corpusthomicum.org

ÉDUCATION



L'art d'entrer en relation

Première communauté religieuse féminine non cloîtrée en Amérique du Nord, la Congrégation de Notre-Dame a été fondée au 17^e siècle par sainte Marguerite Bourgeoys, dont nous venons de célébrer le 400^e anniversaire de sa naissance à Troy en France. Arrivée à Ville-Marie (Montréal) en 1653 à la demande du gouverneur Maisonneuve, elle se consacre avec ses sœurs à l'éducation des enfants français et amérindiens.

Son plus grand désir était « que le grand précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme soi-même soit gravé dans tous les cœurs ». Pour ce faire, la « mère de la colonie » développe une spiritualité du service qui s'inspire de la « vie voyageuse » de Marie évoquée dans le récit biblique de la Visitation. Cette image de la mère de Jésus comme femme activement engagée dans le service remet alors en question les idées de l'époque au sujet des femmes et de la sainteté. Marguerite dira : « La Sainte Vierge n'a jamais été cloîtrée. Elle a bien été retirée dans sa solitude intérieure, mais elle ne s'est jamais exemptée d'aucun voyage de charité à exercer. Nous voudrions la suivre en quelque chose. »

De nos jours, elle remet en question notre culte de l'efficacité en proposant une nouvelle forme de productivité centrée sur la présence gratuite, la rencontre mutuelle et la louange joyeuse. Aujourd'hui, présents dans huit pays, près de 1000 sœurs et 900 associés poursuivent leur mission éducative, qui renvoie au sens de l'existence et à la croissance dans la foi. Les sœurs enseignent entre autres l'art d'entrer en relation et promeuvent une éducation libératrice qui vise à mettre des gens debout pour qu'à leur tour ils en relèvent d'autres. Une mission tout ancrée dans les écrits de mère Bourgeoys : « Dieu ne se contente pas que l'on conserve l'amour que l'on doit à son prochain, mais que l'on conserve le prochain dans l'amour qu'il nous doit porter. » (S. L.) ■

✚ margueritebourgeoys400.org

MUSIQUE



Alanis Morissette et la Vierge Marie

Dans son dernier album *Such pretty forks in the road* (*De si jolies fourches sur la route*) sorti l'été dernier, la chanteuse rock canadienne Alanis Morissette, désormais mère de trois enfants, a surpris ses admirateurs avec une prière chantée à la Vierge Marie. « Her » (« Elle »), neuvième piste de son neuvième album, parle en ces mots de la Mère de Dieu :

« Je ne sais à qui demander quand j'ai besoin. C'est pourquoi je vais la prier aujourd'hui. Je demande miséricorde et j'implore des répit... Elle coule dans mes veines comme une Marie liquide... Elle voit clair à travers mon armure, elle s'attarde sciemment dans mes ombres, elle les traite comme des anges... Elle m'invite à une quête plus courageuse. C'est pourquoi je la prie aujourd'hui. Je demande miséricorde et je la supplie de prendre patience » (traduction libre).

Cela fait quelques années qu'Alanis Morissette se réconcilie peu à peu avec la foi catholique de son enfance, après un détour dans les spiritualités bouddhistes. Déjà en 2000, elle rencontrait le pape saint Jean-Paul II, et en 2004, on devinait qu'elle s'adressait à Dieu dans sa soif d'amour inconditionnel évoqué dans sa pièce *Everything* : « Tu vois tout... tu vois toute ma lumière, et tu aimes mon obscurité. Tu creuses tout ce dont j'ai honte... et tu es toujours là. » En 2009, elle prête sa voix pour la trame sonore du film chrétien *Le monde de Narnia* et confie que c'est dans une église qu'a été semé son désir de vouer sa vie à la musique : « Un jour, je chantais à l'église et une femme s'est tournée vers moi pour me dire que j'avais une belle voix. Cela a tout changé pour moi. J'aimais la musique, j'aimais l'esthétique. J'aimais Jésus et Marie. Je voulais être Marie. » ■

POÉSIE



Slam émouvant sur l'avortement

En février, le jeune Tarik a fait une performance profondément émouvante et audacieuse à l'émission française *The voice*. Devant plus de six-millions de téléspectateurs, le rappeur de 21 ans a déclamé sans musique une prose qu'il a lui-même composée et qui nous fait entrer dans la peau d'une mère qui se sent obligée d'avorter.

« Mon chéri, c'est moi, je voudrais te parler. / Je serai toujours là pour toi, est-ce que tu le sais ? / Je veux te dire que je t'aime, que tu es un rêve, et te voir grandir c'est un privilège. / Tu es mon fils, mon sang, la chair de ma chair. / Si tes jours sont obscurs, je serai ta lumière. / Tu étais le roi du monde que je t'avais bâti. / Je ne peux pas croire que tout cela soit maintenant fini. [...] / Je suis vide sans toi, j'ai peur de dire adieu. / Je t'imagine près de moi et là je me sens mieux. / J'en fais peut-être trop, c'est normal. / Je suis une maman qui a juste peur de voir partir son enfant. [...] / Mon fils, je te regarde, mais doucement tu disparais. / Alors je m'accroche à toi et au rêve que tu étais. / Car oui, tu n'es pas né et je ne te verrai jamais. / Mon fils, ne m'en veux pas, mais je vais devoir t'avorter. »

À la presse lui demandant pourquoi il avait choisi de parler d'un sujet si controversé, le jeune slameur étudiant en kinésiologie a déclaré : « C'est l'un des premiers textes que j'ai écrits, et je ne sais pas pourquoi, il m'est venu tout de suite alors que je ne connais pas forcément quelqu'un qui a avorté. J'avais envie de traiter de thèmes importants et d'actualité. Je sais que l'avortement est un sujet assez difficile, je voulais en parler... Mon intention, à travers cette chanson, était juste de me mettre à la place de cette dame contrainte d'avorter. » ■

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com



DE GRANDES VUES AUX P'TITES VUES

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Ils possèdent un signe secret, organisent des soupers spaghetti pour «aider la veuve et l'orphelin», offrent des assurances abordables. Que connaissons-nous d'autre des Chevaliers de Colomb, ou même de leur fondateur Michael McGivney, béatifié le 31 octobre dernier ?

Les deux récents documentaires produits par les Chevaliers de Colomb, de 30 minutes chacun et sous-titrés en français, ne révèlent pas le fameux signe secret, mais un autre mystère : que «toute âme qui s'élève élève le monde».

DES RACINES

Dans la première partie du documentaire *L'abbé Michael McGivney : une bénédiction américaine*, on comprend où s'enracine la vocation du prêtre américain «élevé» au service des familles nécessiteuses : ayant connu la misère dans l'enfance, le petit McGivney a été nourri par l'exemple d'une famille solide dans la foi, malgré le contexte politique hostile aux immigrants irlandais et catholiques.

DES FLEURS

La deuxième partie du film nous transporte un siècle et demi plus tard, comme en écho à l'intemporalité d'une vie

spirituelle féconde : on y raconte l'histoire du miracle attribué à l'intercession de l'abbé McGivney. L'incursion dans la famille du petit Michael Schachle, atteint du syndrome de Down et qui aurait dû ne pas naître, vous mouillera sans doute le coin des yeux.

ET DES FRUITS

Le deuxième documentaire, *Un témoin pour le monde : L'impact mondial du bienheureux Michael McGivney*, est une mosaïque de témoignages de prêtres et de laïcs engagés au sein des Chevaliers de Colomb. Si ce documentaire adopte un style plutôt promotionnel et s'étire en longueur par certaines redondances, il a tout de même le mérite de porter notre regard sur un terrain souvent méconnu. Du Canada à la Corée du Sud, en passant par l'Ukraine ou l'Ouganda, on y perçoit l'universalité d'une mission, qui possède aussi ses singularités d'un pays à l'autre : aider les sans-abris, les laissés-pour-compte des catastrophes naturelles, les chrétiens persécutés, les épouses dans le besoin, les hommes sans vie spirituelle soutenue. ■

➕ <https://fathermcgivney.org/fr/>

MONUMENTAL



L'ÉGLISE SAINTE-CÉCILE DU BIC

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

Entre mer et montagnes, l'église Sainte-Cécile est située en plein cœur du pittoresque village du Bic, au Bas-Saint-Laurent. Sise sur les hauteurs du promontoire de la place de l'Église, elle surplombe une grande partie de la paroisse. Sa construction débute en août 1891. Déjà plus que centenaire, cette seconde église remplace la première chapelle complètement consumée par les flammes dans la nuit du 17 au 18 août 1890. À l'époque, le nouveau site retenu pour la construction ne fait pas l'unanimité auprès des fidèles.

Le 13 novembre 1892, les paroissiens assistent à la première célébration eucharistique chantée par le chanoine

Charles-Alphonse Carbonneau (1847-1936), alors curé de la paroisse. L'église est consacrée le 6 août 1893 par l'évêque de Rimouski, M^{gr} André-Albert Blais (1891-1919).

Construite d'après les plans de l'architecte David Ouellet (1844-1915), qui a offert de nombreux lieux de culte d'importance au Québec, l'église Sainte-Cécile, classée exceptionnelle par le Conseil du patrimoine religieux du Québec, est érigée de pierre et de granite rouge et gris. Dans un style néogothique des plus réussis, elle offre en façade une imposante tour clocher coiffée d'une caractéristique flèche accompagnée par des tours d'angles sur

les murs de la nef, rappelant ainsi les châteaux du Moyen Âge.

En face de l'église trône sur un socle de granite un monument au Sacré-Cœur, don d'un paroissien influent, ancien maire du Bic et député de Rimouski, Pierre-Émile D'Anjou (1859-1937). Le 16 septembre 1918, M^{gr} Blais procède à la bénédiction de la statue et de la place de l'Église en présence d'une foule nombreuse.

L'église est l'hôte des Concerts aux îles du Bic, un festival de musique de chambre incontournable qui en est déjà à sa 20^e saison cette année. ■



PETITE ÉCONOMIE

UNE SALLE DE BAIN QUI CHANTE

*Faire propre sans
souiller la Création*



Ariane Beauféray
ariane.beauferay@le-verbe.com

Plic, ploc. Plic, ploc.

Le robinet de la salle de bain fuit. Il est 22 h et le tintement des gouttes d'eau vous tient éveillé; vous serez de corvée de plomberie!

Il y a d'autres bruits dans la salle de bain, mais ils ne nous empêchent pas vraiment de dormir. C'est la petite poubelle à côté des toilettes qui déborde chaque semaine. Le comptoir qui se camoufle sous des crèmes plus ou moins périmées. La pomme de douche qui déverse un déluge à chaque utilisation. Le rideau de douche qu'on jette deux fois par an.

Rien de dramatique. Pas de quoi devenir insomniaque. Cela dit, est-il possible d'apporter une note plus belle et sensée dans cet espace de vie? D'intégrer de petits gestes qui chantent chacun à leur tour: «Loué sois-tu, mon Seigneur, pour toute ta Création»?

Voyons voir comment convertir notre salle de bain grinçante en salle de bain qui chante.

LES GESTES DE BASE

Si écologie rime avec sobriété, cela ne veut certainement pas dire que nous devons cesser de prendre soin de notre corps. Et cela commence par une bonne hygiène!

Il existe des centaines de savons, shampoings et revitalisants produits au Québec à partir de produits équitables et locaux. Visitez donc la Savonnerie des diligences, les Savons Milca, les Produits Lemieux ou encore la Saponnière Québécoise; en barre ou en bouteille rechargeable, il y a l'embarras du choix. Petite astuce: pour allonger la durée de vie d'un savon, rien ne vaut un bon support en bois.

Elle commence enfin à se faire une place dans les pharmacies: la brosse à dents en bambou! Biodégradable et bien jolie, elle prendra efficacement soin de vos quenottes. Tout comme la soie dentaire et les dentifrices naturels,

par ailleurs. Une fois la brosse à dents en fin de vie, laissez-la tremper une nuit dans l'eau afin d'en retirer facilement les poils; le manche peut ensuite aller directement dans le composteur ou servir de paillis.

Qu'est-ce qui est utilisé quelques secondes avant d'être jeté? Le coton-tige! On peut le remplacer par plusieurs options lavables comme l'oriculi (un cure-oreille en bois ou en inox) ou un coton-tige en silicone. Pas convaincu? Plusieurs grandes marques sont entièrement biodégradables et fabriquées en Amérique du Nord.

LES GESTES EN PLUS

Prendre soin de son corps, cela s'exprime aussi par une allure soignée. Et là aussi, plusieurs belles options s'offrent à nous.

Pour le maquillage, il existe plusieurs marques équitables et biodégradables de qualité. C'est le cas des cosmétiques italiens Kjaer Weis ou des produits français Zao Make Up. Chez nous, la marque montréalaise Bkind produit divers cosmétiques et accessoires dans des emballages recyclables. Finalement, les plus motivés fabriquent leurs propres cosmétiques: toutes les informations nécessaires pour se lancer se trouvent sur le site Internet des Trappeuses et de CoopCoco, deux entreprises québécoises.

Quasiment tous les élastiques à cheveux sont composés de plastique et s'usent redoutablement vite. Deux exceptions: les élastiques colorés Kooshoo et les élastiques noirs Tierra Ties, composés de caoutchouc naturel et de coton. De plus, des dizaines de petites entreprises québécoises fabriquent également d'élégants chouchous (*scrunchies*) à partir de retailles de tissus.

Plein d'autres petits gestes sont possibles. Choisir des produits nettoyants sains, économiser l'eau, revoir le contenu de la pharmacie... Et vous, par quel geste commencera votre louange? ■

Pourquoi changer nos habitudes?

Le réchauffement climatique, la perte de biodiversité, l'accumulation des plastiques... Que peut-on y faire? C'est naturel de se sentir dépassé. Mais même si nous ne le voyons pas, tous nos petits gestes sont importants – s'ils sont faits avec amour.

Le pape François le souligne dans l'encyclique *Laudato si'*: «Tout cela fait partie d'une créativité généreuse et digne, qui révèle le meilleur de l'être humain. Le fait de réutiliser quelque chose au lieu de le jeter rapidement, parce qu'on est animé par de profondes motivations, peut être un acte d'amour exprimant notre dignité. Il ne faut pas penser que ces efforts ne vont pas changer le monde. Ces actions répandent dans la société un bien qui produit toujours des fruits au-delà de ce que l'on peut constater, parce qu'elles suscitent sur cette terre un bien qui tend à se répandre toujours, parfois de façon invisible. En outre, le développement de ces comportements nous redonne le sentiment de notre propre dignité, il nous porte à une plus grande profondeur de vie, il nous permet de faire l'expérience du fait qu'il vaut la peine de passer en ce monde» (nos 211 et 212).

Ariane Beauféray



Ariane, en plus d'être épouse et mère, est doctorante en aménagement du territoire et

développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

Ariane Blais-Lacombe



Formée en sciences politiques et mère de trois jeunes enfants, Ariane

se passionne pour toutes les questions entourant la maternité et la puériculture. D'ailleurs, en 2017, elle a mis sur pied Le petit pot plus tôt qui offre conseils et soutien pour l'hygiène naturelle des tout-petits.

Brigitte Bédard



Brigitte est journaliste indépendante depuis 1996. Elle travaille notamment

pour l'émission *La Victoire de l'Amour* et pour le diocèse de Montréal. Mère et épouse d'une famille renouvelée, elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* aux éditions Saint-Joseph, son témoignage de conversion franc et direct.

Éric Bédard



Historien et professeur à l'Université TELUQ, Éric Bédard est aussi vice-

président de la Fondation Lionel-Groulx, dédiée à la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

Étienne-Lazare Gérôme



Étienne-Lazare collabore au *Verbe* depuis 2017. Adeptes d'un ton franc, direct et souvent

tranché, il manie une plume aiguisée et singulière, mais fait toujours montre de justesse, de compassion et d'empathie.

Isabelle Gagnon



Isabelle Gagnon passe le plus clair de son temps à la bibliothèque ou avec les gens qu'elle aime.

Ses centres d'intérêt sont la littérature, le latin, le grec ancien, la musique, la politique et la culture internationale.

Jacques Gauthier



Jacques Gauthier est professeur, prédicateur et poète. Dans ses écrits, il nous

offre une réflexion sur différents aspects de la prière, un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il vit dans l'Église, le lieu où son être et ses actions s'enracinent.

James Langlois



Jeune époux et père, James travaille pour *Le Verbe* comme adjoint au rédacteur en

chef. Il a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son cursus témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer.

Jean-Philippe Trottier



Jean-Philippe Trottier est diplômé de la Sorbonne en philosophie ainsi que

de l'Université McGill et du Conservatoire de Montréal en musique. Auteur de trois essais, dont *La profondeur divine de l'existence* (préfacé par Charles Taylor) est le plus récent, il est aussi animateur et chef d'antenne à Radio VM.

Marie-Jeanne Fontaine



Finissante au baccalauréat en sexologie, Marie-Jeanne chante, jase et écrit. Femme de

cœur (elle essaye!), elle trace sa route dans le Grand Large du Bon Dieu, à la rencontre de nouveaux visages. Vous la trouverez devant son piano ou au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.

Sarah-Christine Bourihane



Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine figure parmi les

plus anciennes collaboratrices du *Verbe*! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation: allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

Simon Lessard



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, Simon est diplômé en philosophie

et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture

occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

Catherine Aubin



Sœur Catherine, dominicaine, est professeure invitée à l'Institut de pastorale des

Dominicains, à Montréal. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages de spiritualité, dont *Sept maladies spirituelles. Entrer dans le dynamisme des mouvements intérieurs*, aux éditions Novalis.

Sophie Bouchard



Après des années de collaboration à l'organisme, Sophie prend les rênes en 2010.

Elle est animée d'un feu pour la mission du *Verbe*, qui la fait avancer, sans sourciller, contre vents et marées.

Valérie Laflamme-Caron



Valérie est une jeune femme dynamique formée en anthropologie. Elle anime

présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain à travers un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

Yves Casgrain



Yves est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de

leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du Verbe.

LES IMAGES

Caroline Dostie



Caroline est une artiste-illustratrice s'inspirant de l'environnement naturel et de ses paysages

intérieurs pour créer des œuvres picturales empreintes de transcendance. Elle déverse actuellement son idéalisme à travers la profession de travailleuse sociale.

Marie-Josée Roy



Après un parcours en arts visuels à l'Université du Québec à Montréal, la photographie s'est

imposée très tôt dans la pratique artistique de Marie-Josée. Son travail a été présenté dans divers festivals d'art (Pologne, Allemagne, France). Elle est membre du collectif d'artistes Voir à l'Est, ainsi que de Culture Bas-Saint-Laurent.

Judith Renaud



Photographe amateur, et éternelle étudiante, Judith est designer graphique pour

Le Verbe médias depuis 2015. Elle possède un certificat en communication publique et un baccalauréat en design graphique, mais sa soif de connaissances la pousse aujourd'hui à suivre un microprogramme de 2^e cycle en marketing numérique à l'Université Laval.

Marie-Pier LaRose



Toujours un crayon à la main, Marie-Pier aime créer. Désirant donner vie à ses idées, elle a étudié en

graphisme au Cégep du Vieux-Montréal, puis elle a poursuivi à l'Université Concordia en design. Elle cumule de l'expérience en entreprise et en agence marketing, en touchant à de nombreux projets de mise en pages, d'illustrations, d'identités visuelles et de communications numériques. Curieuse et soucieuse de communiquer l'insaisissable, elle est au service du Verbe depuis peu.

Louis Roy



Illustrateur professionnel, Louis Roy manie plusieurs styles et tout autant de médiums

différents. Il collabore régulièrement au Verbe.

Maxime Boisvert



Le photographe Maxime Boisvert a plus d'une corde à son arc. Dans nos pages, ce sont ses talents de

photoreporter qui sont mis à profit. D'une grande sensibilité humaine et artistique, il choisit souvent de travailler en argentique pour une approche des sujets tout en délicatesse.

Marie-Hélène Bochud



Marie-Hélène est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion

pour le dessin l'amène à décrocher, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Raphaël de Champlain



Pour Raphaël, aventure et photographie vont de pair. Passionné par les couleurs des visages et des

paysages, il a aussi fréquenté l'Institut Philanthropos (Fribourg, Suisse) avant de devenir investisseur, rénovateur et gestionnaire immobilier.

PROCHAIN NUMÉRO SPÉCIAL

GENÈSE

Octobre 2021

Vous recevrez aussi vos prochains magazines de 20 pages en mai, juillet et septembre.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

LeVerbe
médias

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renauld

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

ÉDIMESTRE

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

Photo de couverture :

Raphaël de Champlain

Photo de la quatrième de couverture :

Judith Renauld

Les photos des pages 14, 50, 102, 108, 110 et 114 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Le Verbe est imprimé chez Solisco.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



VISITATION

En ce temps-là, Marie, se levant,
s'en alla en hâte au pays des
montagnes.

Luc 1,39

PRÉLUDE

La femme du charpentier
A pris un petit sentier
Qui va dans les fleurs et gagne
Un pays de la montagne
En suivant les églantiers.

Elle est partie au réveil,
Le cœur frais dans le soleil.
À peine elle ouvre sa porte
Que la joie au loin l'emporte
À travers l'été vermeil.

À sa cousine là-bas,
Elle apporte de ce pas
Sous son voile une nouvelle
Si merveilleuse, si belle,
Que c'est à n'y croire pas.

Son secret tremble et pourtant
Veut s'échapper à l'instant...
Les petits oiseaux qui vivent
Dans le bleu du ciel la suivent
Pour chanter en même temps.

Son chemin va tout entier
Se jeter dans l'amitié.
Le monde en fleurs l'accompagne...
Un toit, là, sur la montagne,
L'attend près du noisetier.

– Marie Noël

LE VERBE EST VOTRE *GENRE* DE MAGAZINE?

DONNEZ-NOUS UN COUP DE



RIEN DE MIEUX QUE LE
POUR NOUS FAIRE
CONNAITRE



À



le-verbe.com